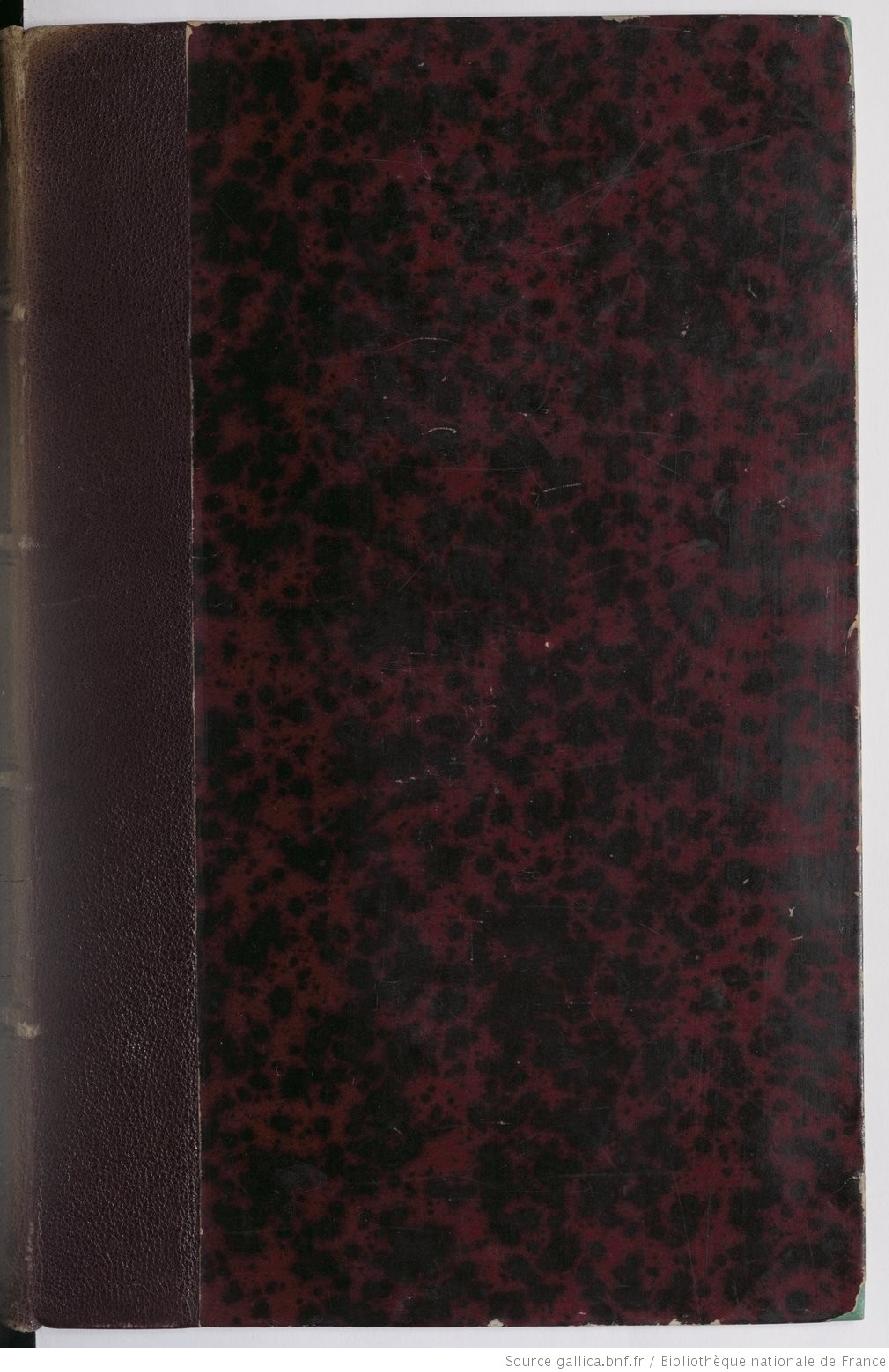
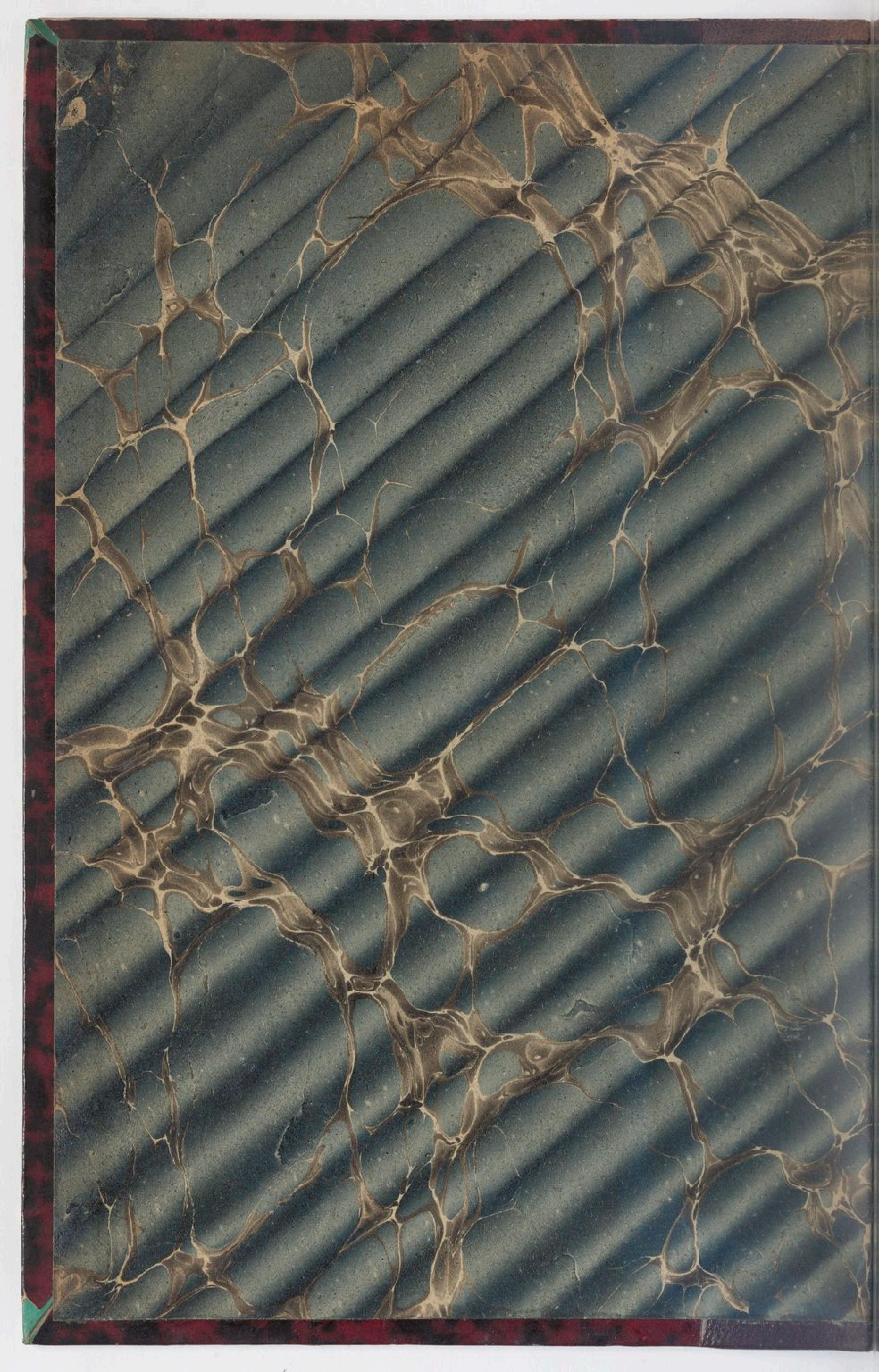
Scènes historiques... par Mme de Witt, née Guizot... [1re-6e série.]









NOTRE-DAME GUESCLIN

LA JACQUERIE. — DELHI ET CAWNPORE

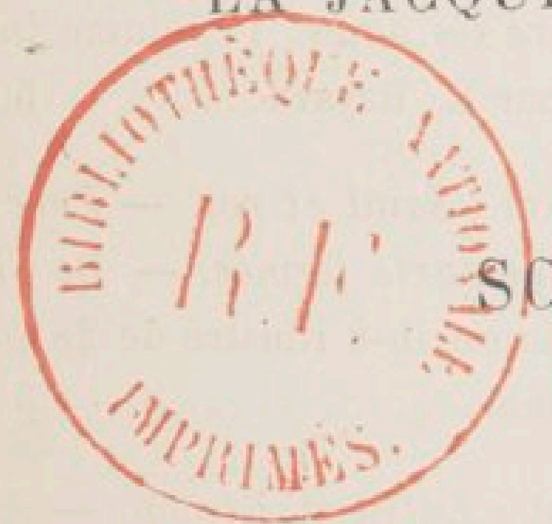
A LA MÊME LIBRAIRIE

4646. — BOURLOTON. — Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris.

Mme DE WITT née GUIZOT

NOTRE-DAME GUESCLIN

LA JACQUERIE. — DELHI ET CAWNPORE



SCÈNES HISTORIQUES

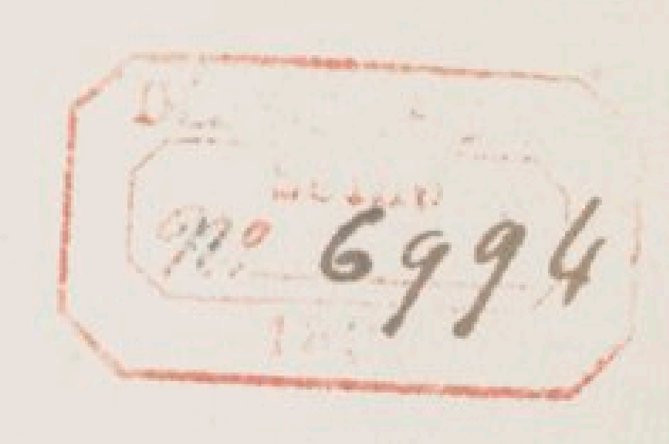
CINQUIÈME SÉRIE

OUVRAGE

Illustré de 83 Gravures dessinées

Par E. ZIER et TOFANI



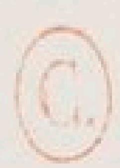


PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1886



NOTRE-DAME GUESCLIN



Elle a apporté l'enfant.

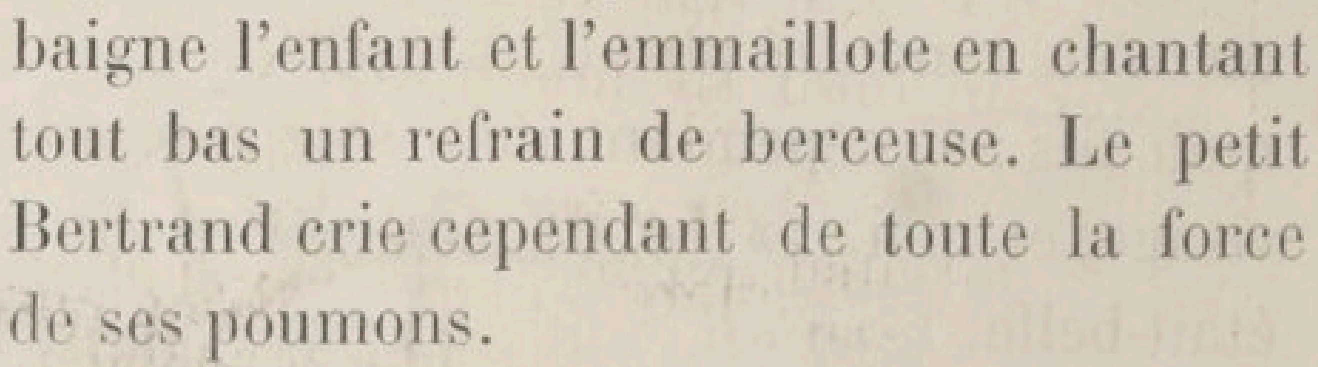
NOTRE-DAME GUESCLIN

CHAPITRE PREMIER

Le mal venu.

La jeune mère est couchée dans son grand lit aux rideaux de toile bleue et blanche; elle est cachée sous ses couvertures grossières. Il fait froid et sombre jusque dans la chambre de l'accouchée, en dépit du grand feu qui brûle dans l'âtre, car il fait froid et sombre sur la lande qui sépare le manoir de la Motte-Broons du petit village de Broons. Il n'y a point de vitres dans les étroits croisillons de pierre des fenêtres, et le vent souffle aigre et pénétrant partout où ne sont pas fermés les lourds volets. Jeanne Malemain, la dame du Guesclin, femme du chevalier Robert, est belle et charmante sous ses longs cheveux noirs; elle est jeune aussi et impatiente de voir le fils que Dieu lui a donné, son premier-né, celui auquel elle

a déjà si souvent pensé. Elle appelle la vieille servante qui a jadis soigné les enfants du seigneur Pierre et qui a quitté le beau château du Guesclin pour suivre la fortune du cadet qu'elle aimait chèrement; le chevalier Robert aime aussi Benoîte, et c'est elle qui lui a d'abord porté son fils. La vieille baigne l'enfant et l'emmaillote en chantant tout bas un refrain de berceuse. Le petit Bertrand crie cependant de toute la force de ses poumons.



« Benoîte, a dit la dame, hâte-toi donc de m'apporter l'enfant, et, pour que je le voie mieux, ouvre un instant le volet au pied de mon lit. Je le cacherai si bien dans mes couvertures qu'il ne prendra pas froid. Tu n'as pas oublié comment s'enveloppent les langes; jamais suivante ne mit tant de temps à emmailloter un enfant.

— Jamais enfant ne fut si difficile à emmailloter, » murmurait tout bas la vieille femme. Mais elle s'est levée cependant, repoussant du pied son escabeau, et dans ses bras, tout doucement, elle a apporté l'enfant à la dame à demi soulevée sur ses oreillers. A peine est-il emmailloté encore, et l'un des petits bras a échappé aux bandes qui le devaient retenir allongé auprès du corps. L'enfant nouveau-né a serré le poing, et ses petits doigts semblent crispés comme s'il voulait retenir quelque bien précieux. « Il tiendra ferme son héritage, murmurait la vieille Benoîte; c'est pitié que plus riche il ne doive être! »

La dame s'était penchée en avant malgré sa faiblesse et malgré les remontrances de Benoîte. Celle-ci n'avait pas ouvert le volet au pied du lit. « Il fait trop froid, » avait-elle

dit. Madame Jeanne regardait son fils à la faible lueur de la flamme. « Il ne me semble pas beau ni de gentille apparence, murmurait-elle à demi-voix. Quand, ces derniers mois, je suis entrée dans les chaumières du village, partout où naissait un enfant, pour voir les petits visages des nouveau-nés, on m'en a montré plus d'un qui plus accort était que celui de mon fils : et cependant mon seigneur est de noble et beau visage, et moi... » La dame du Guesclin savait bien qu'elle était belle.

Elle avait déjà fait un geste pour repousser l'enfant que Benoîte tenait toujours dans ses bras, quand un jet de la flamme du foyer s'élança dans la large cheminée, si vif et si brillant que la chambre entière en fut éclairée. La lueur tombait sur le front brun du petit Bertrand, sur son nez écrasé, sur sa large bouche et ses petits yeux enfoncés. A peine semblait-il un enfant comme un autre et on eût dit que les fées de la lande, à sa naissance, avaient conçu contre lui un cruel dépit et l'avaient privé de la part de beauté qui devait lui revenir par nature. La dame du Guesclin leva au ciel ses mains fatiguées. « Que vous ai-je fait, Seigneur Dieu! s'écria-t-elle, pour que mon fils premier-né soit un monstre que repousserait le dernier des vilains? » Elle se laissa retomber sur ses oreillers, des larmes mouillèrent ses paupières. Elle était faible et malade, sans quoi elle n'aurait jamais pleuré devant sa suivante. Jeanne Malemain avait naturellement le cœur fier.

Benoîte emporta l'enfant en répétant entre ses dents : « Que son ange gardien ait soin de lui et le couvre de ses ailes, car sa mère l'aura toujours en déplaisance! » Sire Robert en pensa autant quand il fut rentré au village, car il avait lui-même voulu chercher le prêtre, qui était resté tout le jour auprès du lit d'un mourant. C'était le lendemain matin même qu'il fallait baptiser l'enfant avant de le porter

dans la chaumière de Pernette, la femme de Laouik, celle qui devait donner son lait au petit Bertrand. « La bienheureuse Vierge Marie et tous les saints du Paradis nous gardent que la nourrice prenne l'enfant en dépit comme a fait la mère, pensait le chevalier, car pauvrement serait-il soigné! »

Pernette était déjà montée à la Motte-Broons et elle contemplait le petit Bertrand toujours couché sur les genoux de Benoîte. A peine avait-elle fait attention à cette laideur du visage qui avait révolté la dame Jeanne; elle avait dit seulement en faisant glisser les bandes de toile enroulées autour du petit corps : « Il a larges épaules et cou de taureau; il aura bonne envie de vivre et de bien venir. » Et puis les deux femmes s'étaient mises à parler du baptême et des largesses que le chevalier ferait à cette occasion dans le village. Pernette recommandait à Benoîte certaines chaumières où le pain noir manquait souvent. « Le prêtre les connaît bien, disait-elle; Hervé est bon chrétien et travaille de tout son pouvoir; mais Rosennik est lente à l'ouvrage et il y a plus d'enfants autour d'elle que de bestiaux. »

Benoîte écoutait à peine le bavardage de la nourrice; elle pensait aux beaux baptêmes qu'elle avait vus naguère dans le château du Plessis-Bertrand, dans la paroisse de Sainte-Coulomb, entre Saint-Malo et Cancale. C'était là que sire Robert avait vu le jour; mais il n'était que le cadet et c'était à la naissance de son fils aîné, qu'il avait nommé Pierre comme lui, que le seigneur du Guesclin s'était écrié en montrant l'enfant nouveau-né à ses serviteurs : « Le voilà, celui de qui vous tiendrez vos terres, celui que vous suivrez au combat et qui vous donnera le pain et la viande, les riches habits et les bons chevaux. Servez-le fidèlement comme vous m'avez servi, car, par la grâce du Seigneur Dieu et de Notre-Dame, il sera bon chevalier! » Tous les pauvres avaient été nourris une lieue à la ronde et les fêtes avaient duré pendant

trois mois. « Point n'est céans grande foison de richesses comme au château de messire Pierre, et d'ailleurs la joie est petite au cœur du seigneur, quand la dame est mécontente ; elle se laissera mourir de tristesse et de dépit, parce que son fils premier-né, le jour de sa naissance, n'est pas aussi beau qu'elle l'aurait voulu voir! »





Deux mendiants avaient répondu au prêtre.

CHAPITRE II

La chaumière.

La dame du Guesclin ne se laissa pas mourir de dépit, elle était jeune et robuste et le chevalier l'avait réconfortée en assurant que les enfants les plus laids à leur naissance devenaient parfois les plus avenants; il l'avait entendu dire à sa mère; et d'ailleurs le petit Bertrand n'était plus à la Motte-Broons pour offenser sans cesse par sa disgrâce le goût délicat de sa mère. Pernette l'avait emporté dès qu'il avait été fait chrétien; le chaperon du saint-chrême était encore sur sa tête quand Benoîte l'avait enveloppé pour le remettre aux bras de sa nourrice. Messire Pierre avait dit d'avance qu'il ne pourrait venir à Broons tenir sur les fonts baptismaux l'enfant de son frère. Deux mendiants qui passaient sur la lande avaient répondu au prêtre à la place du parrain et de la marraine absents. C'était une coutume de la Bretagne

et pour montrer qu'à l'église tous les hommes sont égaux.

Le berceau du petit Bertrand était placé dans le coin le plus chaud de la chaumière de Pernette. Le porc, qui y entrait souvent en compagnie des poules et des enfants, aimait à s'étendre non loin de la couchette du fils du seigneur, car le vent l'y atteignait moins vivement que dans le voisinage des autres lits de la famille. Pernette n'était pas misérable et le payement qu'elle recevait de madame Jeanne ajoutait à son aisance. Un bon feu brûlait toujours dans l'âtre, et si la fumée qui régnait souvent dans la chaumière faisait venir les larmes aux yeux du chevalier chaque fois qu'il venait visiter son fils, chacun savait que la fumée tenait chaud et le petit Bertrand ne semblait pas s'en apercevoir : ses yeux verts brillaient clairs et vifs et il commençait déjà à sourire à sa nourrice, qu'il aimait uniquement. Il ne consentait à dormir que dans ses bras, et Pernette le berçait souvent pendant toute la nuit, pour l'empêcher de crier si fort que personne ne pouvait fermer l'œil dans la chaumière.

La dame du Guesclin ne venait pas souvent visiter son fils premier-né; elle avait d'abord cherché à s'accoutumer à cette laideur qu'elle trouvait si repoussante, car messire Robert l'en avait priée; mais jamais le petit Bertrand n'était de plus méchante humeur que les jours où sa dame de mère apparaissait à la porte de la chaumière. Elle l'avait plus d'une fois emporté dans ses bras jusque sur la lande qui séparait le village du manoir; mais Pernette, qui aimait son nourrisson, ne pouvait s'empêcher de suivre la dame, car elle avait peur que celle-ci ne laissât tomber l'enfant, qui semblait possédé du démon, tant il se démenait en criant entre les mains de sa mère.

La dame s'était lassée de ses efforts et elle ne venait quasi plus à la chaumière de Pernette. D'ailleurs, pendant que Bertrand grandissait et commençait à courir seul d'un pas

encore chancelant, un fils nouveau était né au manoir, aussi beau que la dame elle-même, et celle-ci ne s'était pas empressée de le mettre hors du logis paternel. Plusieurs semaines s'étaient écoulées, pendant lesquelles la nourrice du petit Olivier avait dû venir à toute heure au manoir, pour allaiter l'enfant, dont la dame ne voulait pas se séparer. Pernette serrait dans ses bras le petit Bertrand, qu'elle avait grand'peine maintenant à retenir auprès d'elle. « Point n'auras d'autre mère que ta pauvre nourrice, marmottait-elle, et cependant tu es le fils premier-né! »

Le manoir se remplissait d'enfants comme la chaumière de Pernette; mais Bertrand n'était pas encore rentré sous le toit paternel. Le chevalier était souvent hors de chez lui, guerroyant en petites querelles de seigneurs, et la dame n'avait jamais pu surmonter sa répugnance pour le fils « qui lui faisait déshonneur », disait-elle. Il fallut que messire Robert insistât pour reprendre chez lui le premier-né de sa race. « Il est aussi rude et méchant qu'il est laid et mal bâti, disait la dame; il heurtera et poussera à terre ses frères et sœurs. Il n'aime que Pernette et ses enfants. » Le chevalier pensait bien en son âme : « A qui la faute? » Mais il avait appris à ne pas dire toujours tout haut ce qu'il pensait; et d'ailleurs il reconnaissait bien lui-même que la dame avait dit vrai. Bertrand semblait prendre plaisir à chagriner et à irriter tous ceux qui l'approchaient.

Pernette pleura souvent lorsque son petit Bertrand fut rentré au manoir; elle pleurait parce qu'elle l'aimait et qu'elle ne le possédait plus comme jadis; et puis il lui semblait que l'enfant était malheureux et qu'il était en train de devenir méchant. La dame ne souffrait pas que son fils aîné dînât à table comme ses frères et ses sœurs plus jeunes que lui; elle lui faisait donner un morceau dans sa chambre comme à un pauvre lépreux, et, sans la vieille Benoîte qui

prenait soin de lui, le fils aîné du logis eût souvent manqué de pain. Les serviteurs suivaient l'exemple de leur maîtresse; ils n'aimaient pas Bertrand, qui le leur rendait bien. « Mon nourrisson eût été plus heureux s'il était né mon enfant, pensait Pernette; que lui sert d'être fils de seigneur pour être plus maltraité qu'un vilain! »

Pernette était accroupie au bord de la petite rivière qui coulait claire et fraîche dans son lit de granit : elle lavait le linge de la famille, car on était arrivé à la Saint-Jean et toutes les ménagères se hâtaient de faire la lessive, qu'on ne recommencerait pas avant la Toussaint. Déjà les draps de grosse toile étaient étendus pour sécher sur les buissons d'épines et d'ajoncs qui parsemaient le bord de la rivière, et Pernette se préparait à soulever une nouvelle charge de linge, quand deux bras robustes se serrèrent tout à coup autour de sa taille, une tête couverte de cheveux noirs en désordre s'appuya sur son épaule, et la voix du petit Bertrand murmura à son oreille : « Prends-moi, mère Pernette, et me cache, car madame Jeanne me veut battre et mettre aux oubliettes dans la cave du manoir! »

Pernette avait laissé tomber dans la poussière le linge qu'elle venait de laver. Elle regardait l'enfant : sur sa joue brune et hâlée on distinguait encore l'empreinte de la main délicate de la belle Jeanne; sur son cou on apercevait la marque d'un coup de baguette ou de houssine. « Elle l'a déjà battu, pensait la pauvre nourrice; et ce n'est pas pour le corriger, mais bien par dépit et colère; la dame n'a jamais pu lui pardonner d'être né avec un visage moins avenant que le sien! »

La nourrice ne pensait plus à sa lessive; elle avait attiré l'enfant sur ses genoux. Le petit rebelle, dur et violent, qu'aucune menace ni aucun châtiment ne pouvaient faire céder, et qui restait impassible sous les coups comme sous les



Bertrand murmura à son oreille.

reproches, pleurait maintenant sur le sein de sa mère Pernette comme si son petit cœur allait se briser. « La dame ne m'aime pas, répétait-il au milieu de ses sanglots, elle l'a dit, elle voudrait qu'Olivier fût l'aîné, elle le caresse et elle me repousse du bout de son pied quand je veux seulement m'approcher d'elle. J'ai déchiré ses jupes ce matin en m'accrochant à elle, quand elle m'avait dit d'aller m'asseoir au bout de la salle, loin de la table où messire Robert venait de se placer. Elle a dit que je n'étais qu'un vilain et que les fées avaient changé son fils à sa naissance! » Pernette pleurait avec Bertrand; elle ne savait comment le consoler; tout à coup une pensée lui vint, une vraie pensée de mère. « Il faut devenir un brave chevalier, dit-elle, si brave et si habile à guerroyer que tout le monde parlera de tes prouesses, et, quand la dame sera fière de toi, elle oubliera que tu es bâti comme un vilain! »





Il les conduisait à l'assaut.

CHAPITRE III

Sur la lande.

Les conseils de Pernette avaient porté leurs fruits plus vite qu'elle n'aurait voulu pour le repos de ses fils à elle, comme pour la paix intérieure du manoir. Bertrand ne pensait plus qu'à devenir un brave chevalier, pour la gloire d'abord et puis pour être aimé de sa mère. On parlerait de lui comme du comte Roland, qui était neveu du grand empereur Charles et qui lui conquit tant de royaumes, avant de mourir à Roncevaux par la main des païens maudits. Pour devenir chevalier, il fallait se battre, faire prouesse de son corps, et aussi bien commander à ses hommes d'armes, ordonner les batailles et confondre les ennemis. Le petit Bertrand s'échappait chaque matin du manoir pour descendre au village de Broons, où il réunissait sous ses ordres tous les enfants et les conduisait à l'assaut de quelque butte de terre ou d'un bouquet d'arbres touffus. Là il a placé

quelques-uns de ses compagnons pour défendre le poste, et il mène si vivement l'attaque que les habits sont souvent déchirés et les visages ensanglantés. Les mères du village grondent leurs garçons quand ils rentrent avec leurs vêtements en désordre. Pernette seule ne dit rien; le frère de lait de Bertrand, le petit Pierre, ne quitte pas d'une semelle son ami et son maître; il ne pleure que vers le soir, lorsque Bertrand est obligé de rentrer au manoir; plus d'une fois Pernette les a trouvés couchés dans le même lit, et elle a dû user de toute son autorité pour obliger Bertrand à remettre ses habits, afin qu'elle le pût ramener au manoir à travers les ténèbres. Lorsque le fils aîné manquait le soir à la petite table où il mangeait souvent tout seul en un coin, dame du Guesclin ne s'inquiétait guère; elle disait : « Il est encore avec ces vilains du village et Pernette le ramènera tantôt. »





Le petit Bertrand n'avait pas encore six ans et tous les enfants de Broons le craignaient au moins autant qu'ils l'aimaient. Il usait quelquefois de sa force pour châtier ceux d'entre eux qui lui désobéissaient; mais c'était surtout le regard indigné de ses yeux perçants, la colère et le mépris qui se lisaient sur son visage que redoutaient les garçons timides ou peureux. Le petit chef de la bande ne dédaignait pas de venir lui-même aux mains avec le parti ennemi; il y avait de la jalousie au fond du cœur d'Yvonnik, et il se disait : « S'il n'était pas un seigneur, je ne vois pas pourquoi je ne commanderais pas aussi bien que lui. Je suis plus

grand et plus fort, et je courais déjà sur la lande quand il était encore emmailloté dans les langes de son baptême. » Mais Bertrand continuait à gouverner la petite armée qu'il avait lui-même formée. Benoîte raccommode en secret plus d'un grossier pourpoint, afin d'épargner à l'enfant les reproches de la dame du Guesclin. « Olivier, Guillaume et leurs trois sœurs ne donnaient pas autant de peine que le petit Bertrand, » disaient les suivantes, qui voulaient complaire à la maîtresse en dénigrant le fils mal venu et mal aimé.

Benoîte avait travaillé longtemps la veille, ses grosses lunettes de corne sur le nez, car les habits de Bertrand étaient si délabrés à la suite d'une série de combats, que l'enfant avait été obligé, bien contre son gré, de demeurer au manoir pour ce jour-là. Il ne pouvait pas sortir sur la lande avec ses chausses seulement. Benoîte, tout en travaillant, lui racontait pour la centième fois un tournoi auquel elle avait assisté tout enfant, quand messire Pierre, le grand-père du petit Bertrand, avait désarçonné l'un après l'autre trois chevaliers et quand il avait remporté le prix dans toutes les joutes. Les yeux de Bertrand brillaient de plaisir et d'orgueil. « On se souviendra de moi et on redira mon nom comme on a dit le nom de messire Pierre, marmottait-il entre ses dents; et s'il était plus beau chevalier que ne serai jamais, étant si laid de taille et de visage que personne ne me veut regarder, j'en serai plus obligé à tenir de me montrer au premier rang, faisant prouesse de mon corps et grands faits d'armes. Et Yvonnik sera l'un de mes hommes, coutelier s'il lui plaît; le serviteur de ma chambre sera Pierre, mon frère de lait : il ne me quittera jamais. »

Benoîte était un peu sourde et n'entendait pas bien les paroles que le petit Bertrand disait tout bas en tournant

autour de ses doigts une corde d'arc qu'il avait lui-même fabriquée avec les fils d'un morceau de toile que lui avait donné Pernette. Bertrand n'aimait pas beaucoup les arcs, « qui ne sont pas armes de chevaliers, » disait-il; mais il s'en servait quelquefois pour tirer les petits oiseaux sur la lande. Il n'était pas aussi habile à la chasse que Pierre. Le petit paysan avait déjà plus d'une fois rapporté des alouettes au logis. Messire Robert le laissait faire, parce qu'il était fils de Pernette. Nul autre parmi les enfants des vassaux n'eût osé lancer une flèche contre un oiseau passant à tire d'aile sur la lande.

Le pourpoint de Bertrand était réparé tant bien que mal. Dès le matin il sortit du manoir et il courut dans le village pour rassembler ses compagnons; mais nul ne répondit à ses appels. Pernette était penchée sur le berceau de sa petite Rosennik; l'enfant était faible et maladive. La nourrice se retourna pourtant au bruit des pas de Bertrand, qui avait ouvert violemment la porte; il cherchait Pierre du regard. « Il n'est pas céans; » et Pernette mit le doigt sur sa bouche, pour l'avertir que Rosennik venait de s'endormir : « Tous les gars du village sont partis comme de coutume; ils devraient être à l'école et vous leur avez appris à batailler sans cesse ! »

Bertrand n'en demanda pas davantage; il avait en horreur le mot d'école, et d'ailleurs Pernette n'avait-elle pas dit que les gars s'étaient rassemblés sur la lande et Yvonnik était là à faire le chef! Bertrand passa comme un coup de vent à travers la rue du village.

Yvonnik était là en effet, fier de commander à la troupe tout entière. Pierre avait proposé d'attendre l'arrivée de Bertrand, mais il avait reçu un croc-en-jambe qui l'avait mis rudement à terre. Les batailles étaient formées, mais l'assaut était faible et la défense du monticule qui tenait



Plus d'un descendit plus vite qu'il n'était monté.

lieu de forteresse eût semblé facile, si le corps des assaillants n'avait pas été le plus nombreux. Bertrand se réservait d'ordinaire le droit d'attaquer et tous ceux qui ne faisaient pas partie de son armée avaient voulu profiter de son absence pour changer de rôle. Presque tout le monde attaquait ce jour-là.

Bertrand s'aperçut du premier coup d'œil de l'insubordination qui s'était glissée dans ses troupes : d'un saut il escalada la butte de terre, et, criant de sa voix la plus forte : « Guesclin ! à la rescousse ! » il repoussa l'attaque d'Yvonnik à la tête des assaillants, qui se croyaient déjà maîtres du fort. Plus d'un redescendit plus vite qu'il n'était monté. « Messire Bertrand est revenu ! disaient entre eux les enfants ; il ne sera pas content qu'on ait joué sans lui. »

Bertrand n'était pas content en effet ; il avait saisi dans ses petits bras robustes la taille d'Yvonnik et il faisait tous ses efforts pour le renverser. « Ah ! tu veux attaquer, grommelait-il ; fils de vilain que tu es, tu veux monter à l'assaut comme un chevalier ; je vais te faire rouler en bas des remparts ! » Et il redoublait ses efforts en dépit de la stature supérieure d'Yvonnik, qui ne se laissait pas repousser sans résistance. Tout à coup la terre céda sous les pieds des deux enfants, et ils roulèrent au bas du monticule. Bertrand n'avait pas lâché Yvonnik, et il se trouva sur lui lorsqu'ils frappèrent tous deux rudement le sol. La tête de Bertrand heurta contre une pierre, le sang jaillit. « Heureusement c'est ma tête, cria l'enfant en se relevant, et elle est aussi dure que la pierre ! » Yvonnik ne s'y attendait pas et il tomba. Bertrand n'en demanda pas davantage. « Ça t'apprendra à conduire les assauts, » dit-il ; et il reprit en courant le chemin du manoir. Tout le travail de Benoîte était perdu : le pourpoint de Bertrand était déchiré

de nouveau, et en outre il sentait qu'il allait perdre ses chausses; il était temps de rentrer au logis. Le sang qui coulait de la fente qu'il s'était faite à la tête descendait sur le visage du petit garçon, qui était encore plus laid que de coutume.





Il attira à lui la nappe.

CHAPITRE IV

A table.

C'était jour de fête au manoir ; messire Pierre était venu du Plessis-Bertrand avec madame Jeanne de Montfort, sa femme. Tous deux chevauchaient en grand apparat avec des pages et des hommes d'armes à leur suite, comme seigneurs riches et de grande maison. Jeanne de Montfort prenait un malin plaisir à étaler son train magnifique devant sa belle-sœur. Jeanne Malemain était plus belle et plus riche en enfants que la châtelaine du Plessis-Bertrand, mais là se bornaient ses trésors : elle n'avait apporté à son mari que la petite terre du Scux et le moulin de Vieuzy-sur-Couesnon. Le fief de la Motte-Broons était de mince valeur, étant établi dans un pays pauvre et sur des terres stériles.

Cependant ce jour-là on n'eût pas jugé que la gêne régnât jamais au manoir, et que bien des fois le lait des petites

vaches de la lande et les galettes de blé noir fissent tous les frais du repas. Bertrand était à peine arrivé au manoir, se glissant vers sa chambre par la cour de derrière, afin de cacher le désordre de ses habits, que Benoîte s'élança vers lui pour le revêtir de son pourpoint de fête garni de menu vair. « Ne sais-tu pas que messire Pierre est arrivé? disait-elle en lavant la figure de l'enfant et ses cheveux noirs collés par le sang; comment prends-tu ce jour-ci pour attraper des horions qui ne se sauraient cacher tout à fait? Madame Jeanne a les yeux bons et elle sera irritée contre toi. »

Bertrand savait bien que Benoîte disait vrai, et il était fâché en son âme d'avoir oublié, comme il l'avait fait, la venue de son oncle. Instinctivement, l'enfant devinait le désir de sa mère de faire ce jour-là bonne apparence, et son fils aîné ne devait pas paraître devant les visiteurs comme un vilain querelleur et hargneux, portant en sa personne les traces de ses querelles; mais la tristesse même de l'enfant, sa fierté naturelle et une délicatesse de sentiment que nul ne soupçonnait sous cette enveloppe rude et disgraciée, assombrissait encore son front et rendaient son maintien plus gauche que jamais. Pourquoi fallait-il tant d'apparat à un frère pour recevoir un frère? Messire Pierre et madame Jeanne savaient de reste que les richesses n'abondaient à la Motte-Broons, en un héritage de cadet. Pourquoi vouloir paraître en un jour de fête ce qui n'était point le vrai ni l'usage de tous les jours? Bertrand descendit enfin dans la salle du festin, à pas lents et comme à regret.

La dame du Plessis-Bertrand causait avec sa « bonne sœur », comme elle appelait sans cesse la dame du Guesclin. Messires Pierre et Robert n'étaient pas encore assis à table et ils causaient ensemble de guerre et de chasse. Depuis de longues années alors les hostilités des souverains entre eux n'avaient pas envahi les paisibles profondeurs de la Bre-

tagne; les deux frères avaient cependant maintes fois guerroyé en petites escarmouches. Le temps des grandes batailles était passé ou point n'était encore venu. Plus d'un chevalier attendait avec impatience l'heure de se signaler et de s'enrichir. Messire Robert était du nombre, et le petit Bertrand le savait bien.

Il se glissait vers la fenêtre haute et étroite à côté de laquelle se tenaient les deux frères en devisant, lorsque sa mère l'aperçut et fit un signe de mécontentement. Tous les soins de Benoîte n'avaient pas pu faire disparaître les traces du combat avec Yvonnik; le front de Bertrand était rouge et enflé et les épaisses touffes de ses cheveux noirs dissimulaient mal le petit emplâtre dont la bonne suivante avait dû fermer la blessure encore ouverte. La dame indiqua du regard à son fils aîné le coin de la salle où il mangeait d'ordinaire, comme une disgrâce. Olivier, Guillaume et leurs sœurs s'appuyaient sur les genoux de leur mère dans leurs habits de fête; ils ne semblaient pas oser faire un mouvement, tant ils craignaient de froisser leurs beaux atours. Bertrand, frémissant de colère et d'indignation, fit un pas vers sa place accoutumée; mais messire Robert l'avait vu, il l'appela : « Voilà mon fils aîné, Pierre, dit-il à son frère en posant avec bonté sa large main sur l'épaule de l'enfant : s'il n'est ni beau, ni bien bâti, il est robuste et de bon courage et sera, j'y compte, un loyal serviteur de monseigneur le duc ! »

Bertrand avait relevé la tête et ses petits yeux verts lançaient des éclairs, quand la dame du Guesclin, déjà lasse de la conversation qu'elle entretenait à grand'peine avec sa belle-sœur, donna le signal pour prendre place à table. A côté d'elle siégèrent Olivier et Guillaume, avec les demoiselles du Guesclin; messire Robert n'avait pas laissé aller Bertrand, et ce fut tout près de son père qu'il s'assit

au banquet. Un parfum de bonne chère se répandait déjà dans la salle et le petit garçon avait grand'faim, n'ayant rien mangé qu'un morceau de pain noir avant de courir sur la lande pour combattre Yvonnik.

La dame du Guesclin s'était levée de sa place, et, de ses mains actives et adroites, elle découpait un beau chapon doré dont le jus découlait en flots appétissants. Elle avait servi le chevalier et sa dame, messire Robert avait reçu sa part, une belle cuisse de volaille fumait devant lui; Bertrand avait attendu patiemment, tandis que sa mère s'occupait de ses hôtes; mais il commençait à sentir la faim qui lui déchirait les entrailles, et il s'agitait sur son banc sans que la dame du Guesclin parût s'apercevoir de sa présence. Elle étendait le bras pour servir de viande les enfants placés à côté d'elle, quand Bertrand bondit de colère, mettant la main au plat avec rudesse. « Est-ce à vous de manger les premiers, dit-il à ses frères effrayés, et ne suis-je cependant pas votre aîné? Rendez-moi ma place tout à l'heure. »

Olivier, Guillaume et leurs sœurs s'étaient levés instinctivement; ils se serraient pour laisser le champ libre à la violence de leur aîné; la mère elle-même dévorait sa colère, qu'elle ne voulait pas laisser paraître devant sa belle-sœur, et elle se préparait à servir Bertrand avant les autres enfants, selon le droit d'aînesse qu'il réclamait, quand celui-ci, mettant la main au plat sans politesse ni courtoisie, se mit à dévorer les viandes à belles dents, ni plus ni moins qu'un loup affamé. La dame du Plessis-Bertrand le regardait avec étonnement, un sourire moqueur entr'ouvrait ses lèvres minces; elle ne disait rien cependant, mais ses yeux ne quittaient pas le spectacle qui offensait et humiliait sa belle-sœur. Jeanne Malemain était penchée en avant. Elle aussi, elle suivait des yeux tous les mouvements gauches et brusques du petit Bertrand.

La mère releva enfin la tête, et elle rencontra le regard malicieux et le sourire de la dame du Plessis-Bertrand; elle ne put plus se contenir, et, d'une voix brève et sèche, elle ordonna à Bertrand de sortir de sa présence. Puis, comme l'enfant semblait hésiter à obéir, elle ajouta plus bas, mais d'un accent non moins impérieux : « Veux-tu m'obliger à te frapper devant tous pour te retirer de céans? »

Bertrand ne se le fit pas dire deux fois, il se leva; mais, par un effort surprenant dans un si jeune âge, il attira à lui la table et la nappe, ébranlant à la fois tous les plats, la vaisselle et les viandes, qui tombèrent avec fracas sur le plancher; puis, comme sa mère s'avançait vers lui la main levée, il se retira d'un pas en arrière, regardant en face la menace, mais courbant un peu la tête sous l'insulte. « Qui me délivrera de ce fils de charretier qui fait le déshonneur de la maison et le continuel tourment de mon âme? » s'écria la belle Jeanne Malemain, dont les yeux étincelaient de colère.





Il surpassera un jour en gloire tous ses ancêtres.

CHAPITRE V

Prédiction.

Comme dame Jeanne parlait et comme messire Robert se retournait vers elle, stupéfait du bruit des plats renversés à terre, une religieuse entra dans la salle, vêtue de la robe noire et blanche de son ordre, et s'avança vers la dame. Elle avait depuis peu été appelée dans le manoir pour user de sa science dans les simples en faveur de la maîtresse du manoir, dont le sang était échauffé par la fièvre. « Dame, dit-elle d'une voix douce et basse, vous ferez tort aux breuvages dont je travaille à guérir votre mal, si vous vous emportez ainsi dans votre famille. » Puis, se tournant vers Bertrand qui tenait encore le bras levé devant sa tête comme un bouclier prêt à amortir les coups, elle murmura à l'oreille de l'enfant emporté par la colère et devenu endurci contre le châtiment : « Ne dites mot et ne répondez autre chose à la réprimande de votre dame de mère : vous l'avez bien méritée par votre brus-

querie ; elle vous pardonnera, car tendrement elle aime son fils aîné. »

Bertrand regardait avec étonnement celle qui lui parlait et dont les yeux noirs et profonds brillaient sous son voile à demi baissé ; l'enfant ne la connaissait pas et il avait seulement entendu Pernette dire dans le village que madame avait bien du courage de se confier à une juive, fût-elle changée et devenue nonne. Ceux qui avaient trahi Notre-Seigneur n'étaient-ils pas toujours prêts à mal faire aux chrétiens? Avait-on du moins essayé ses breuvages sur quelque chien ou sur quelque poule avant de les laisser prendre à la dame?

Ces paroles de la nourrice revinrent à l'esprit de Bertrand avec la rapidité de l'éclair, et irrité d'avance contre la juive qui voulait l'amadouer, pensait-il, son bras s'étendit convulsivement et il saisit un bâton qui se trouvait par hasard à sa portée en s'écriant :

« Laissez-moi tranquille, car, si vous ne me dites chose qui me plaise, voici un bâton dont je vous donnerai au travers du visage ; ainsi, gare à vous !

— Voyez ce monstre d'enfant qui injurie et veut frapper ceux qui sont bons et bienveillants envers lui ! criait la châtelaine. Quel péché ai-je donc commis que le Seigneur Dieu et sa sainte Mère m'aient imposé l'opprobre de donner le jour à ce vilain? » Mais la religieuse ne s'est point émue des menaces et de la colère du petit Bertrand ; elle s'est penchée vers l'enfant et a séparé les mèches touffues de ses cheveux noirs ; elle tient entre ses doigts effilés la petite main rude et robuste ; elle l'examine avec soin en suivant de l'œil toutes les lignes ; puis, se tournant vers la mère irritée, dont le feu de la colère enflammait encore le teint et les yeux : « Dame, dit-elle, les fruits trop tôt mûrs ne sont pas les meilleurs. Ne vous tourmentez désormais d'avoir mis au monde un enfant qui est encore gauche à cette heure et brusque en son humeur. Je

vous jure, sur le Dieu qui s'est révélé à moi et qui est mort sur la croix, qu'il surpassera en gloire tous ses ancêtres. Le duché de Bretagne ne sera jamais assez grand pour lui et vous le verrez comblé d'honneur par les fleurs de lis. Il marchera le premier après le roi et on parlera de lui jusque dans Jérusalem. Je veux être brûlée vive si ce que je vous dis ne reçoit un jour son accomplissement. »

La châtelaine écoutait la prophétie avec un mélange d'étonnement et d'espérance renouvelée. Après tout, fût-il irrité, le cœur d'une mère se laisse volontiers annoncer la grandeur future de son enfant. Bertrand serrait toujours son bâton, mais il ne cherchait pas à retirer des doigts de la religieuse la main dont elle examinait la paume. La porte de la salle s'ouvrit et le premier des serviteurs du manoir, qui avait endossé ce jour-là un habit brodé aux armes de son maître, lequel reposait d'ordinaire en un coffre, s'avança lentement, portant dans ses bras le plat des grands festins : un paon rôti étalait sa queue étincelante au niveau de la tête du maître d'hôtel improvisé, qui portait le plat avec tant d'attention qu'il était déjà tout près de la table sans s'être aperçu du désordre qui y régnait. Deux serviteurs relevèrent à la hâte la nappe et les mets, replacèrent les ais rompus de la table; le grand plat contenant le paon descendait doucement entre les mains du maître d'hôtel, quand Bertrand, faisant un bond, le lui arracha tout à coup. « Je veux servir moi-même madame Marie de la Croix, » crie-t-il, et sans attendre la permission de sa mère, dans l'élan de sa reconnaissance, il plonge le couteau passé à sa ceinture dans le corps de l'oiseau et commence à le dépecer au mépris de toutes les règles de l'art. Puis, comme la dame avait fait signe au serviteur de placer



le plat devant elle, malgré la résistance de Bertrand, l'enfant s'élança vers la table relevée, et, prenant une coupe pour servir la nonne, il versa du vin en si grande abondance, que la nappe en fut inondée, comme le pourpoint de fête de Bertrand.

La religieuse allait repousser la coupe, car le vin, la bière, la cervoise ou l'hydromel ne faisaient point partie du régime de son ordre; mais elle ne voulut pas glacer l'élan de cœur du petit Bertrand : elle trempa ses lèvres dans la coupe débordante en fixant sur la dame du Guesclin ses yeux profonds, qui semblaient dire : « Vous voyez si le cœur de votre fils est facile à toucher et ce que vaudra sa reconnaissance. » Pour la première fois de sa vie Jeanne Malemain a étendu son bras pour entourer le cou de son petit Bertrand. Elle n'ose pas croire à la prédiction de la religieuse, mais elle regarde cependant son fils avec d'autres yeux. « Il sera grand, » a-t-on dit; et le cœur de la mère s'enorgueillit d'avance, tout en sentant avec une joie qui se mêle à l'étonnement que dès à présent l'enfant est bon, tout méprisé et repoussé qu'il ait été depuis l'heure de sa naissance.







Il les emmenait à une taverne.

CHAPITRE VI

L'école.

La nonne Marie de la Croix avait quitté le manoir de la Motte-Broons; elle était rentrée dans son couvent dès que la dame du Guesclin avait été guérie de sa fièvre. La châtellenie de messire Robert était trop petite et les paysans qui en dépendaient était trop pauvres pour qu'un médecin ou chirurgien juré pût s'y établir avec espérance d'y gagner sa vie : on était obligé, en cas de maladie, d'avoir recours aux maisons religieuses voisines, l'art de guérir y marchant de pair avec la charité. Mais Marie de la Croix, dans son passage à la Motte-Broons, avait porté remède à bien plus que la santé de Jeanne : elle avait rétabli le fils aîné du seigneur en sa place naturelle. Si ses frères lui étaient encore parfois préférés à cause de leur beauté et de leur douceur, c'était toujours par sa propre faute. Bertrand ne prenait plus ses repas dans le

petit coin de la salle à manger, comme un pauvre ou un lépreux; il siégeait au haut bout de la table, non loin de son père et de sa mère, et son humeur semblait s'être un peu radoucie dans le sein de sa famille. Dans le village et sur la lande on ne le savait guère distinguer des petits paysans avec lesquels il se plaisait à lutter.

On le distinguait moins encore à l'école, où le maître enseignait aux enfants à lire ou à écrire. Le maître était vieux, clerc et très savant, disait-on à plusieurs lieues à la ronde. Il était né à la Motte-Broons et y était revenu après avoir vu le monde, plus que personne ne l'avait vu au pays d'alentour. Il voulait mourir dans le village où il était né, sans s'être marié, du moins en Bretagne. Bien des gens racontaient qu'il avait femme et enfant qui étaient en Espagne, car il avait séjourné en Galice, où l'avaient entraîné ses pas errants dans le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle; mais la femme et l'enfant étaient morts sans doute, car le clerc était revenu sans famille et sans escarcelle, et il enseignait à lire aux enfants de Broons en compagnie des enfants du châtelain.

Plus d'un faisait meilleure figure que Bertrand à l'heure où il fallait s'asseoir sur les bancs de l'école; il avait atteint l'âge de neuf ans avant que l'autorité de messire Robert et celle de madame Jeanne eussent suffi pour l'y retenir un seul jour, et le clerc se plaignait sans cesse de l'inattention qu'il apportait à ses études. Le bruit de la prophétie de Marie de la Croix était arrivé jusqu'au maître d'école. « Si Dieu veut faire de messire Bertrand le second en France après le roi, répétait-il en se lamentant sur la tête dure du petit garçon, que deviendra-t-il s'il est aussi ignorant que le dernier de ses hommes d'armes? » Mais Bertrand assurait qu'il cognerait plus fort qu'eux tous; il avait déjà appris à se servir d'une épée et d'une lance, qu'il dérobait quelquefois dans le cabinet

où messire Robert tenait son harnais de guerre. Il commençait à apprendre à ses frères les exercices de la chevalerie, et Olivier revint parfois au manoir avec des habits aussi déchirés que ceux de son aîné.

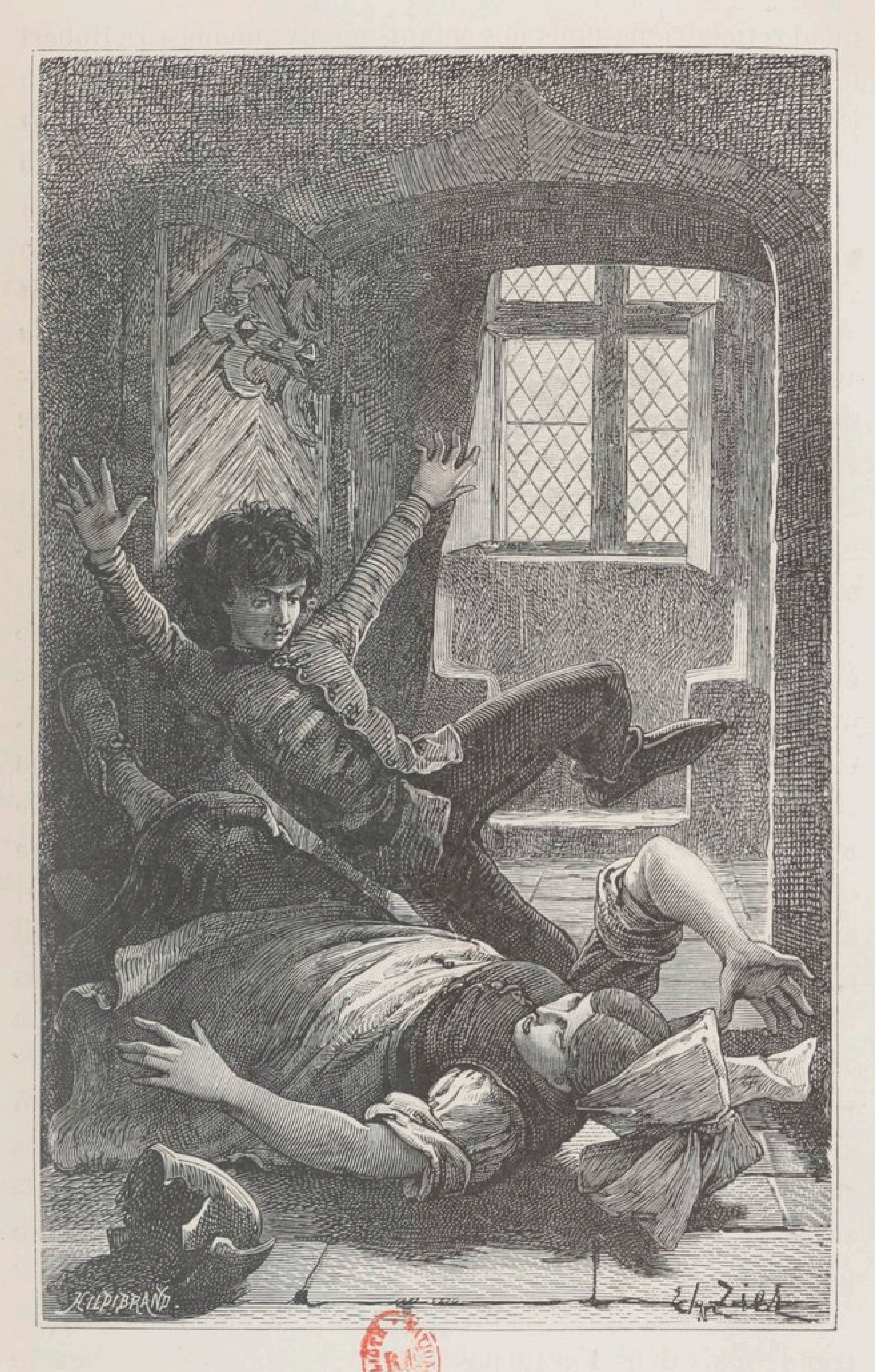
Bertrand grandissait cependant, et il ressemblait à un de ces chênes noueux et robustes dont on a coupé la tête au milieu d'une haie pour l'empêcher de s'élever trop haut. La vigueur de son corps était devenue extraordinaire, et les paysans les plus accoutumés aux combats des tavernes commençaient à le redouter. Il était bien connu dans les environs, ayant l'humeur non seulement batailleuse, mais voyageuse. Quand il avait entraîné ses camarades du village à un combat en règle sur la lande, il les emmenait ensuite à une taverne d'un village voisin, pour les rafraîchir et les régaler. Le cidre et la bière coulaient sans contrainte, mieux encore que le vin, qui coûtait plus cher; Bertrand se chargeait toujours de l'écot pour tous les combattants : il n'avait pas grande monnaie dans son escarcelle, mais il donnait tout ce qu'il possédait : ce dont le seigneur de la Motte-Broons lui savait gré. « Il aura le cœur aussi grand que sa fortune! » pensait le père en se rappelant la prophétie de Marie de la Croix. Cependant il écoutait les plaintes de madame Jeanne quand elle reprochait à Bertrand de négliger livres et écritoire et de déchirer ses habits en se battant avec des vilains.

Un jour à l'église, au sortir des saints offices, le chapelain éleva la voix pour se faire entendre des paysans qui commençaient de sortir pour se rendre dans leurs maisons, et il annonça que messire Robert défendait, sous peine de cent sous d'amende, à tout père dépendant de sa seigneurie, de laisser ses enfants suivre messire Bertrand quand il voulait les entraîner au combat. Les parents secouaient la tête en entendant ces paroles; cent sous étaient une bien grosse amende, et bien peu d'entre eux pourraient la payer. « Com-

ment retiendrions-nous nos enfants mieux que messire Robert ne peut retenir son fils? » demandaient quelques mécontents. Personne ne savait répondre; messire Bertrand provoquait toujours à la bataille les petits paysans, et, si quelques-uns de ceux-ci étaient de pareille humeur et ripostaient volontiers à ses coups de poing et de bâton, d'autres plus pacifiques se voyaient forcés de se défendre, tant le fils du châtelain avait les goûts belliqueux. Il avait plus d'une fois provoqué Yvonnic au combat de la Soule lorsque tout autre dans le village refusait la bataille. Le vilain aimait à jouer des mains presque autant que le jeune seigneur.

« Dame, dit messire Robert un soir que Bertrand était rentré trop tard pour le souper, avec le visage en sang et les habits déchirés, tellement qu'il ne s'était pas présenté devant ses parents et qu'il s'était glissé tout droit dans la chambre où il couchait, prévenant Benoîte au passage de lui apporter un morceau de pain et un pichet de cidre, Dame, je vais tourner la clef sur la porte de Bertrand, qui ne sortira pas de sa chambre si facilement qu'il y est entré, se moquant de mes ordres et entraînant à me désobéir les paysans de ma châtellenie. » Le bruit d'un grand combat sur la lande était arrivé jusqu'au manoir, et messire Robert savait qu'il aurait plus d'une amende à prononcer s'il tenait à la lettre de ses menaces. « Comment faire, puisque c'est mon fils lui-même qui provoque ces vilains? pensait-il; le sang coule dans leurs veines et non le lait, et ils ne peuvent se voir appelés au combat sans répondre à l'appel. Je tiendrai quelques jours Bertrand en chartre privée, et pendant ce temps les blessures de son visage se guériront. Je suis bien assuré que point n'était beau à voir ce soir. »

La clef avait grincé dans la serrure de la porte de Bertrand; mais il ne l'avait pas entendue, étant plongé dans le profond sommeil de la jeunesse active; mais, lorsque l'aube



Tous deux étaient tombés.

commença de paraître et que le ciel se teignit d'une couleur rosée avant de s'enflammer de pourpre, Bertrand commença, lui aussi, à s'agiter sur sa couche, et, bondissant bientôt comme un jeune sanglier qui sort de sa bauge, il voulut courir à la fontaine qui jaillissait entre les douves de la petite cour du manoir; il était pressé de tremper dans l'onde fraîche son visage meurtri et ses mains déchirées; il voulait, avant l'heure de l'école, descendre d'un saut au village, pour voir si Yvonnik n'avait pas été sérieusement blessé dans une dernière bataille. Il était tombé si fort sur la lande quand le poing de Bertrand l'avait atteint à l'oreille, et il était si pâle quand il s'était relevé!

Mais Bertrand poussait en vain la lourde porte de sa chambre, il cherchait en vain la clef qui pendait d'ordinaire à côté de la serrure par un bout de corde; elle était dévorée par la rouille, car elle ne servait pas une fois l'an, le jeune garçon ne tirant jamais tout à fait le battant de sa porte. Il n'entrait dans sa chambre que pour y dormir; l'idée ne lui venait seulement pas qu'il pût être enfermé; et cependant la porte tenait bon et les imprécations de Bertrand, les coups qui pleuvaient sur les ais de chêne ne les faisaient pas plier. L'enfant se tournait déjà vers la fenêtre, mais les croisillons de [pierre étaient si petits, que Bertrand n'espérait pas se glisser par l'ouverture. « J'ai les épaules trop larges, » pensait-il; et il redoublait ses assauts contre la porte.

Un pas se faisait entendre dans l'escalier, un pas craintif, un pas lent et timide, comme si on hésitait à affronter la colère du prisonnier. Bertrand n'y fit pas attention, tant il était absorbé par ses efforts; il ne remarquait même pas le bruit de la clef qui venait de glisser dans la serrure! mais comme il s'élançait pour donner de tout le poids de son corps contre le battant, la porte s'ouvrit tout à coup devant lui. Une femme de madame Jeanne avait reçu cet ordre de la châ-

telaine : « Vous apporterez à manger à messire Bertrand quatre fois le jour dans sa chambre de la tourelle, mais vous ne le laisserez pas sortir. »

La chambrière n'avait pas prévu que Bertrand se trouverait en face de la porte; le prisonnier n'avait pas deviné que la cellule allait s'ouvrir tout à coup; tous deux étaient tombés; l'écuelle qui contenait la soupe du matin était brisée. La servante n'avait pas d'autre pensée que la perte du repas et de la vaisselle; elle restait à terre, confondue et meurtrie; mais Bertrand s'était déjà relevé; il avait sauté d'abord par-dessus le corps de la servante, qu'il repoussa du pied dans la chambre; puis, tournant sur elle la clef qui était restée dans la serrure, il prit son élan du côté de l'escalier, qu'il descendit en trois bonds. Sa mère n'était pas encore levée, car il était de bonne heure, et messire Robert lui-même n'avait pas encore franchi le seuil du manoir. A peine Bertrand avait-il rencontré deux ou trois serviteurs et nul n'avait osé le retenir. Il était sur la lande, il était libre!





Tu diras à messire Robert que l'oiseau a pris son vol.

CHAPITRE VII

A la ville.

Un valet du manoir passait à cette heure sur la lande, conduisant une charrue attelée de deux robustes chevaux; il se dirigeait vers un petit champ situé non loin du village, et dont il avait reçu l'ordre de retourner les jachères, messire Robert comptant y semer un peu de blé blanc pour le pain de sa table. Dès que Bertrand vit le paisible attelage avançant d'un pas lent à travers les touffes d'ajoncs dont les épines chatouillaient les pieds des chevaux, tandis que leurs fleurs jaune d'or embaumaient l'air, il conçut tout à coup la pensée de s'enfuir pour aller trouver à Rennes un oncle, frère de sa mère, qui résidait d'ordinaire dans la ville. « Si mon père croit pouvoir faire de moi un oiseau de cage, il s'est cruelle-



ment trompé, » pensait l'enfant, qui se sentait devenir un homme. Bertrand avait atteint l'âge de seize ans et pensait qu'il eût dû déjà être attaché à la maison de quelque seigneur aimant les aventures. « Point ne combattrais-je les vilains de Broons si je pouvais acquérir au loin quelque renommée, se disait-il, et ma dame de mère serait délivrée de mon laid visage ! »

Comme il pensait ainsi, il avait arrêté la charrue et les chevaux, et, dételant le meilleur des deux, il avait sauté sur son dos sans selle ni couverte. « Tu diras à messire Robert que l'oiseau qu'il avait enfermé a pris son vol vers Rennes ! » cria-t-il au valet stupéfait. Celui-ci répétait encore : « Messire Bertrand ! messire Bertrand ! » que le jeune homme disparaissait déjà dans l'éloignement ; les vapeurs du matin s'élevaient sur la lande, et le paysan n'apercevait plus le cavalier ni sa monture qu'il entendait encore le bruit des pas réguliers du cheval forcé de courir plus vite qu'il n'avait accoutumé depuis longtemps.



Messire Jacques Malemain avait épousé une femme riche et dévote, qui n'était pas tous les jours de belle humeur. Lorsqu'elle grondait trop fort, messire Jacques avait accoutumé de prendre son manteau et sa toque et de monter sur un bon roussin qu'il tenait en son écurie, pour aller visiter ses métairies dans les environs de Rennes. Il prolongeait parfois son absence pendant deux ou trois jours, et la dame était bien inquiète alors, car elle l'aimait chèrement.

C'était précisément un jour de tempête dans la maison de messire Jacques, et celui-ci avait déjà commandé à un valet de seller le roussin, lorsque Bertrand, sur son rustique coursier, arriva devant la porte du logis, traversant les rues de

Rennes au moment où les dames et les bourgeoises les plus riches et les plus parées sortaient de l'église et s'entretenaient un moment sur la place avant de rentrer dans leurs maisons. Plus d'une remarqua le grossier appareil du cavalier, qui ne rehaussait point la beauté de sa monture par les agréments de sa taille et de son visage. « Que vient faire ce rustre à la porte de dame Alix? disaient les voisins. Il descend de sa rosse aussi fièrement que s'il était le fils d'un seigneur! »

Messire Jacques était déjà dans la cour de la maison, fermant l'oreille aux lamentations de la dame, qui lui reprochait de la laisser seule; il semblait tout à coup devenu sourd et il allait et venait sous les fenêtres de la salle, sifflant et battant de sa houssine les pointes de ses longs souliers, quand le bruit des pas d'un cheval lui fit relever la tête. Bertrand avait porté la main à sa tête comme pour soulever son bonnet; mais la tête était nue : en sortant précipitamment du manoir, par-dessus le corps de la chambrière de sa mère, le jeune homme n'avait pas pris le temps de chercher son couvre-chef ; mais il ne se laissa cependant pas déconcerter et il cria d'une voix résolue : « Je suis venu pour vous voir, mon oncle ; puis-je demeurer céans? Je suis réjoui de vous voir en bonne santé et j'espère qu'il en est de même de ma tante ? »

Messire Jacques fit un pas en avant d'un air aussi étonné que satisfait. Il n'avait jamais eu d'enfant et il lui arrivait d'envier à sa sœur la nombreuse lignée qui se multipliait dans le manoir de la Motte-Broons.

« Jeanne n'a pas tant de deniers en son escarcelle et elle ne tient pas si bonne table que nous, pensait-il, mais elle n'est pas seule à manger ses repas, ni toujours en face d'un seul visage, qu'il soit content ou fâché! » Il n'avait vu que deux fois le fils aîné de sa sœur, car madame Jeanne n'amenait pas Bertrand avec elle quand elle chevauchait jusqu'à

Rennes, ayant honte de son visage et de ses manières brusques et rudes ; mais l'accueil de l'oncle n'en fut pas moins bon. Il se mit à rire en disant : « Tu ne viens pas en bel équipage, mon garçon, et l'on dirait que tu t'es sauvé du logis sur un cheval de charrue, tant ton ajustement est négligé ; mais nous aurons bientôt mis bon ordre à tout cela, et ton cheval n'aura pas si mauvaise mine quand il sera étrillé. »

Messire Jacques tenait encore la main de son neveu, qui paraissait moins laid que de coutume, car il souriait, et, bien que sa bouche fût trop grande, étant fendue jusqu'aux oreilles, elle était garnie de belles dents blanches ; le pli qui marquait presque toujours le front de Bertrand lorsqu'il se trouvait au manoir avait disparu. Le jeune homme était content de se voir bien reçu ; mais il avait compté sans dame Alix, qui venait de paraître au balcon de la salle à manger, où elle se tenait d'habitude. N'entendant pas le pas des chevaux, elle pensait que messire Jacques était parti sans lui faire ses adieux, et elle était de méchante humeur lorsqu'elle s'approcha des fenêtres. Elle aperçut messire Jacques qui n'avait pas encore monté son roussin et qui ne paraissait aucunement pressé ; il parlait à un jeune homme, presque un enfant, de pauvre et déplaisante apparence. Quel malheureux lui amenait-il là ? Il n'en faisait jamais d'autres ! La dame éleva la voix, qu'elle avait déjà assez aigre. « Que faites-vous ainsi à tarder si longtemps, messire ? cria-t-elle. Vous aviez dit que vous vouliez visiter les métairies ; mais, si vous partez si tard, autant vaudrait rester au logis ; vous ne sauriez compter les bourrées ni les sacs de pommes à la lanterne. »

Messire Jacques avait oublié la querelle avec sa femme, qui faisait imprudemment de la lui rappeler. L'arrivée de Bertrand l'avait mis en belle humeur, mais il aurait voulu



« Voici votre neveu Bertrand. »

avoir le temps d'appareiller son neveu à la mode de la ville. Malheureusement la brave dame avait de bons yeux et elle avait déjà aperçu le pourpoint râpé et les chausses raccommodées du voyageur. Elle ne fut donc pas très flattée lorsque son mari lui cria de la cour : « Voici notre neveu Bertrand qui vient de la Motte-Broons pour nous visiter et pour passer quelque temps à la ville. Il apprendra les belles manières et il nous séparera quand nous nous querellerons. »

Dame Alix n'était plus jeune et elle n'avait jamais été jolie; mais la vie qu'elle menait à la ville et le soin qu'elle prenait de son teint l'avaient conservé frais et beau comme aux jours que chacun vantait son éclat. Elle rougit comme une jeune fille, n'ayant pas pour agréable que son mari parlât de leurs querelles.

« Votre sœur vous a-t-elle annoncé l'arrivée de son fils ? » demanda-t-elle, sachant bien que non ; car messire Jacques ne recevait jamais lettre ni parchemin sans le lui montrer aussitôt, parce qu'elle était plus grand clerc que lui.

Messire Jacques se mit à rire et regarda son neveu. A l'allure du jeune homme, il avait compris sans peine que point n'avait consulté ses parents avant de prendre le chemin de Rennes. Jamais madame Jeanne n'eût laissé partir son fils en si pauvre équipage. « Ne crains rien, mon garçon, murmurait-il déjà ; le sang est plus épais que l'eau et tu resteras ici tant que bon te semblera. » Mais Bertrand avait escaladé l'escalier de pierre qui conduisait au balcon où se tenait la dame, devant laquelle il s'était incliné avec plus de grâce qu'il n'avait accoutumé. « Je me suis enfui de la Motte-Broons, parce que mon père et ma mère me voulaient enfermer en une chambre, madame ma tante, dit-il franchement ; et j'ai pensé que vous voudriez bien me recevoir céans jusqu'à ce que leur colère soit passée. Si vous n'en voulez rien faire, j'irai voir s'il n'y a pas dans le royaume des fleurs de lis

quelque chevalier qui veuille guerroyer au loin et qui consente à m'emmener à sa suite. Pourvu que je puisse donner quelques bons coups de lance ou de hache d'armes, point n'aurai-je grand souci des gages. »

La dame regardait à la fois son mari et son neveu, qui semblaient tous les deux attendre son bon plaisir avec quelque inquiétude. Elle était bonne au fond et s'ennuyait parfois dans son logis solitaire lorsqu'elle avait assez querellé messire Jacques et les servantes. « Je ne voudrais pas fermer la porte de ma maison au neveu de messire, dit-elle en souriant; mais, je vous prie, que nul ne vous voie en cet appareil qui sent trop sa campagne. Votre oncle n'est pas habile à trafiquer avec les marchands, mais nous ferons venir céans ceux dont nous avons à faire, car je ne voudrais pas vous voir sortir avant d'être convenablement vêtu! »

Bertrand se mit à rire, non sans quelque humeur. « Vous m'allez enfermer dans une chambre comme ma mère voulait à la Motte-Broons, ma tante? » dit-il. Mais messire Jacques intervint, ayant certain pourpoint en ses coffres dont on pouvait vêtir son neveu jusqu'à ce que les tailleurs eussent fait leur ouvrage. « Tu chevaucheras aujourd'hui avec moi jusqu'à la métairie la plus proche, » dit-il. Et dame Alix ne réclama pas, car elle avait tous ses marchés à faire avec les marchands drapiers pour les habits de Bertrand.





Il revenait au logis avec ses habits déchirés.

CHAPITRE VIII

Le combat.

Dame Alix avait achevé toutes ses commandes et Bertrand était désormais convenablement accoutré. Messire Jacques trouvait que la dame eût pu ajouter des couleurs un peu plus gaies aux atours d'un homme aussi jeune, et que certains retroussis écarlates eussent eu bonne mine; mais l'écarlate coûtait cher, et d'ailleurs la dame avait sainement jugé en pensant que point ne fallait-il attirer les regards sur la personne mal bâtie de Bertrand. Dans ses habits unis et graves, son apparence de vigueur et de résolution frappait plus que sa laideur.

Dame Alix commençait d'ailleurs à s'accoutumer à son visage. Elle n'avait jamais été belle comme Jeanne Malemain, et elle attachait moins de prix que sa belle-sœur aux agréments corporels. Bien souvent elle pensait: « Tout mal bât qu'il est, je le prendrais volontiers pour mon fils. »

C'est qu'elle commençait à aimer Bertrand, qui ne s'était jamais trouvé si heureux. Personne ne lui reprochait la disgrâce de son visage et de sa personne, et il chevauchait tout à son aise de métairie en métairie, s'exerçant quelquefois à lutter contre les fils des fermiers. Le bruit de son habileté aux combats des mains et de la taille se répandait peu à peu parmi les paysans des environs, qui s'étonnaient qu'un fils de chevalier ne s'amusât pas plutôt aux joutes des passes d'armes et tournois. « La Soule est notre jeu à nous, disaient-ils, et point n'est besoin que nous y soyons battus par un fils de seigneur. » Dans plus d'une ferme on répétait : « Nous le voudrions se voir mesurer avec Pierre Guenn ! »

Dame Alix était de l'avis des paysans, et elle trouvait que son neveu n'avait rien à faire dans les luttes populaires, dont il revenait toujours au logis avec ses habits déchirés, sans profit pour la gloire et non plus pour l'escarcelle, car Bertrand traitait toujours à la taverne tous ceux qu'il avait battus dans quelque combat. L'argent que messire Jacques donnait parfois à son neveu ne restait pas longtemps en sa possession.

« Nous irons ce matin à l'église de bonne heure, Bertrand, » dit un jour dame Alix, qui avait coutume de se faire accompagner à la cathédrale par son neveu. Il avait ses devoirs à remplir envers Dieu, Notre-Seigneur, et d'ailleurs, lorsqu'il était à l'église, assistant au sermon de quelque bon frère prêcheur, il ne pouvait pas faire de sottises ni courir les aventures par les chemins. Un prédicateur de grande renommée avait été annoncé ; on était en grande fête dans la ville. Dame Alix était secrètement inquiète.

C'est qu'elle savait bien que toute la ville n'allait pas au sermon, et qu'elle avait appris par ses chambrières qu'une grande Soule était annoncée sur une des places de Rennes à l'heure même où elle comptait retenir son neveu auprès d'elle

en la cathédrale. Elle avait recommandé à messire Jacques de ne point parler à Bertrand du combat qui se préparait. « Mieux feriez-vous de venir avec nous à l'église, messire, avait-elle dit. Vous entendriez choses bonnes et utiles au salut de votre âme et vous auriez en même temps l'œil sur votre neveu, mieux que ne peut faire une pauvre femme absorbée dans ses prières. » Mais messire Jacques avait été tranquillement à l'église le matin en son particulier, et il ne se souciait pas d'y retourner, n'aimant pas les sermons autant que dame Alix. « Si j'allais à la cathédrale avec vous, ma mie, dit-il, vous n'auriez point de raison pour réclamer l'escorte de Bertrand, qui s'en irait à la Soule, comme un chien va au gibier ; il vaut mieux que vous le preniez pour votre écuyer. » Ainsi fit la dame, qui, pour une fois, trouva que son mari avait bien jugé.

Bertrand était assis à l'église un peu en arrière de sa tante. Un valet avait apporté deux escabeaux du logis. Les dames et les bourgeoises étaient toutes placées dans la nef ; quelques paysannes se mêlaient parmi elles, venues à la ville avec leurs maris et leurs fils en ce jour de fête. La foule était nombreuse, car le prédicateur était en renom ; et sa voix était forte et vibrante, dépeignant les terreurs de l'enfer et les joies du paradis. Chacun écoutait avec une attention croissante ; dame Alix se retourna vers le siège de son neveu : il n'était plus auprès d'elle ; en vain chercha-t-elle à le reconnaître au milieu de la multitude des visages qui se tournaient vers l'éloquent moine, elle ne put l'apercevoir : Bertrand avait disparu !

Ce fut un grand effort de vertu et de dévotion pour dame Alix que de rester assise à sa place jusqu'à la fin du sermon et de garder pour le prédicateur une apparence d'attention. Point n'eût-il fallu faire à la dame d'indiscrètes questions sur les points du sermon qui avaient été touchés

depuis que Bertrand s'était échappé ; elle n'avait pas conservé la mémoire des seizième, dix-septième et dix-huitième points. A peine le dernier « Ainsi soit-il ! » était-il prononcé, que dame Alix traversait rapidement la longue nef, dans l'espoir d'arriver plus vite à la porte de l'église ; heureusement la maison n'était pas loin. Les valets ou les chambrières auraient peut-être aperçu Bertrand.

Personne ne l'avait vu parmi ceux qui étaient restés au logis ; mais le nombre de ces serviteurs fidèles ou paresseux n'était pas grand, la plupart des gens de la maison étaient allés à la Soule. « Je gagerais ma vie qu'il y est allé aussi et avec son plus beau pourpoint ! » pensait dame Alix, qui avait défait ses coiffes et ne pouvait plus sortir du logis sans s'attifer de nouveau ; d'ailleurs, comment aurait-elle été sur les places seule et non accompagnée ? Messire Jacques avait disparu comme son neveu.

Non ! il revenait ; dame Alix connaissait trop bien la haute taille et la démarche hardie, bien qu'un peu lourde, de messire Jacques, pour douter un moment qu'il ne vînt là-bas, débouchant d'une ruelle qui conduisait à la place éloignée où se tenait la Soule. Comme il semblait pressé et agité, comme il marchait vite ! Il semblait qu'il lui fît signe de la main ! La dame s'était penchée à la fenêtre pour questionner son mari, qui se mit à crier dès qu'il l'aperçut : « Bertrand a été blessé dans la lutte de la Soule, où il est resté vainqueur. On l'apporte céans, car il ne marchera de bien des jours. »

Les soins de dame Alix pour la santé de son mari et la bonne chère de sa riche demeure avaient sans doute un peu amolli le cœur du bon chevalier, et son affection pour son neveu avait exagéré la gravité de la blessure reçue par Bertrand : il était tombé contre un caillou tranchant au moment où il venait de renverser son adversaire sur l'arène, et le sang avait aussitôt jailli de la veine ouverte.

« Pierre Guenn n'en était pas moins à terre, disait avec orgueil l'un des valets, qui avait assisté au combat. Il avait déjà battu et renversé une douzaine de combattants, quand le jeune messire est arrivé tout courant du côté de l'église. Tout le monde a dit sur la place : « Ah ! voilà celui qui renversera Pierre ; » car, voyez-vous, dans le pays, on sait bien qu'il aime à combattre et qu'il est fort comme un taureau, tout jeune qu'il est et presque sans barbe au menton. Mais messire Bertrand s'est mis à rire de cet air si gai qu'il a quelquefois, pas toujours, mais seulement quand il est bien content, et il a dit : « Seigneurs, mes amis, je ne puis me battre que si vous me promettez de n'en rien dire à ma tante. » Tout le monde en a levé les mains en riant comme lui, et il est entré dans l'arène en relevant ses manches. Pierre n'avait déjà plus l'air si fier. »

Gautier parlait si vivement, qu'il ne prêtait pas attention aux signes que lui faisait l'une des chambrières de dame Alix, arrêtée par l'intérêt du récit à l'entrée de la cour. Elle avait cru voir l'œil perçant de sa maîtresse paraître une ou deux fois au petit judas pratiqué au mur de la salle basse où dame Alix se tenait d'ordinaire. Peut-être était-elle là en personne et écoutait-elle aussi l'histoire de Gautier. Celui-ci continuait sans s'apercevoir des signes de Marguerite.

« Alors Pierre a passé ses bras autour de la taille du jeune messire, et il comptait bien le mener du coup par terre, comme il avait fait des autres ; mais notre maître ne lui en a pas laissé le temps, car il commençait aussi à le serrer dans ses bras si fort, que Pierre en avait l'air étonné. On disait sur la place : « Il le boutera à terre ! — Non, il ne le boutera pas ! — Le beau chapeau ouvré d'or et d'argent sera à Pierre ! — Non, il conviendrait mieux à messire, bien qu'il n'ait pas si bonne mine que l'autre ! — Son père est chevalier, il n'a que faire aux Soules de par ici ! »

» Tout d'un coup, messire Bertrand a tiré Pierre de côté en jouant des jambes et en se tenant un instant sur un seul pied. Pierre ne s'y attendait pas; il est tombé et tout le monde a crié sur la place: « Vive le jeune messire! » Seulement il paraît qu'un caillou était là, tranchant comme la lame d'un barbier, qui lui a blessé la jambe; il n'a pu revenir céans sans être porté par quatre hommes, et messire Jacques pleure déjà comme si son neveu était mort ou mourant. Dame Alix l'a soigneusement pansé et elle est plus habile et a de meilleurs baumes que tous les mires et chirurgiens jurés à quatre lieues autour de Rennes. Par Notre-Dame, elle lui fera en même temps faire pénitence de... »

Cette fois Marguerite, la chambrière, avait trouvé moyen d'arriver jusqu'à Gautier et de le pousser de côté, en sorte qu'il ne finit pas son discours. L'esprit du brave Breton n'était pas prompt à comprendre, mais il pensait que Marguerite avait entendu venir la dame et que l'ouvrage n'avançait pas pendant qu'on parlait : ce pour quoi il serait réprimandé vertement. Il n'avait pas remarqué le judas derrière lequel les yeux ne brillaient plus.





Le jeune homme mettait la main à sa bourse

CHAPITRE IX

A la barrière.

Le genou de messire Bertrand se guérit lentement, car la plaie était profonde, et plus d'une fois messire Jacques avait dit : « Il faut envoyer chercher le mire! »

Mais dame Alix disait : « Si nous le laissons torturer par leurs remèdes et opérations, il restera boiteux sa vie durant, et point n'a besoin de cette disgrâce pardessus les autres, sans compter l'embarras dans les longues marches et par les mauvais chemins. »

Elle avait continué à soigner seule la pauvre jambe, qui prenait peu à peu meilleure apparence. En même temps qu'elle soignait le corps de son neveu, dame Alix était arrivée à connaître si bien son cœur et son esprit, qu'elle l'aimait tous les jours davan-

tage. Dieu ne lui avait point donné d'enfants, mais la dame solitaire et triste avait bien souvent pensé à ce qu'elle dirait à son fils si elle le voyait grandir à ses côtés. Elle l'aurait nourri en toutes bonnes pensées envers Dieu, Notre-Dame et les saints du paradis; elle lui aurait aussi appris son devoir envers les dames, les pauvres et les opprimés. Ah! elle en aurait fait un bon chevalier, sage, vaillant et pieux, et toutes les mères lui auraient envié son fils.

Bertrand n'avait jamais pensé à la tristesse d'une femme qui n'avait pas vu grandir auprès d'elle ses enfants; il avait plus d'une fois redouté sa tante, dont l'humeur s'était aigrie dans sa solitude; mais, depuis qu'il était retenu en sa chambre, la jambe étendue sur une chaise, et qu'il était obligé de se confier à ses soins pour reprendre un jour la liberté et la force de ses membres, il avait peu à peu deviné quelque chose du cœur de la mère sans enfants, et il lui avait involontairement laissé deviner les souffrances d'un fils sans mère.

Jeanne Malemain n'avait jamais aimé Bertrand d'amour maternel, et le jeune homme avait ressenti en son cœur la rudesse de ses sentiments.

« Je suis trop laid et mal bâti pour plaire à femme au monde, fût-elle ma mère! s'était-il dit cent fois en courant à ses jeux et à ses combats sur la lande, mais je les forcerai bien à admirer mon adresse et ma vaillance, en attendant que je puisse servir le duc et les princes des fleurs de lis, en leurs guerres et aventures. »

Dame Alix écoutait les rêves d'avenir que Bertrand laissait pour la première fois échapper tout haut, et elle y répondait par quelque sage parole ou par quelque bon conseil. Parfois elle se bornait à baiser le front de son neveu. Messire Jacques s'émerveillait de la trouver si douce : « Ah! si nous avions eu des enfants! » pensait-il.

Bertrand était guéri depuis plus d'un an, il demeurait à

Rennes chez son oncle et sa tante, et messire Robert commençait à penser qu'il ne serait pas fâché de voir revenir son fils aîné.

Bertrand allait atteindre ses dix-huit ans, il était d'humeur batailleuse plus qu'Olivier et Guillaume, qui ne promettaient pas grand honneur ni profit à la maison du Guesclin; le chevalier résolut de rappeler Bertrand à la Motte-Broons. Dame Alix le laissa repartir avec tristesse; il s'en allait en meilleur appareil qu'il n'était venu. Son cheval était bon et robuste, et il avait quelques pièces d'or dans son escarcelle.

« Tu es de naturel aimant à donner, avait-elle dit, et tu n'auras pas grand'chose en ta boursette; prends du moins soin de ton cheval et de tes habits. »

Les conseils de dame Alix étaient bons, mais point n'était-il facile de les suivre à la Motte-Broons, où les deniers étaient plus rares que les enfants, et où le fils aîné ne pouvait prétendre à se trouver assez fourni de dons et présents pour faire honneur et courtoisie à ceux d'alentour.

C'était cependant l'humeur et le caractère de Bertrand de toujours donner sans compter, et en ne s'inquiétant guère de prévoir le jour où il se trouverait lui-même sans ressources. Les pièces d'or qu'il avait rapportées de Rennes s'envolèrent bientôt, et le cheval suivit leur trace. Bertrand en trafiqua avec un marchand qui passait à travers la lande, emmenant des chevaux qu'il était chargé d'acheter pour la maison du duc.

L'argent que reçut Bertrand dura quelque temps, car le cheval était de prix, et messire Jacques l'avait choisi pour son neveu entre une centaine de coursiers amenés à la foire de Rennes; mais les mendiants savaient bien que messire Bertrand avait rapporté de la ville une escarcelle bien garnie, et ils lui racontaient de si piteuses histoires, que le jeune homme mettait de suite la main à sa boursette.

Pernette disait dans le village : « S'il m'avait donné ses deniers à garder, il serait plus riche qu'il ne l'est à cette heure. » Mais Bertrand ne faisait cas de l'argent qu'afin de pouvoir donner à ceux qui lui demandaient. Il en venait parfois à donner ses habits lorsqu'il n'avait autre chose en sa possession, et les bons surcots et pourpoints dont il avait été pourvu par dame Alix prirent le même chemin que l'argent et le cheval.

Bertrand n'avait plus que les vieux habits usés par messire Robert, et encore avait-il peine à les porter, étant d'épaules plus carrées que son père, qui était beau chevalier et de grande taille, mais un peu mince et maigre de corps. Ce qui attristait surtout Bertrand, c'était de se trouver trop à court de deniers pour faire présenter de sa part le vin aux jeunes écuyers et damoiseaux qui se réunissaient parfois dans les auberges d'alentour; il disait souvent qu'il payerait, fût-il obligé de voler les juments de son père; mais les valets chargés du soin de l'écurie n'avaient pas oublié comment messire Bertrand avait dételé un cheval de la charrue pour s'en aller à Rennes et ils ne laissaient à sa portée que les plus vieilles rosses de l'écurie. Le jeune homme avait été obligé de réclamer à son père la coupe d'argent qui lui avait été donnée par messire Pierre à son baptême. Le Juif qui l'avait achetée avait fait un bon marché.



De tournoi en tournoi et de joute en joute, Bertrand suivait les jeux de chevalerie sans oser encore s'y exercer en public. Son humeur devenait chaque jour plus belliqueuse, mais ce n'était plus des poings et du bâton comme jadis qu'il aurait voulu combattre ; les armes des chevaliers lui paraissaient seules dignes de lui. Il avait plus d'une fois forcé Yvonnik à rompre

une lance avec lui, mais le paysan n'était pas adroit à cette besogne et Bertrand n'osait pas convier son père à jouter avec lui.

C'était environ vers l'année 1337, et la Bretagne était en grande liesse et fête : madame Jeanne de Penthièvre, nièce du duc Jean III, allait être donnée en mariage au comte Charles de Blois, neveu du roi de France Philippe VI. L'hermine de Bretagne s'unissant aux fleurs de lis causait grande joie et orgueil au peuple breton, qui point ne devinait quelle extrémité de misère et de souffrance devait résulter de cette union et les maux qui s'apprêtaient à fondre sur la Bretagne.

Chacun disait déjà que le prince des fleurs de lis était un saint digne du paradis; aussi était-on assuré que madame Jeanne serait une heureuse princesse. Elle passait pour être de grand courage et de noble cœur, mais d'humeur moins douce, charitable et aumônière que le prince auquel elle allait donner sa main.

Il fallait voir les belles joutes et tournois qui se préparaient dans toutes les villes, pour petites qu'elles fussent. Grande population se pressait déjà dans les tavernes, et de toutes parts on voyait arriver les marchands et colporteurs, qui espéraient faire bon commerce de leurs marchandises. Quelques-uns s'étaient détournés de leur chemin pour offrir le contenu de leur balle au manoir de la Motte-Broons, mais dame Jeanne avait secoué la tête. Fière était-elle autant que pauvre, et point ne voulait paraître sur l'échafaud de la place du tournoi à Rennes moins bellement attifée que les dames des châteaux voisins et surtout que les riches bourgeoises de la ville. Elle ordonna aux colporteurs de refermer leurs sacs.

« Mes filles sont trop jeunes pour les mener aux fêtes des tournois, » dit-elle. Et comme les marchands assuraient qu'ils trafiquaient en armes et harnais de guerre aussi bien

qu'en affiquets de dames, elle avait répondu : « Messire Robert est bien pourvu de toutes nécessités, ayant grandement combattu en son temps, et mes fils ne sont point d'âge à rompre des lances. »

Bertrand pleurait de dépit lorsque Benoîte lui rapporta les paroles de madame sa mère.





Messire Robert faisait fourbir son harnais.

CHAPITRE X

Dans la lice.

Cependant messire Robert faisait fourbir son harnais de guerre, et il mettait parfois lui-même la main à la besogne ; étant, comme nous l'avons dit, plus riche d'enfants que de deniers, il n'avait pas pu remplacer son vieil écuyer, qui l'avait jadis servi dans les guerres où il avait combattu.

Les valets de la maison avaient été contraints d'apprendre à faire reluire le harnais et la cuirasse. Bertrand y avait été plus d'une fois employé par son père. C'était la seule partie du devoir d'un chevalier que le suzerain de la Motte-Broons n'eût pas négligé d'enseigner à son fils.

Messire Robert parlait de se rendre à Rennes, où le tournoi devait être grand et beau, car la ville était capitale du duché, et le duc Jean III y résidait plus souvent qu'en ses autres cités. Bertrand frémissait d'envie et il s'était aventuré à

demander s'il ne pourrait pas accompagner son père, qui besoin aurait d'un écuyer. Quel servant d'armes serait plus dévoué et fidèle que son fils? Mais Robert n'avait point de harnais de guerre qui pût convenir à Bertrand et point de deniers dans ses coffres pour acquérir un équipement convenable, pour simple qu'il pût être, et il refusa d'écouter Bertrand, avec une colère qui venait en partie du dépit de sa pauvreté.

« Comment montrerai-je comme mon écuyer un garçon aussi mal bâti que toi! s'écria-t-il, et quel est le chevalier qui ne me tournerait en risée? Mieux aimerais-je emmener le dernier paysan de Broons, Yvonnik ou Perr! »

Bertrand dévorait sa rage. « J'irai donc voir mon oncle et ma tante à Rennes, dit-il d'une voix étouffée, point ne refuseront de m'emmener à leur suite au tournoi ou dans les joutes, et, s'ils ne le veulent, j'assisterai toujours au spectacle, fût-ce dans la tourbe des vilains. »

Messire Robert ne dit pas non, et madame Jeanne était précisément en ce temps maladive et langoureuse. Bertrand enfourcha le moins mauvais des chevaux laissés dans l'écurie et il partit pour Rennes.

Dame Alix fut réjouie de voir venir son neveu, pour lequel elle avait conservé une vive affection, en dépit de ses manières rudes et de son caractère emporté et batailleur. Elle était en ce temps maladive comme la dame de la Motte-Broons, mais elle n'en avait pas moins le désir et l'intention d'assister au tournoi, auquel on ne désespérait pas de voir venir le duc en personne.

Bertrand ne parla pas du dépit que lui avait causé son seigneur de père. Messire Robert était arrivé à Rennes le matin même de la joute, et tous les regards de messire Jacques étaient pour son beau-frère. Dame Alix elle-même lui faisait grande fête; le chevalier ne venait pas souvent à la ville.

Bertrand était trop fier pour demander à son oncle de l'équiper et de le monter. D'ailleurs n'avait-il pas dissipé en dons inconsidérés les libéralités qui lui avaient été accordées naguère? Il s'en alla tristement par les rues, sans demander à accompagner son oncle et sa tante au tournoi. Messire Jacques avait revêtu sa cuirasse, peut-être jouterait-il une fois pour rompre une lance en l'honneur de dame Alix. Messire Robert était équipé de pied en cap.

Le pauvre Bertrand n'avait d'autre monture que son mauvais cheval de labour, si vilain qu'on n'en eût pas donné quatre florins. Il regardait les passants en habits de fête qui se hâtaient pour aller prendre place au lieu du tournoi. Bien des bourgeois et des bourgeoises siégeaient déjà sur les échafauds de la place d'armes. Ceux qui avaient été retenus par leurs affaires craignaient de ne plus trouver accès au spectacle ; ils se hâtaient, cependant quelques-uns avaient trouvé le temps de regarder Bertrand et de faire sur lui des remarques qui parvenaient aux oreilles du jeune homme déjà rouge et confus. Sur le pourpoint de Bertrand étaient brodées ses armes, dame Jeanne ne négligeait jamais ce soin; aussi disait-on dans la rue :

« Comment! c'est un fils de chevalier qui monte ainsi un cheval de meunier?

— Mais non, c'est un bouvier qui ramène son cheval à l'écurie !

— Vous voyez bien qu'il porte blason, pour pauvrement qu'il soit habillé et monté !

— Il serait mieux à la cuisine qu'en la salle d'une dame, c'est un vrai mangeur de soupe!

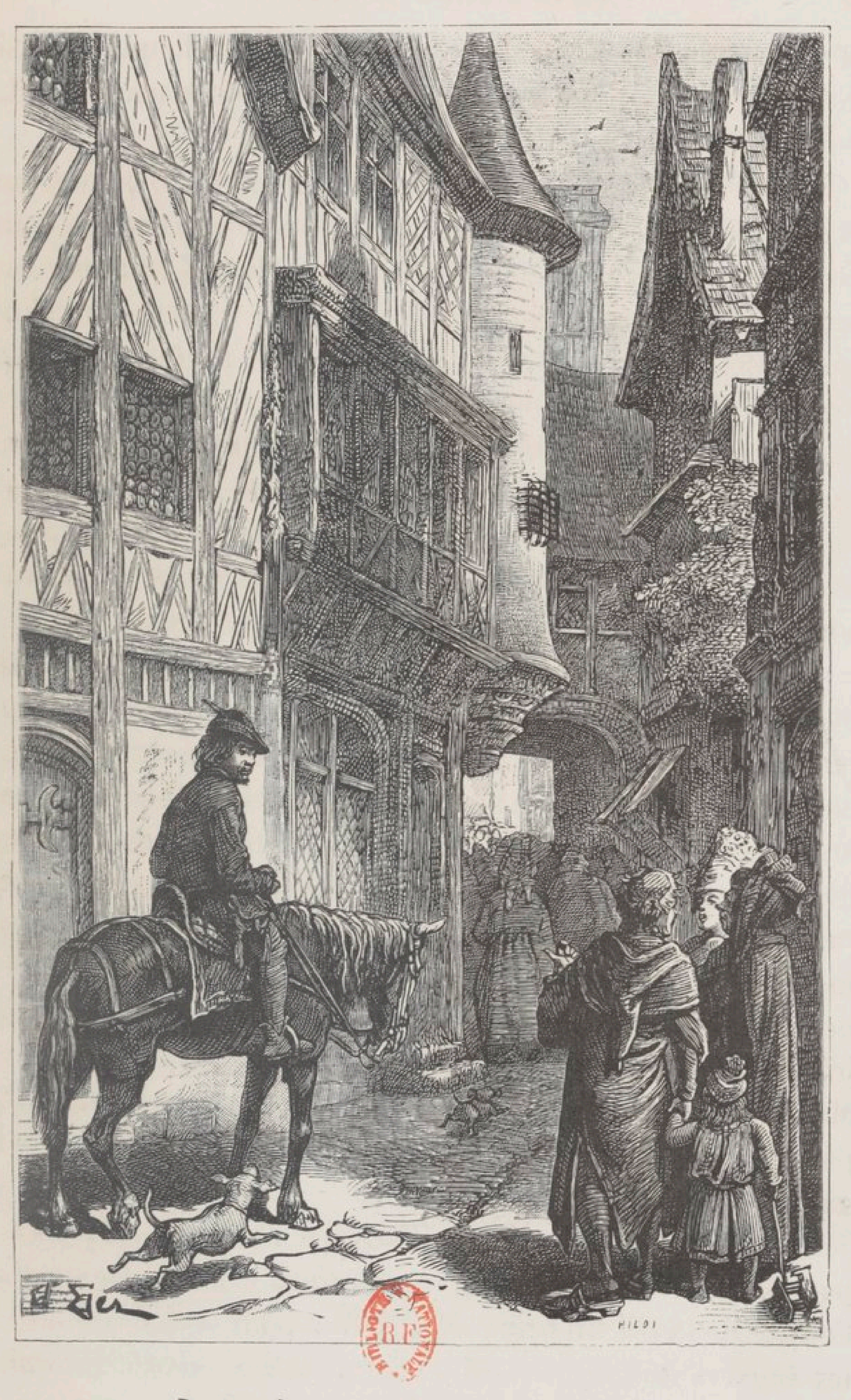
— Oh! dit enfin un troisième, auquel Bertrand ne put s'empêcher de jeter un regard moitié reconnaissant, moitié irrité, je sais bien qui c'est, le fils du chevalier Robert du Guesclin, seigneur de la Motte-Broons; on dit qu'il est habile

de son corps, aux armes, et grandement batailleur, pour si mal bâti qu'il soit. Si monseigneur notre duc le connaissait, il le ferait panetier de Bretagne. »

Les bourgeois s'éloignaient hâtivement, mais Bertrand ne pressait pas son cheval. Il aperçut, au bout de la rue, un coin de la place d'armes fourmillant de monde. Il sait que les nobles dames sont déjà assises sur leurs sièges, parées et souriantes ; dame Alix a dû prendre place parmi elles ; non loin sont les riches bourgeoises, blanches comme les fleurs de lis. Les chevaliers sont là aussi, attendant à la barrière que l'heure soit venue de donner de grands coups d'épée et de rompre des lances en l'honneur de leurs dames. Celles-ci les regardent et sourient doucement. Plus d'une reconnaît son gage à la manche ou sur le heaume de son chevalier.

Bertrand a penché la tête sur sa poitrine, il est tout triste et pensif. « Hélas! se disait-il à lui-même, je suis si laid que jamais dame ne m'aimera, ni ne me permettra de porter ses couleurs ! Que n'ai-je au moins un bon cheval ? Que ne suis-je armé comme il convient à un gentilhomme ? J'irais attaquer les mieux montés de tous ces beaux damoiseaux, et je les terrasserais, ou je me ferais tuer sur la place. Si mon père et ma mère ne m'avaient eu en dépit et en mépris, tellement qu'ils ne m'ont pas fait enseigner le métier des armes, j'aurais déjà le nom de bon écuyer et je serais là à mon rang dans la lice. Mais si je leur survis et que je puisse obtenir mon patrimoine, j'acquerrai tant de gloire, que Roland, Artus et Gauvain n'en auront jamais acquis davantage! »

Comme il pensait ainsi, avançant lentement dans la rue au pas de son cheval, les trompettes commencèrent à sonner à l'entrée de la lice. L'heure était venue pour les chevaliers et les écuyers de faire assaut d'armes et de se montrer devant leurs dames adroits et hardis. Les belles joues commençaient à rougir, les beaux yeux à briller, personne ne pâlissait en-



Bertrand ne pressait pas son cheval.

core d'inquiétude et de dépit, les dames agitaient leurs écharpes pour animer leurs champions. Dame Alix seule soupirait, car elle pensait à son cher neveu. « Quand verrai-je Bertrand fournir carrière avec les meilleurs? se disait-elle. Sous son harnais, sa visière baissée, nul ne verrait qu'il est laid et mal bâti, et bien sais-je, moi, qu'il est valeureux et vrai chevalier au fond de l'âme. Quand il aura atteint l'âge des combats, point ne le laisserai-je arrêter par dame pauvreté à la main froide, puisque son père et madame ma sœur ne peuvent pas faire un sacrifice en faveur de leur fils aîné! »

Elle pensait ainsi et une petite larme venait au coin de sa paupière, car elle se sentait maladive et de plus en plus affaiblie. Elle ne savait pas si elle verrait jamais Bertrand dans la lice, et si elle ne serait pas avant ce temps couchée sous sa pierre en l'église. Elle venait de marmotter à voix basse une prière à l'ange gardien de Bertrand, lorsqu'elle releva la tête : un chevalier était entré dans la lice, son adversaire franchissait à l'instant même la barrière, la poussière volait sous les pieds des chevaux. Les lances brillaient au soleil, et Bertrand, qui se haussait sur ses étriers pour mieux voir le premier assaut d'armes, sentait plus amèrement que jamais le fardeau de sa pauvreté et de la rigueur de ses parents.

« Si j'avais un fils qui eût au cœur un noble désir de chevalerie, je me saignerais aux quatre membres pour lui assurer les armes et les équipements de son état, » pensait le jeune homme, qui n'avait jamais osé parler à sa mère de ces nobles désirs de chevalerie dont il avait le cœur plein, ainsi qu'il l'avait confié naguère à dame Alix.

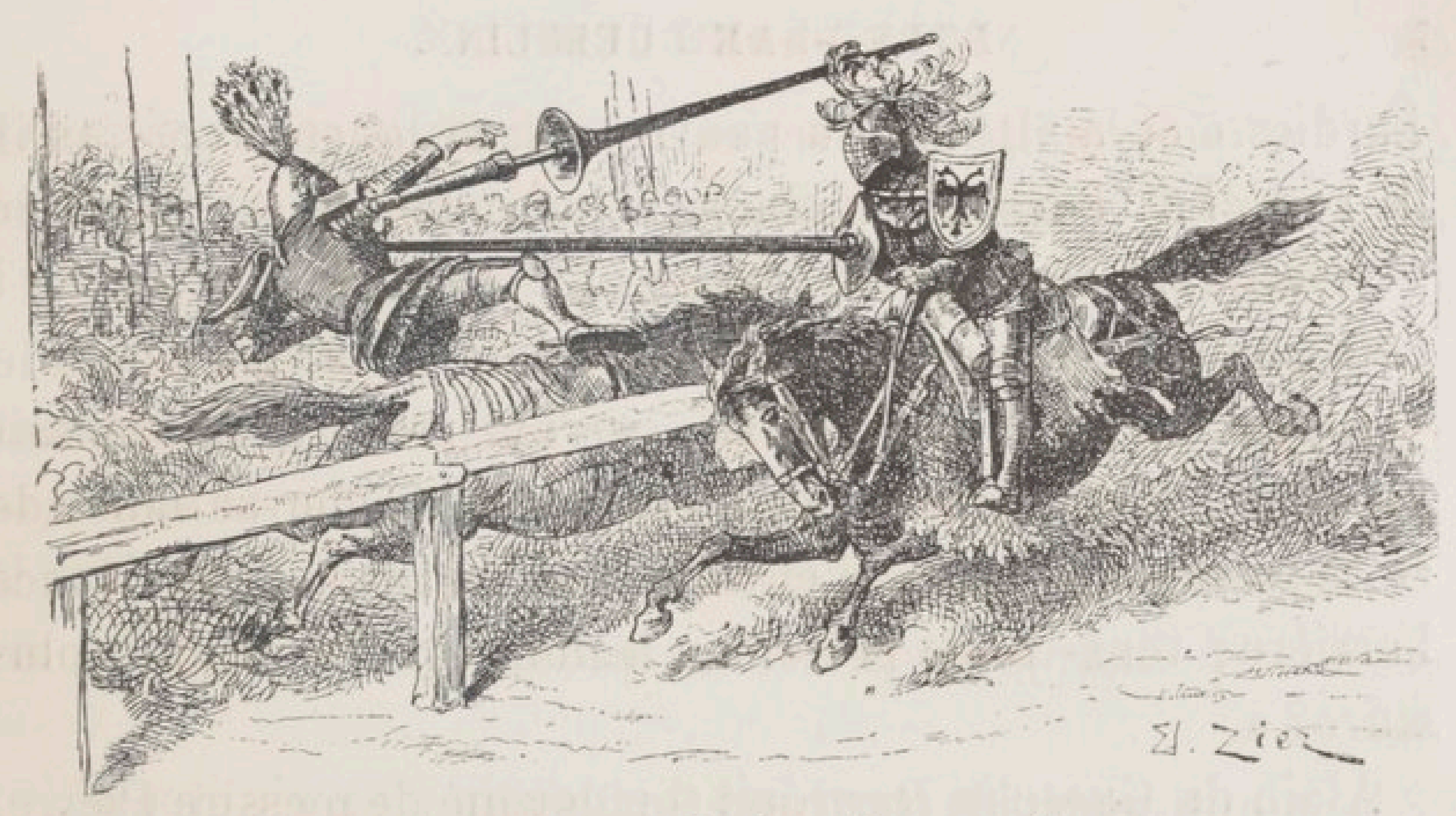
Deux fois déjà Bertrand avait tressailli en voyant les armoiries de sa famille briller sur l'écu d'un chevalier entrant dans la lice. Robert du Guesclin avait rompu deux lances, sans honte et sans honneur, comme un bon chevalier qu'il

était, un peu rouillé dans ses exercices par le long repos qu'il avait possédé auprès de madame Jeanne, dans le petit manoir de la Motte-Broons.

« Si mon père s'était entretenu la main en m'enseignant le métier des armes, il serait aujourd'hui plus alerte, pensait Bertrand, et son adversaire n'eût pas fait voler sa lance de sa main à la première passe ! Ah ! si j'avais eu cette lance en mon poing, je l'eusse tenue plus ferme et frappé plus dur ! »

Le jeune cousin de Bertrand, le fils aîné de messire Pierre, venait à son tour d'entrer dans la lice : l'aigle sur argent brillant sur sa poitrine et sur son casque est resté vierge des coups de l'adversaire, mais une lance, deux lances ont été brisées en sa main. Il n'a pourtant pas vidé les arçons, et les acclamations du peuple ont salué la ferme résistance du jeune écuyer, qui se retire le front haut et le cœur satisfait : il a fourni sa carrière sans mordre la poussière, c'en est assez pour la tranquille ambition du fils aîné de la race du Guesclin. Il a salué les dames du tronçon de sa lance et il se retire à pas lents, faisant caracoler avec grâce le beau cheval que son père lui a donné à la fête de sainte Anne, sa patronne. Les dames ont dit entre elles : « Voilà un gentil écuyer ! »





Le chevalier roule dans la poussière.

CHAPITRE XI

La fin du tournoi.

A la barrière se tenait Bertrand, que les sergents d'armes n'avaient pu repousser plus loin. Il était bien laid, bien mal monté, bien mal vêtu, mais sa voix avait un accent de commandement si ferme et si résolu, ses petits yeux verts brillaient d'un si vif éclat, que nul n'avait osé mettre la main sur la bride de son cheval, pour l'écarter rudement du chemin des combattants. Comme son cousin sortait de la lice au son des trompettes que sonnaient les hérauts pour appeler d'autres chevaliers aux assauts d'armes, le jeune homme vit apparaître devant lui la taille déjà massive et la tête carrée de Bertrand, avec son pauvre équipement.

Bien le connaissait-il, et depuis longtemps, car messire Pierre avait plus d'une fois amené son fils avec lui dans ses visites à la Motte-Broons, et, lorsqu'il leur était arrivé de lutter ensemble, le fils de la branche aînée avait dû plier sous la

hardiesse et la vigueur du pauvre et sauvage représentant de la branche cadette. Le courage indomptable de Bertrand éclatait dans son regard, il avait poussé son vilain coursier à côté du beau destrier du jeune écuyer.

« Cousin, dit-il résolument, en rougissant fiévreusement sous son bonnet; je n'ai point d'armes, ni de cheval autre que cette rosse, et je meurs d'envie de fournir une course dans la barrière; veux-tu me prêter un instant ton cheval et ton armure? »

Alain du Guesclin regardait son cousin d'un air étonné.

« Tu voudrais combattre dans la lice...? » répond-il en hésitant entre chaque parole; mais Bertrand s'est rapproché de plus près; malgré lui, sa voix devient menaçante.

« Dans la lice, avec les chevaliers, ce qui est ma place comme la tienne; veux-tu, oui ou non, me prêter ton harnais? »

Cette fois Alain a triomphé de son premier étonnement.

« Bien volontiers, mon cousin, a-t-il dit, et je veux être ton servant et t'armer moi-même. »

Alain pensait en son esprit : « Si Eudes me voit prêter mon armure à Bertrand après l'avoir rapportée du champ sans trou ni bosse, il ne sera pas content et pourrait bien faire affront à mon cousin; mieux vaut nous passer de ses services. »



Bertrand avait déjà sauté à terre et il détachait d'une main rapide les boucles et les agrafes qui retenaient la cuirasse d'Alain.

Quelques instants s'étaient à peine écoulés et un nouveau combattant entrait dans la lice, la visière de son heaume soigneusement baissée, la poussière du combat précédent obscurcissant encore l'éclat de ses armes. Robert du Guesclin,

au milieu de la foule des chevaliers qui se reposent après avoir fourni une carrière ou qui s'apprêtent à entrer dans la lice, ne regardait pas le nouveau tenant.

« Ce sont vos armes, messire Robert, » lui dit-on de divers côtés. Mais il détourna à peine la tête. « C'est l'un des fils de Pierre, » a-t-il pensé. Dame Jeanne n'est pas venue à Rennes; elle est malade en son lit à la Motte-Broons; mais dame Alix ne sait pourquoi elle regarde avec tant d'intérêt les sauts et les courbettes que le nouvel arrivant fait faire à son cheval en avançant dans la lice.

« Ce sont manières de messire Jacques, se disait-elle, et qu'il n'a jamais enseignées qu'à Bertrand; ce pauvre garçon les aura montrées à quelque cousin, car mes yeux ne me trompent pas et ce sont bien là les armoiries des Guesclin. »

Le cœur de Bertrand bat à tout rompre, car il n'a pas achevé de faire le tour de la lice, qu'un chevalier s'avance vers lui et le provoque au combat. Bertrand abaisse sa lance, il n'a garde de rejeter le défi, bien que le chevalier ait été deux fois vainqueur en ce jour, et l'un des meilleurs tenants du tournoi.

Les deux chevaux pressent leur course, les lances sont en arrêt, mais le fer de Bertrand est pointé si juste, sa main est si ferme, que la visière du chevalier saute du premier coup et qu'il roule dans la poussière en même temps que son cheval. Le bon coursier est tombé dans l'arène, il ne se relève plus, il a les reins brisés; le chevalier reste étendu auprès de lui, les hérauts s'élancent pour le relever; mais, tout en lui prodiguant leurs soins, ils crient tous à la fois : « Voilà un bon écuyer! » Ils voudraient bien savoir son nom afin de le lancer aux assistants curieux, mais Bertrand n'a pas dit qui il était avant d'entrer dans la lice, et il garde obstinément sa visière baissée. « Pourquoi ferais-je voir mon laid visage? » pensait-il.

C'est le premier mot du chevalier lorsqu'il commença à reprendre ses sens :

« Qui est ce jeune écuyer, qui frappe si juste et si rudement? » demanda-t-il; mais nul ne peut le lui dire.

Bertrand a répondu à toutes les questions : « On saura mon nom si je suis désarçonné par quelque chevalier. »

Le vaincu de tout à l'heure a grande hâte de tenter de nouveau l'aventure.

« Qu'on m'amène une autre monture, dit-il à ses serviteurs. Il faut absolument que je sache par qui j'ai été désarçonné. Je réponds qu'il est de noble race et issu de bonne maison. »

C'est à grand'peine qu'on réussit à persuader au chevalier de renoncer à son entreprise : il a été froissé et rudement meurtri par sa chute, pourquoi s'exposerait-il à un nouvel échec?

Bertrand est resté ferme et immobile à son poste; il attend le défi des chevaliers, et il n'a pas eu le temps de s'impatienter; les plus hardis parmi les combattants brûlent de se mesurer avec le vaillant écuyer qui a désarçonné Arnaut de Bécherel. Les uns après les autres, ils s'élancent dans la lice, comme s'ils marchaient à l'assaut d'une forteresse, et les uns après les autres ils sont repoussés; ceux qui n'ont pas roulé dans la poussière sont les plus heureux.

Les acclamations s'élèvent de toutes parts dans la lice. Ce ne sont plus seulement les chevaliers, les écuyers, les hommes d'armes qui crient : « Bien fait le brave écuyer! » la voix des femmes se joint à celle des combattants, plus d'une a jeté dans la lice les fleurs de son corsage; dame Alix sent à tout moment l'émotion et la joie qui la gagnent plus vivement : elle a commencé de croire que le triomphateur n'est autre que Bertrand, son neveu bien-aimé. Mais comment a-t-il acquis ce harnais de guerre et ce noble coursier?

Dans la tribune où se pressent les belles dames, non loin de dame Alix, est assise Tiphaine Raguenel avec sa mère. Elles habitent d'ordinaire la jolie cité de Dinan; mais, se trouvant de passage à Rennes, la jeune fille a voulu assister aux joutes du tournoi, le plus beau de toute la Bretagne; elle s'est penchée en avant et son cœur bat comme il n'a jamais battu. Elle n'a que seize ans, elle est belle, mais elle est encore plus sage et de prudent esprit. On raconte que les fées l'ont douée à sa naissance du don de lire dans l'avenir. Depuis sa petite enfance, lorsqu'elle commençait à peine de balbutier quelques paroles, elle a annoncé des choses qui se sont plus tard réalisées dans la vie des enfants qui l'entouraient alors. Elle a vu Marie de Mauron couchée sur un lit, une branche de lis à la main, qui n'était pas plus blanche que ses joues, et Marie est morte avant d'avoir atteint sa douzième année. La dame de Mauron la pleure encore et n'a pas quitté ses vêtements de deuil. Elle a vu sa sœur Odette avec un beau chevalier à ses pieds et Odette s'est mariée le jour où elle atteignait ses quinze ans.



On redoute un peu le regard de Tiphaine parmi ses amies et ses compagnes, mais elle répète souvent que c'est à certains jours seulement qu'elle entrevoit la volonté de Dieu dans ceux qui l'entourent. D'ordinaire et lorsqu'elle est laissée à elle-même, elle n'en sait pas plus que les autres. Tiphaine croit que le seigneur Dieu envoie quelquefois monseigneur saint Gabriel pour lui ouvrir les yeux et l'entendement, car elle est pieuse et ne met pas sa croyance aux fées et aux lutins. Dame Raguenel n'aime pas à en parler, mais elle est bien sûre au contraire que les fées ont visité Tiphaine dans son berceau.

La jeune fille ne détourne pas ses regards de l'arène. Les

chevaliers vaincus par Bertrand se sont rassemblés à l'une des extrémités de la lice, ils comptent les tenants du tournoi qui tous ont voulu se mesurer avec l'écuyer. « Il se lassera de frapper, pensent les derniers, et nous le verrons à son tour mordre la poussière. »

Dans le nombre des chevaliers qui s'avancent l'un après l'autre contre l'écuyer, il n'en est qu'un seul auquel il ait refusé le combat. Messire Robert du Guesclin est venu à son tour, riant avec son beau-frère messire Jacques, qui se tenait auprès de lui! « Il sied mal à tant de chevaliers d'être vaincus par un écuyer, avait-il dit, et je prétends forcer cet invincible à nous montrer son visage; je jurerais Dieu qu'il est laid comme les sept péchés capitaux. »

Messire Jacques eût bien voulu, lui aussi, se mesurer avec l'écuyer mystérieux, mais il s'est le matin même blessé à la main droite et ne peut tenir une lance; c'est à grand'peine que dame Alix l'a laissé venir au tournoi.

Messire Robert a piqué des deux, il s'affermit sur ses étriers et il brandit son écu, comme il l'a vu faire dans sa jeunesse aux bons chevaliers du temps passé; l'aigle d'or de ses armoiries brille au soleil, il n'a pas vu que les mêmes emblèmes apparaissaient sur le heaume du jeune écuyer, et il s'élance vivement la lance au poing; mais le tenant a changé d'attitude, il a laissé retomber sa main et il repose sa lance contre sa cuisse; pas à pas il fait reculer son cheval, il regagne sa première place; pour cette fois il refuse le combat.

Messire Robert s'étonne, mais au fond de son cœur il se dit : « C'est un fils de païen, et il sait que ma main est lourde et que je n'ai pas encore oublié comment on rompt une lance! »

Tiphaine Raguenel a d'abord rougi d'étonnement et de colère, puis elle s'est sentie gagnée par un contentement subit et inconnu. « Sans doute, il a bien agi, pensa-t-elle, et

le chevalier qui lui proposait le combat n'était pas digne de se mesurer avec lui. »

Ainsi pensait Tiphaine dans ses réflexions de jeune fille. Mais tout à coup sa vue s'éclaire, comme si un voile se soulevait devant ses yeux; elle voit le présent et l'avenir: messire Robert, père de Bertrand, qui ne peut soutenir contre lui le combat, le jeune écuyer vainqueur de tous ceux qui se hasardent à se mesurer avec lui dans la lice, bientôt connu par sa vaillance dans tout le pays d'alentour, et courant les campagnes cette fois sur un bon cheval. Le valet est encore à pied, il court depuis longtemps, il est las. « Sire, dit-il à son maître (Tiphaine l'entend parler comme si elle était cachée derrière l'un des arbres de la forêt), sire, j'en ai assez de ce métier, je ne puis aller à pied plus longtemps; si vous ne me donnez cheval ou mulet, je vous quitte et vais chercher ailleurs un maître mieux monté.

— Paix! répond le jeune homme (l'écuyer qui était là tout à l'heure sur la lice, dans la place d'armes de Rennes), j'entends au loin le galop d'un cheval. Dans un instant, si je ne suis pas mort, tu seras bien monté, je te le promets. »

Tiphaine se penche en avant comme si elle voulait mieux voir; l'archange Gabriel a sans doute touché ses yeux de sa main céleste, car elle aperçoit un chevalier anglais armé de toutes pièces, qui vient le long du chemin avec ses deux valets. L'écuyer s'est levé sur ses étriers, il vient au-devant de l'Anglais; Tiphaine ne se rend pas compte comment elle sait que c'est un Anglais, mais elle en est bien sûre. L'écuyer a pris sa hache à deux mains, il frappe, et le casque du chevalier vole en éclats; les valets ont voulu défendre leur maître, mais ils sont tués à leur tour, et bientôt l'écuyer breton et son serviteur sont montés sur de bons chevaux, ils sont armés des belles armes des Anglais.

Tiphaine n'en voit pas davantage, le tableau s'est voilé à

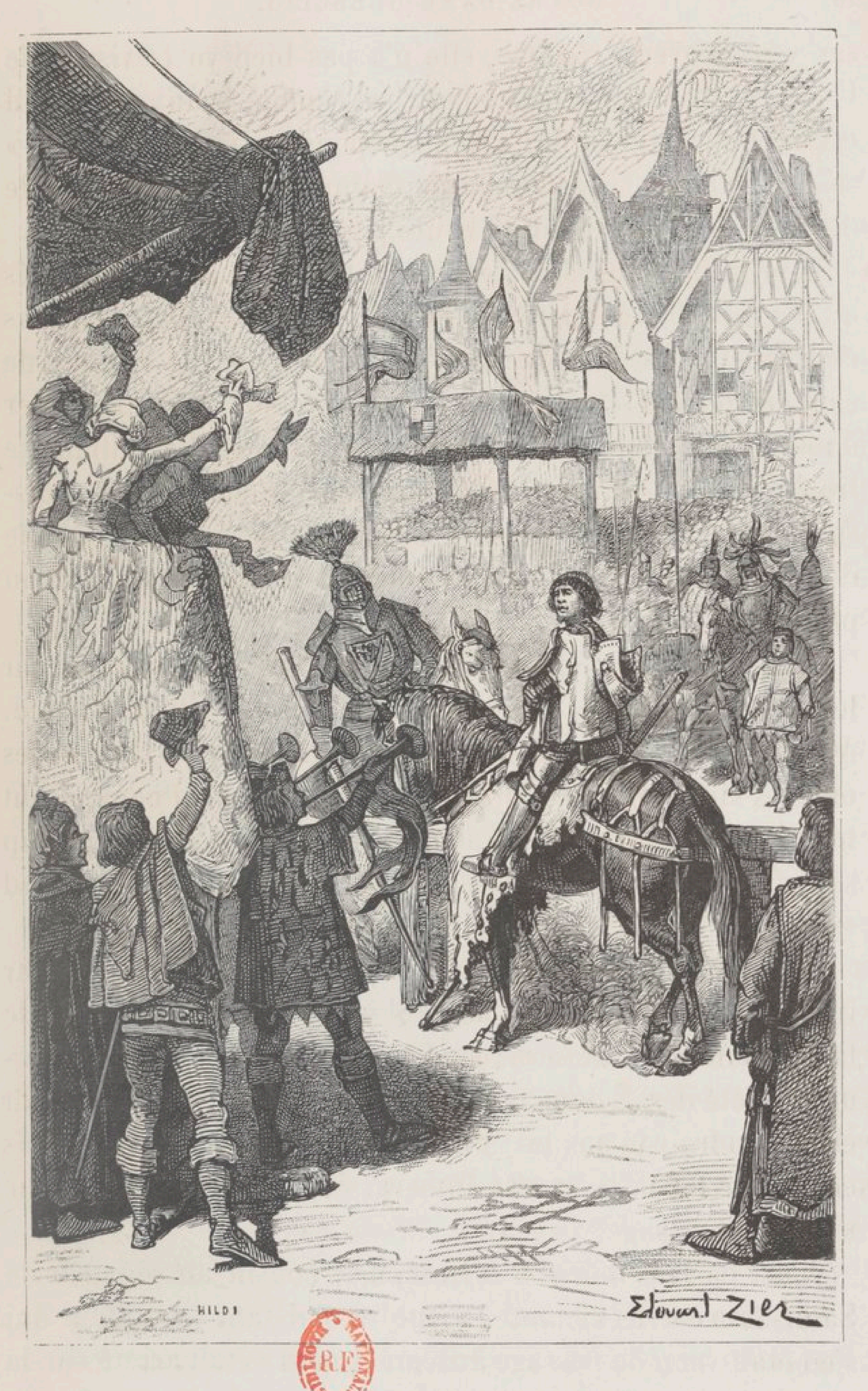
ses yeux, l'avenir s'efface, elle n'a pas bien vu le visage de l'écuyer, il ne lui a cependant pas semblé beau, mais qu'il est brave, hardi, résolu! « Je n'en épouserai jamais d'autre, » se dit Tiphaine, et elle regarde maintenant dans la lice, elle est revenue à Rennes et à l'heure présente.

Un nouveau chevalier s'est présenté devant Bertrand, après qu'il a refusé le combat à Robert du Guesclin. On le croit las de frapper, c'est le moment de le vaincre; mais d'un coup de sa lance il a détaché le heaume du chevalier, qu'il a fait voler dans l'arène à dix pieds de là. Fort étonné, l'assaillant se trouve la tête nue, et le coup a été si rude, que le sang ruisselle sur son visage. Chacun s'écrie sur les gradins comme dans la foule : « Victoire à l'aventurier venu nouvellement au pays! »

Voilà que quinze chevaliers ou écuyers ont été vaincus par le jeune inconnu, toujours caché sous sa visière baissée. Aucun tenant ne se présente plus à un échec certain, et les maîtres du camp vont proclamer la victoire du combattant mystérieux, lorsqu'un chevalier normand redressa tout à coup sa haute taille comme un homme qui se réveille d'un profond sommeil.

« Allons, dit-il à demi-voix en se parlant à lui-même, car il vivait souvent seul, je porterai un coup pour l'honneur de la Normandie : il ne sera pas dit que plus d'un chevalier normand a été désarçonné par ce petit Breton. C'est un vaillant et ne voudrais-je pas lui enlever le renom qu'il s'est acquis en ce jour, mais je le déheaumerai et les dames verront au moins son visage! »

Ainsi parlait Bernard d'Harcourt, cousin du seigneur de Saint-Sauveur-le-Vicomte, riche et puissant chevalier qui s'en était venu de passage à Rennes, où il s'était arrêté sur la place d'armes. Il a fait faire quelques pas à son destrier, et les hérauts ouvrent devant lui les barrières. Bertrand le voit



La foule s'écria : « C'est un enfant! »

venir et il tressaille de joie : il reconnaît les armoiries de la maison d'Harcourt, car il connaît les blasons de Normandie aussi bien que ceux de Bretagne. Il a déjà couché sa lance, mais messire Bernard est passé maître aux armes ; il ne veut pas blesser le jeune écuyer, il ne le veut pas renverser dans la poussière, il veut seulement le connaître, et de la pointe de sa lance il a fait voler la visière si obstinément baissée ; le gorgerin est rompu du choc, toute la foule réunie autour de l'arène s'écrie d'une même voix : « C'est un enfant ! » Quelques-uns seulement ajoutent : « Qu'il est laid ! »

Tiphaine Raguenel regarde, elle voit encore une fois l'avenir si glorieux, qu'elle en est éblouie et épouvantée. Elle aperçoit le jeune écuyer devenu un homme, ses cheveux commencent à grisonner sous le casque, mais sa gloire est si grande que les Anglais se réjouissent de l'avoir fait prisonnier, autant qu'ils se réjouiraient d'avoir pris le roi de France ; elle l'entend fixer sa rançon à un tel prix, que ses vainqueurs s'en étonnent tout haut, mais le prisonnier a répondu : « Il n'y a si pauvre filandière en France qui ne file une quenouille de plus pour payer ma rançon. » Elle voit briller à son côté l'épée de connétable, et les couronnes s'entassent à ses pieds, elle entend répéter autour d'elle : « C'est un fils de messire Robert du Guesclin, le seigneur de la Motte-Broons, » et rougissante d'émotion et d'orgueil, elle se répète au fond de son cœur : « Je ne serai jamais femme d'un autre ! »

Messire Robert ne lit pas dans l'avenir, et il n'a pas prévu les glorieuses fortunes de son fils, mais il rougit aussi sous sa peau hâlée par les intempéries, il est aussi honteux que fier. Son fils est là, devant ses yeux, vainqueur de tous les tenants du tournoi, dans la fleur à peine ouverte de sa jeunesse, et il ne peut oublier, qu'il a réduit ce fils animé d'une noble ardeur à emprunter des armes et un cheval.

Chacun entoure messire Robert, on le félicite, on l'accable de brillantes prédictions d'avenir, personne ne sait comment, mais la prophétie de la juive convertie court dans l'assistance, et Tiphaine Raguenel qui l'entend rapporter sent ses yeux se mouiller de larmes. » Moi aussi, je l'ai vu, » pense-t-elle. Le seigneur de la Motte-Broons s'est rapproché de son fils:

« Beau fils, lui dit-il en l'embrassant, vous m'avez fait grand honneur aujourd'hui et votre mère aurait été heureuse de le voir comme moi ! » Puis tout bas il a ajouté : « Soyez assuré que je ne vous traiterai plus vilainement comme je l'ai fait jusqu'à ce jour. Désormais je vous donnerai chevaux de prix et argent à votre volonté et à mon loyal pouvoir. J'engagerai plutôt une terre pour vous mettre en état d'aller partout acquérir de la gloire, puisque aujourd'hui vous m'avez fait tant d'honneur ! »

Dame Alix a penché la tête sur sa poitrine, elle pleure et tout bas elle murmure son *Nunc dimittis*, tandis que messire Jacques s'empresse de rejoindre son beau-frère dans le groupe des chevaliers qui félicitaient Bertrand. Il a reçu tous les prix de la joute et vient les déposer aux pieds de dame Alix.

« Vous m'avez été meilleure qu'une mère, ma tante, » a-t-il murmuré si bas que messire Robert n'a pu l'entendre; mais les oreilles de Tiphaine Raguenel sont fines, elle n'a pas perdu une parole et elle dit entre ses dents : « Ce que père ni mère n'ont pu ou voulu faire, épouse le fera ! »



LA JACQUERIE



Il finit par se fâcher.

LA JACQUERIE

CHAPITRE PREMIER

Paris et Meaux.

Étiennette Maillard était penchée sur le feu de sa cuisine, surveillant la soupe qui cuisait et que sa servante avait posée sur le feu, avant de porter à manger aux apprentis du maître. Jean Maillard était argentier et habile dans son art; il entretenait un atelier nombreux, et les apprentis qui se présentaient chez lui eussent eu rarement besoin de poursuivre jusqu'au bout leurs trois années d'apprentissage, tant ils étaient bien instruits et soigneusement dirigés; mais la loi était formelle, et nul ne pouvait entreprendre le chef-d'œuvre, qui donnait droit au titre de maître, sans avoir pendant trois ans accepté la règle et la discipline de l'apprentissage, souvent si

dure et si injuste pour les ouvriers jeunes et sans protection, que le dauphin, duc de Normandie, qui gouvernait alors le royaume de France pendant que son père, le bon roi Jean, était prisonnier en Angleterre, avait dit à plusieurs reprises que les règlements d'Étienne Boileau avaient été faits plutôt dans l'intérêt et en vue de chaque métier que pour le bien commun. Maître Jean Maillard était d'ailleurs parmi les meilleurs entre les maîtres, et les apprentis, non plus que les ouvriers qui travaillaient pour lui, n'avaient pas coutume de se plaindre, et aussi n'eût-ce pas été justice, car la loi de l'atelier était la même pour tous, sans faveur ni partialité, et quant à la nourriture dont dame Étiennette fournissait la table des apprentis, bien difficiles eussent été ceux qui y auraient trouvé à redire, la propreté des mets et leur qualité étant les mêmes qu'à la table de maître Jean lui-même.

La servante de la jeune femme, qui lui était tendrement attachée, ayant servi dans la maison de la mère avant de suivre la fille en son nouveau ménage, avait la larme à l'œil en sortant de la cuisine, et elle fit passer sa mauvaise humeur sur le dos de celui des apprentis de maître Jean qui se trouvait de service pour l'aider à préparer la table et à dresser le couvert. Rien de ce que faisait le pauvre garçon n'était bien fait; le doublier était de travers, les pots d'étain qui contenaient la bière et l'hypocras étaient mal essuyés, et le pain avait été coupé sans que le signe de la croix eût été fait sur la miche; c'en était assez pour porter malheur à tous ceux qui prendraient place à table. Le jeune homme était gai et de facile composition, il finit cependant par se fâcher un peu, moitié riant, moitié grondant. Le pauvre Remy sentait que tous ses camarades de l'atelier le regardaient en dessous depuis un quart d'heure, en se disant : « J'aime mieux que ce soit lui que moi! »

« Ah çà, dame Perrine, s'écria Remy, sur quelle herbe

avez-vous donc marché ce matin, en sortant de votre lit? Je ne puis rien faire qui vous agrée, quelque peine que je mette à vous bien servir! »

Perrine n'était pas méchante et ne se faisait pas illusion sur son humeur chagrine.

« Je ne dis pas le contraire, mon Remy, avoua-t-elle, et je sais bien que je t'ai bourraudé et bousculé plus que de raison; mais nous ne sommes pas gaies à la maison, ma maîtresse et moi, et, lorsque je la vois triste sans pouvoir y remédier par force ou par adresse, c'est plus que je ne puis faire de ne pas gronder et crier après quelqu'un. »

Tous les apprentis aimaient dame Étiennette, en sorte qu'ils étaient disposés à accepter l'excuse de Perrine la servante; mais Remy ne s'en contenta cependant pas, et il reprit d'un air et d'un ton insinuants : « Et pourquoi dame Étiennette est-elle triste et vous, par conséquent, de méchante humeur? Peut-on en savoir la raison? »

Perrine regardait l'apprenti avec une compassion mêlée d'un peu de mépris. « Vous me demandez cela, dit-elle, lorsque nos rues sont remplies d'Anglais et de Navarrais, et que notre gentil prince, le duc de Normandie, est obligé de quitter sa bonne ville de Paris, tant on lui a fait céans de chagrin et de misère? Croyez-vous que maître Jean soit content et de joyeuse humeur dans sa maison, d'autant plus que maître Étienne Marcel, qui a fait et qui poursuit tout ce dommage, est son compère et le propre oncle de dame Étiennette? »

Les apprentis commençaient à comprendre, ils étaient jeunes et de joyeuse nature pour la plupart; aussi ne prenaient-ils pas grand souci des affaires du royaume, et, pour tant mauvaises qu'elles fussent à cette heure, ne mangeaient-ils et ne dormaient-ils pas moins bien; mais tous savaient, par quelque expérience personnelle, ce que le mécontentement du père ou du mari pouvait apporter de tristesse ou de

difficultés dans une maison, et ils plaignaient de confiance dame Étiennette sur le dire de sa servante, qui commençait à s'apercevoir qu'elle avait parlé un peu tôt et un peu trop, car tous les apprentis de maître Jean n'appartenaient pas à des familles qui partageassent sa manière de voir sur les affaires publiques, et maître Étienne Marcel pouvait se trouver informé de ce qui avait été dit à son détriment dans l'atelier de l'argentier du roi.

Maître Jean était rentré au logis encore tout échauffé de la séance du conseil à laquelle il venait d'assister. On était à la veille de la semaine sainte et par conséquent du grand banquet que les orfèvres et les argentiers de Paris avaient coutume de donner chaque année, à la fête de Pâques, aux malades de l'Hôtel-Dieu, aux prisonniers et à un grand nombre de pauvres désignés par les curés de chaque paroisse. Le repas était servi en vaisselle d'or et d'argent, et les maîtres du métier avaient coutume d'y découper eux-mêmes; mais, cette année-là, Etienne Marcel avait déclaré à la réunion des maîtres qu'il faudrait que chaque maison fournît une certaine quantité de la vaisselle, car les riches plats d'or et d'argent appartenant à la corporation avaient été livrés au roi de Navarre pour la défense de la ville et pour la construction de cette enceinte de Paris, qui s'était bâtie si vite et à tant de frais que, depuis un an, trois mille ouvriers étaient employés nuit et jour à la parfaire.

« Il y a des murs à notre ville, s'il n'y a pas de vaisselle dans nos coffres, avait dit en terminant le prévôt des marchands avec une audace sans pareille, et il me semble que l'un vaut bien l'autre. Si nous avons encore dans nos maisons et dans nos magasins de quoi fournir sans peine au banquet du saint jour de Pâques, c'est à nos remparts que nous le devons. »

Maître Jean avait toujours été d'avis que l'idée était bonne

d'enclore Paris d'une ceinture de murailles, qui le mettrait à l'abri des maraudeurs et des pillards qui couraient de tous côtés la campagne; mais il n'était pas plus favorable aux voleurs du dedans qu'à ceux du dehors, et il jugeait que maître Étienne Marcel avait commis un véritable crime en disposant, à son gré et de sa seule autorité, des biens et richesses de la corporation des orfèvres, sans l'assentiment de ses confrères dans la maîtrise. Il n'avait pas coutume de cacher son opinion, étant de son naturel hardi et franc, en sorte qu'il avait dit son fait, dans le conseil, à maître Étienne Marcel, tout prévôt des marchands et puissant qu'il était.

La querelle s'était envenimée, et maître Jean avait fini par reprocher à son compère les violences dont il avait naguère usé à l'égard de monseigneur le duc de Normandie, « que vous avez mis hors de sa ville, faisant périr à ses côtés et sous ses yeux ses serviteurs et conseillers, tellement que la robe de monseigneur avait été teinte de leur sang. Je n'aime pas plus que vous le remaniement continuel des monnaies, qui nous laisse à chaque fois plus pauvres que nous n'étions auparavant, avait ajouté maître Jean, à ce qu'il raconta à sa femme; mais entre approuver ce qui a été fait et vouloir imposer par force notre volonté au prince, notre naturel maître et seigneur en l'absence du bon roi son père, je dis que ce sont choses qui ne se devaient pas faire et que Dieu ni la sainte Église ne peuvent trouver bonnes et louables.

— Maître Étienne vous a-t-il répondu, maître? » demanda la jeune femme, dont les yeux s'étaient remplis de larmes. Elle était tendrement attachée à son oncle, qui lui avait tenu lieu de père, et c'était le chagrin constant et la croix de sa vie de le voir séparé de son mari par un abîme qui semblait toujours aller se creusant au lieu de se combler.

Maître Jean ne répondait pas.

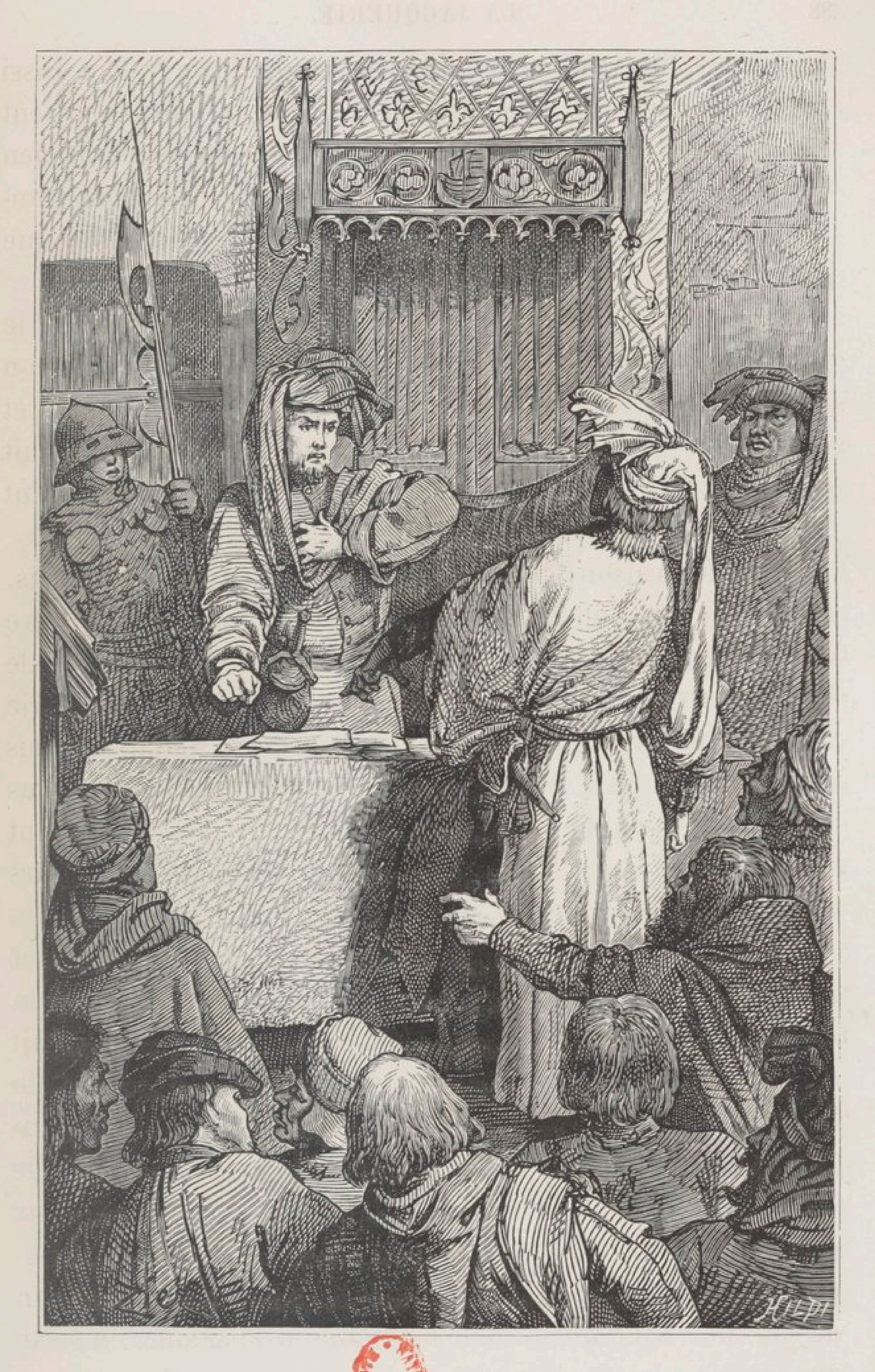
« Il sait bien que personne que moi n'ose lui tenir tête dans

le conseil, dit-il enfin, et lui et son roi de Navarre sont aussi habiles à parler qu'à s'emparer de ce qui ne leur appartient pas ; la plupart des maîtres ont dit comme lui ou n'ont rien dit, et je t'assure, Étiennette, que je ne suis qu'à demi tranquillisé sur ce que va devenir la vaisselle d'or et d'argent que je dois fournir pour le festin de Pâques !

— Oh ! maître ! — et la jeune femme hésitait à articuler le reproche qui errait sur ses lèvres, — vous savez bien que mon oncle a pu se tromper, en disposant à lui seul des plats et aiguières appartenant à la corporation, mais qu'il perdrait plutôt dix fois tout son avoir que de faire tort à vous ou à tout autre des maîtres d'une obole qui leur appartînt !

— Tu as raison, Étiennette, et tu n'as pas bien compris. Je ne crains pas que maître Étienne puisse s'approprier notre vaisselle quand elle sera servie sur la table des pauvres de Dieu, sortis de l'hôpital, des prisons ou des greniers ; mais je n'ai pas autant de confiance en ses amis, les soldats anglais ou navarrais qu'il a appelés à Paris, soi-disant pour nous protéger, et qui tiennent monseigneur hors de sa ville, tant il a crainte d'être confondu avec eux et compromis par leurs diableries ! »

Étiennette Maillard était mariée depuis peu d'années, et elle n'avait pas été élevée dans une famille aussi dévouée à la cause royale que l'était celle de son mari. Son oncle l'avait constamment entretenue des priviléges des bourgeois de Paris, et elle avait plus d'une fois admiré les beaux et éloquents discours que prononçait le roi de Navarre, Charles le Mauvais, en français ou en latin, selon qu'il avait affaire aux gens lettrés du clergé ou de l'Université de Paris, ou à la populace ; elle ne répondait donc pas toujours à l'indignation de son mari avec une ardeur semblable à la sienne, en sorte que maître Jean, se sentant seul dans sa maison et son ménage, était souvent de mauvaise humeur. La jeune femme



Il avait dit son fait à Étienne Marcel.

ne mesurait pas toute la portée et le danger de l'ambition et de la passion de son oncle. « Tu verras qu'un jour il en arrivera malheur au royaume, à moins qu'il ne lui arrive malheur à lui-même ! » disait toujours maître Jean, et tout l'effort d'Étiennette allait toujours à rapprocher l'un de l'autre les deux hommes chaque jour plus profondément divisés.

« Nous voilà au moins débarrassés du roi de Navarre ! raconta l'argentier quelques jours après le banquet de Pâques, lorsque les grands plats d'or et d'argent, naguère chargés de mets succulents servis par les maîtres en personne, furent rentrés dans les coffres de l'argentier et de ses confrères, jusqu'au jour où quelque riche prince ou seigneur jugerait à propos d'en faire l'acquisition. Il est allé du côté de Charenton, pour voir si les seigneurs du duc de Normandie avaient envie d'escarmoucher, et, une fois là, je ne sais pas ce qui a pris à nos milices, mais elles sont rentrées plus vite qu'elles n'étaient sorties, et sans crier : Gare ! à monseigneur le roi de Navarre : ce qui fait qu'il s'est trouvé entre les gens de monseigneur et les murs de Paris, à son grand déplaisir, à ce que je suppose. Ils se seront probablement aperçus que ce roi, dont ils faisaient tant de mérite, n'aimait pas plus que les autres à se déranger pour le service des vilains, d'autant plus que ce n'est pas pour rien qu'on l'a appelé Charles le Mauvais !

— Mais ce sera encore pis dans la campagne, s'il est parti en fureur ! s'écria Étiennette en joignant les mains, et ma pauvre grand'mère qui n'a jamais voulu quitter sa ferme auprès de Meaux, où elle habite toute seule avec mon jeune frère ! Qu'est-ce que vont devenir la campagne et les maisons des pauvres gens parsemées dans les champs ? »

Maître Jean n'avait pas pensé à la vieille grand'mère, et il ne savait comment consoler sa femme, aisément troublée par

les malheurs qu'elle prévoyait comme par ceux qui étaient déjà arrivés : « Ce sont des loups dévorants lâchés sur de pauvres brebis sans défense ! » répétait-elle sans cesse ; et cette fois maître Marcel était du même avis que son confrère du conseil.

Maître Jean venait d'être élu quartenier de Paris, et il était fier de son influence personnelle, qui l'avait emporté, pensait-il, sur l'inimitié bien connue d'Étienne Marcel ; il était moins bourru et morose dans l'intérieur de sa maison, et Étiennette était par conséquent plus disposée à envisager la vie du côté joyeux, lorsqu'elle reçut un message du village où habitait sa grand'mère, du côté de Meaux ; les bandes du roi de Navarre s'étaient portées sur la Normandie après avoir exercé leurs ravages dans les environs de Paris, et c'étaient maintenant les compagnies anglaises qui y étaient à redouter pour les paysans. Mais Étiennette ne comprenait pas à quelles compagnies le messager de sa grand'mère faisait allusion ; il était venu dans Paris chargé de vendre un troupeau de moutons, bien qu'ils ne fussent pas encore gras et que le moment ne fût pas propice pour la vente. « Il faut à tout prix les ôter du chemin de Jacques Bonhomme, disait le berger, car il les aurait mangés tout aussi bien que les gens de messire Eustache d'Aubrécicourt ou de messire Philippe de Navarre, et Guillaume Karle ne fait pas merci aux vieilles gens non plus qu'aux jeunes, quand ils ne veulent pas se mettre avec lui ! »

Maître Jean se trouvait là par hasard, il se tourna vers le paysan : « Qu'est-ce que tu racontes de Jacques Bonhomme ? » demanda-t-il. Le berger leva les mains et les yeux au ciel : « Comment, dit-il, vous ne savez pas ce qu'ils ont fait au château d'Ermenonville, où s'étaient réfugiés toutes les dames et les seigneurs du pays ? — Non ! répondit maître Jean. Dis-nous donc ton histoire le plus vite que tu pourras.

Il n'y a pas grand mal, puisque ta grand'mère l'a chargé de te donner de ses nouvelles, ajouta-t-il en se tournant avec bonté vers sa femme. Elle n'est pas la victime de messire Philippe ou de messire Eustache, non plus que de Jacques Bonhomme. Nous pouvons rester tranquilles. »





Les petits enfants se jouaient sur l'herbe.

CHAPITRE II

Le château d'Ermenonville.

Le château d'Ermenonville était situé sur une pente douce qui conduisait à l'entrée de la vallée du même nom ; il était entouré de trois côtés par de larges fossés remplis d'eau courante; des oiseaux aquatiques en grand nombre se jouaient sur les rives, des cygnes et des canards d'espèces diverses, des paons et des oies grises et blanches; de belles volailles dans la basse-cour prochaine indiquaient les goûts champêtres et les soins constants de la dame d'Ermenonville pour l'embellissement de son domaine. Elle était née dans ces beaux lieux et elle en était seule héritière; elle n'avait jamais voyagé plus loin que le manoir voisin, et les deux petits enfants qui se jouaient sur l'herbe à côté de leur mère partageaient seuls avec la maison et le jardin les préoccupations du manoir. Le sire d'Ermenonville était

toujours guerroyant dans les environs plus ou moins rapprochés, et sa femme était habituée à se passer de sa société.

Il était au château cependant depuis quelques jours, à la suite d'une chute de cheval qui l'avait retenu dans sa chambre et même dans son lit. Ses membres froissés commençaient à reprendre leur force et leur souplesse; il s'amusait à se jouer avec ses enfants, faisant chevaucher le petit garçon sur la pointe de sa lourde botte, si fort et si haut que sa dame de mère prenait peur en le voyant, mais le petit garçon ne faisait que rire. « Ce sera un brave chevalier qui fera de bonne besogne contre les Anglais, » disait le sire. La dame était craintive et aurait voulu garder son fils sous ses jupons. Elle aurait eu des raisons de s'inquiéter depuis quelques jours, car dans les environs du château régnait une agitation étrange : les paysans, d'ordinaire si paisibles et soumis que le sire d'Ermenonville avait coutume de les comparer à des moutons qu'on menait paître, s'étaient tout à coup imaginés de se réunir par dix, par vingt, puis par cent, disant que tous les nobles de France, chevaliers et écuyers, trahissaient tous le royaume pour se tenir ensemble, et que ce ne serait pas dommage si on les détruisait tous. « Il ne faudrait que pied en revînt, disaient-ils, et honni celui qui empêcherait les gentilshommes d'être détruits ! »

Le bruit de ces mauvais propos n'était pas d'abord arrivé jusqu'au château d'Ermenonville, le châtelain était craint et sa femme tendrement aimée dans les environs; aussi les paysans de la terre étaient-ils moins empressés que d'autres à se joindre aux réunions de Jacques Bonhomme qui occupaient tous les esprits dans la campagne à vingt lieues à la ronde; le nom du Père des frères, Guillaume Karle, était cependant arrivé jusqu'aux oreilles de la dame, mais elle avait pensé qu'il s'agissait de quelque saint homme, moine

ou ermite, qui passait sa vie à s'occuper des malheureux et des pauvres, et elle n'avait pas autrement pris garde à la mine effarée de ses servantes en parlant de ce Père des frères, pendant qu'elles filaient autour de la dame dans la grande salle du château. Aussi grand fut l'étonnement de dame Gertrude lorsqu'elle vit un matin arriver d'un château voisin situé sur le bord de la route et mal défendu par trois petites redoutes, une de ses amies et parentes, dame veuve qui habitait seule sa maison avec deux jeunes filles qu'elle avait. « Je viens vous demander l'hospitalité et l'asile, ma cousine, dit la dame étrangère en entrant dans la cour du château et après avoir regardé autour d'elle si personne ne l'écoutait; vous avez de bons remparts, de larges douves et de nombreux serviteurs, peut-être pourrez-vous nous protéger contre les attaques des vilains qui ont déjà pillé tout près d'ici plusieurs manoirs et châteaux, disant qu'ils ne peuvent plus vivre dans les campagnes et qu'il n'y en a que pour les seigneurs qui laissent piller le royaume par les Anglais! »

Dame Gertrude regardait sa cousine sans comprendre; le sire d'Ermenonville venait d'entrer dans la cour, revenant d'examiner son bon cheval qui avait été blessé comme lui dans la chute qu'ils avaient faite de compagnie; il avait entendu les dernières paroles de la visiteuse et il ne les comprenait non plus que sa femme.

« Qu'est-ce que vous dites, cousine? demanda-t-il; les vilains sont sur nous, dites-vous, et ils attaquent les châteaux : où auraient-ils pris cette audace et quelles armes peuvent-ils avoir à opposer contre les lances et les épées des seigneurs qui les ont protégés jusqu'ici?

— C'est précisément ce que les seigneurs ne font pas, à ce que disent les Bonshommes, assure le frère Jacques du monastère de Clermont en Beauvoisis, qui m'a le premier

raconté ce que font ces malheureux et pourquoi ils se sont ainsi rassemblés par milliers dans les campagnes. Ils sont las de souffrir, disent-ils, d'être pillés par les seigneurs et par les gens des compagnies, de semer pour ne jamais récolter et de peiner pour ne jamais jouir; las aussi de voir le royaume s'en aller en ruine et misère comme dans les grandes batailles où nous sommes toujours battus par la lâcheté et paresse des seigneurs, tandis que, si les armées étaient composées pour le roi par les gens des communes, il ne resterait bientôt plus un Anglais dans le royaume de France ! »

Le sire d'Ermenonville se mit à rire d'un air méprisant.

« Oui-da, s'écria-t-il, croient-ils que nous avons oublié comment les communes qui étaient sorties à Crécy et qui ont couru sur le chemin criant : « Mort aux Anglais ! » lorsqu'il n'y avait pas un seul des gens du roi Édouard en vue, n'ont été que du foin pour leurs épées quand la bataille a été finie et que la meilleure noblesse de France est restée couchée sur les champs de bataille ; ils n'ont pas fait plus de résistance que s'ils avaient tous été des gens d'Église, étant effrayés par le massacre de la veille et aussi par les flèches des archers anglais !

— C'est ce que j'ai toujours pensé, mon cousin, dit la dame, qui avait précisément perdu son seigneur à la bataille de Crécy, et ce n'est certes pas moi qui soutiendrai le dire de ces vilains qui ne savent pas se battre comme des chevaliers et écuyers de noble naissance ; mais à leur manière ils sont dangereux et terribles, et on le sait bien dans les manoirs qui ont été pillés et incendiés, avec les dames et les petits enfants tués si vilainement que l'on n'en saurait parler; c'est pourquoi je me suis venue réfugier en votre fort château avec mes filles et ce que je possède de bonnes hardes et de joyaux pour la dot de mes enfants. » En par-

lant ainsi, la dame montrait du doigt deux chevaux de somme qui la suivaient, étant conduits à la main par des valets.

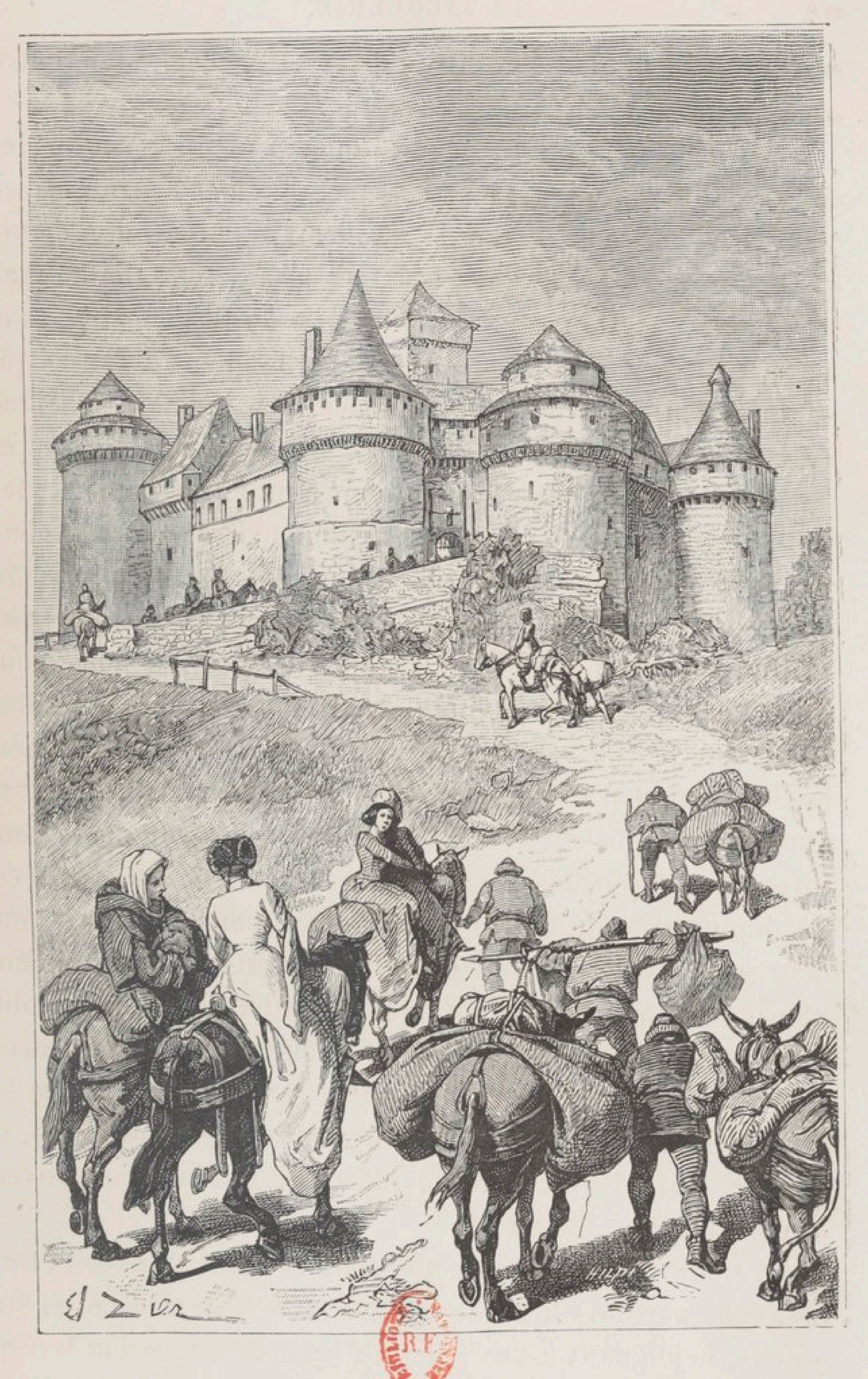
Le sire d'Ermenonville avait froncé le sourcil. « Qui fournira à la nourriture d'un si grand nombre de gens et de chevaux, pensait-il, dans un pays et dans un temps où tout est mangé par les passants et hommes d'armes errants et débandés, sans que les terres aient pu rapporter la dixième partie de ce qu'elles donnaient du temps de monseigneur mon beau-père? Je ne sais où ma dame de femme pourra trouver des provisions pour toute cette armée? »

Ce n'était que le commencement et l'exemple de ce qui se préparait et s'était dit dans les châteaux des environs. Le manoir d'Ermenonville passait pour être mieux fortifié et mieux pourvu que la plupart des châteaux de la contrée; chacun s'était dit, partant : « C'est là que je me réfugierai en cas de malheur! » Et maintenant que le malheur venait de ceux mêmes qui auraient dû défendre leurs seigneurs, toutes les cavalcades de dames et demoiselles avaient pris le chemin d'Ermenonville, si bien que le logis débordait de toutes parts et que la dame et ses servantes ne pouvaient suffire à préparer des lits, fussent-ils de paille ou de foin, ni à rôtir et bouillir les viandes qui devaient suffire à nourrir tant de gens; un très petit nombre de châtelaines parmi celles qui s'étaient réfugiées à Ermenonville avaient eu la bonne pensée de se faire suivre de quelques vaches ou moutons et d'apporter des volailles dans des paniers suspendus à la selle des chevaux; personne n'avait prévu l'encombrement qui se produisait au château. « Ce qu'il y aura au moins de bon, disaient les plus effrayés, c'est que nous sachant si nombreux tous ensemble, personne n'aura l'idée parmi les Jacques de venir attaquer le château, et que nous échapperons au moins avec notre vie, lors même que

nos maisons pourraient être pillées et saccagées en notre absence. »

Si les dames qui parlaient ainsi avaient consulté les suivantes, qui étaient aussi effrayées qu'elles, peut-être se seraient-elles crues moins en sûreté. La plupart des serviteurs personnels des gentilshommes vivant dans leurs châteaux étaient pris parmi la population de leurs terres, et le servage au manoir n'avait pas détruit les liens d'amitié qui subsistaient en même temps que les liens de parenté entre les paysans qui restaient au village ou dans les fermes et ceux qui faisaient partie de la domesticité des châteaux; les suivantes des dames réfugiées à Ermenonville savaient mieux que leurs maîtresses de quelle ardeur entreprenante étaient animés les Jacques Bonshommes et leur conviction croissante d'une force triomphante. « Le Père a dit que nous pouvions aller où nous voulions dans le royaume de France, répétaient les paysans enrôlés dans l'armée de Guillaume Karle, et qu'il n'y a ni épée ni lance de seigneur qui puisse tenir contre nos faux et nos faucilles, si seulement nous savons rester ensemble et demander tous ce qui nous est dû depuis si longtemps, notre part au soleil et notre honneur à la bataille, quand nous faisons aussi bien et mieux que les seigneurs! » Le bruit se répandait de plus en plus que les châteaux étaient assiégés peu à peu, et les portes forcées par les épieux et par le feu, sans compter que si les dames se trouvaient dans leur logis, avec les chevaliers, ils les faisaient mourir à grand martyre, les brûlant souvent dans les manoirs détruits.

Le nombre de ces malheureux fous allait toujours croissant, car partout où ils allaient, ceux de leur espèce les suivaient, se joignant à eux par une sorte de contagion irrésistible, espérant posséder des biens qu'ils n'avaient même pas rêvés et aussi dans le désir de se voir maîtres là où ils avaient



Les cavalcades avaient pris le chemin d'Ermenonville.

gémi dans la servitude, et de faire payer à leurs seigneurs une oppression souvent involontaire. Voilà ce que le berger de sa grand'mère racontait à dame Étiennette, en ajoutant bien des détails sur la terreur que ressentaient les gens paisibles, lors même qu'ils n'étaient pas gentilshommes. C'étaient tous les jours des pillages dans les fermes, pis que par les compagnies, car les Jacques savaient où trouver les œufs, les poules et le chemin de la laiterie; la pauvre grand'mère, vieille et infirme, avait été obligée de donner le prix de sa dernière vache pour obtenir un peu de repos, car on l'accusait dans le pays de trahir à l'avance le secret des expéditions de Guillaume Karle. « Elle est informée par les ouvriers de sa ferme qui continuent de travailler pour elle, lorsqu'ils auraient dû suivre les frères à l'armée, disait-on; elle fait savoir aux châteaux qu'on doit visiter ce qu'ils ont à attendre, en sorte qu'on ne trouve plus les oiseaux au nid lorsqu'on arrive.

— Mais qu'est-ce que cela peut leur faire? demandait Étiennette, qui avait pâli jusqu'aux lèvres et qui s'était assise, ses deux mains croisées sur ses genoux, pour éviter de trembler. Il semble qu'il vaut mieux pour eux ne pas trouver les maîtres dans les maisons : c'est toujours un crime de moins quand ils ne font que voler sans massacrer, et puis ils courent moins de risques d'être reconnus et un jour dénoncés quand le tour de la justice viendra, car il viendra, bien sûr! »

La figure du berger avait pris une expression de finesse cruelle qui troubla tout à coup la pauvre Étiennette. « Oh! ceux qui se trouvent dans les châteaux quand les Bons-hommes y arrivent n'iront pas se plaindre! » murmura-t-il. Étiennette avait compris, et il lui semblait qu'elle n'aimerait pas beaucoup à rencontrer le berger au coin d'un bois, même s'il n'y avait pas d'autres Jacques en vue. Le paysan reprit :

« Et puis, voyez-vous, quand les dames s'en vont, elles emportent les joyaux, leurs beaux habits, le menu vair et la martre, et c'est le plaisir du Père des frères de s'habiller lui-même avec les beaux vêtements qu'il trouve dans les châteaux, et d'en vêtir ses favoris, les femmes qui marchent avec lui et aussi les petits enfants dans les plus pauvres masures. Vous ririez de les voir si braves, eux qui n'ont porté que de la toile, hiver et été, depuis qu'ils sont sur terre ; mais, il faut bien le dire, ils ont beau être bien habillés, les hommes ni les femmes n'ont l'air des dames et des chevaliers des châteaux, pas même depuis qu'ils ont mis à sac le manoir d'Ermenonville, où étaient rassemblées toutes les richesses des alentours. »

Maître Jean était sorti pour aller à son atelier, laissant sa femme avec le pâtre. Lorsqu'il revint dans sa maison, il fut étonné de voir Étiennette pâle et le visage défait, regardant d'un air de doute et d'inquiétude le messager de sa grand'mère. L'homme avait pris congé et se préparait à partir; Étiennette dit soudain et d'un ton résolu qui étonna son mari : « Vous direz à ma grand'mère que le quartenier et moi nous irons bientôt la voir; elle peut nous attendre d'un jour à l'autre; ainsi, qu'elle se tienne en joie ! »

Le berger fit un signe d'assentiment, sans paraître bien comprendre le message, et il sortit. Maître Jean regardait sa femme avec une surprise qui devint de la stupeur lorsqu'elle fondit en larmes en se jetant à son cou : « Oh ! ma pauvre grand'mère! ils la tueront, Jean, ils la feront brûler dans sa maison, comme ils ont brûlé les châteaux, et ils ont dit qu'elle racontait d'avance ce qu'ils devaient faire, pour sauver les gentilshommes et les dames, ce qui n'est pas vrai; elle aurait fait savoir ce à quoi on pensait à ce château d'Ermenonville qui est près de chez elle et dont ils ont fait le siège pendant huit jours parce qu'il était plein de cheva-

liers et de dames qui s'y étaient réfugiés..., et..., la jeune femme hésitait, le berger m'a dit, ajouta-t-elle enfin, qu'on disait comme cela dans le pays que parmi les Jacques qui se trouvaient à l'assaut il y avait un corps de milice venu de Paris ! »

Le quartenier n'avait pas semblé faire très grande attention au récit d'Étiennette, mais au nom de Paris il dressa l'oreille.

« La milice de Paris? demanda-t-il; mais j'en suis, moi, de la milice, puisque je suis quartenier; qu'est-ce que nos paisibles soldats pourraient avoir eu à faire avec des brigands comme ces Jacques dont vous parliez, le berger et toi?

— Il m'a dit, repartit Étiennette en baissant encore la voix, que c'étaient trois cents hommes qui avaient été envoyés par le prévôt des marchands au secours de ceux qui assiégeaient Ermenonville. »

Cette fois maître Jean se leva tout debout. « Quand je te disais que nous nous trouverions entraînés sans le vouloir ni le savoir dans des diableries! Ce n'est pas que je ne sache aussi bien qu'un autre que les paysans ont souvent à souffrir des seigneurs et même des dames, sans compter qu'il en en arrive quelquefois autant aux marchands des villes, qui ne sont pas payés et qui se voient obligés de livrer leurs marchandises par force, qu'ils le veuillent ou non; mais ce n'est pas une raison pour faire pis que tous les démons mis ensemble ; j'ai entendu raconter ce qui s'est passé au château d'Ermenonville; c'est à glacer le sang dans les veines; des loups à jeun lâchés après une longue époque de neige seraient moins cruels qu'ils n'ont été; les loups auraient d'ailleurs tout simplement envie de manger, tandis que ces misérables ont détruit le château de fond en comble et qu'il n'est resté ni femme ni enfant pour aller raconter ce qu'on avait fait aux humains; on ne sait que ce que les

Jacques eux-mêmes ont dit étant ivres, et certes ils n'ont pas embelli les choses; on est obligé dans tout le pays d'écrire en Flandre pour avoir du secours et des renforts, afin de pouvoir se défendre dans les châteaux; on dit qu'ils sont à cette heure plus de vingt mille : aussi était-ce peine perdue en même temps que grande méchanceté de la part du prévôt d'envoyer des gens de la milice à leur aide. Je dirai au conseil ce que j'en pense, quitte à le mettre encore une fois dans une de ces colères où il perd la parole et semble au point d'avoir les sens tournés! »

Étiennette était encore plus pâle que lorsque le berger de sa grand'mère racontait les crimes commis par les Bonshommes; elle redoutait la vengeance que son oncle pouvait exercer contre son mari, et elle avait souvent pensé qu'elle seule servait de rempart à la maison de maître Jean. La ville de Paris était à cette heure presque exclusivement entre les mains et au pouvoir du prévôt; les princes et les seigneurs étant tous absents, voire même la reine de France douairière et la reine de Navarre, qui se tenaient à Meaux en Brie avec la duchesse de Normandie et passaient pour être en grande terreur de leur vie, si bien que la reine de Navarre surtout ne quittait point les églises pour mettre sa conscience en bon ordre et être toujours prête à la mort s'il se faisait que par malheur les armées de Jacques Bonhomme parvinssent à pénétrer dans la ville.





Le moine parut.

CHAPITRE III

A Meaux.

Les terreurs des dames et princesses réfugiées à Meaux n'étaient pas exagérées, car, le bas de la ville étant peu ou point défendu par les remparts qui entouraient la ville haute et les environs du château, les Jacques y pénétrèrent une belle nuit pendant que le guet était confié aux bourgeois qui s'ennuyaient de ne point dormir en leurs lits comme de coutume. Une fois le mal fait, chacun pensa combien il eût été facile à éviter si les chevaliers qui avaient suivi leurs dames dans la ville s'étaient chargés de commander chaque nuit un poste de bourgeois et qu'ils eussent même parfois revêtu le harnais pour donner courage à ceux qui s'effrayaient des approches des farouches armées de Guillaume Karle. Mais il fallait maintenant se garder avec un soin tout nouveau, sans compter qu'il était honteux pour les gentilshommes

de subir si longtemps le joug de ces misérables. Le roi de Navarre était revenu de Normandie, où il était allé couvrir le comté d'Évreux, et il parcourait avec ses bandes, moitié anglaises, moitié navarraises, les environs de la place où se tenait sa femme, si bien que la reine reprenait un peu courage. Grande fut la joie parmi les dames lorsque les suivantes vinrent annoncer un jour qu'il y avait cruelle lamentation et désolation dans la basse ville, car le roi de Navarre avait tué la veille plus de trois mille Jacques non loin de Clermont en Beauvoisis, et la nouvelle venait d'en arriver à Guillaume Karle, le Père des frères, qui avait ordonné aux moines et ermites qui suivaient l'armée de dire aussitôt bon nombre de messes pour le repos de l'âme des morts. « Il sera peut-être à propos d'ajouter quelques prières pour l'âme de ceux qui restent encore! avait bravement répondu le gardien des Cordeliers, qui avait été contraint par force de marcher à la suite de l'armée, et qui était un saint homme ne craignant que Dieu seul, car au train où vont vos hommes et vous-même, bien souvent j'ai peur qu'il n'y en ait plus de damnés que de sauvés parmi les Jacques! »

« Qui vous a raconté cela? demanda la duchesse de Normandie à laquelle l'histoire était rapportée.

— Le frère quêteur des Cordeliers, qui est céans, madame, afin de réunir un peu d'argent pour le couvent; il a dit aussi que, tout au contraire de se voir pressé par tous les paysans d'emprunter leur âne pour faire la quête, comme il avait accoutumé, il s'est vu obligé cette année de supplier le fermier de la Mare aux Oies de lui prêter son plus mauvais bourri, car chacun pensait que les Jacques ne lui laisseraient pas traverser la basse ville.

— Il a passé cependant! dit la duchesse.

— Oui, madame, et il dit que c'est à saint Maclou, auquel il a toujours eu une particulière dévotion, qu'il doit sans

doute ce beau miracle. Dans la ville, tout le monde a donné plus que de coutume, dans l'espoir d'obtenir la miséricorde de Dieu par les aumônes aux bons frères.

— Faites-moi venir ce frère, » ordonna la duchesse.

Le moine parut, modeste et simple, un peu effrayé de paraître devant les reines. « Que n'est-ce notre père gardien à ma place? pensait-il; il saurait parler à ces princesses et demander d'avance grâce et pitié pour ces pauvres malheureux dont la plupart sont comme les Juifs qui crucifièrent Notre-Seigneur, ne sachant ce qu'ils font! »

Cette pensée charitable était encore dans le cœur du moine, lorsqu'il se trouva en la présence des princesses, « occupées à filer comme de simples femmes », se disait-il avec étonnement, en contemplant les riches habits et le beau visage de Jeanne de Bourgogne, duchesse de Normandie, comme celui de la reine de Navarre. La duchesse avait mis la main à son escarcelle, et l'aumône qu'elle remit au frère quêteur était assez large pour satisfaire son ambition charitable; mais ce n'était pas assez pour satisfaire sa conscience de chrétien; il ne put s'empêcher de dire gravement et timidement :

« Je ne ferais pas mon devoir de religieux si je ne rappelais pas à ces dames princesses que, lorsque le jour viendra où ces misérables gens qui les assiègent à cette heure seront défaits et en fuite, il conviendra à leur charité de ne pas oublier qu'ils sont pauvres et ignorants, mais cependant membres de Jésus-Christ et par conséquent dignes d'une sainte compassion. »

La duchesse regardait le moine avec dédain.

« A cette heure, mon frère, c'est à eux que vous devriez rappeler la compassion et la charité, car ils nous tiennent ici assiégées au grand détriment de notre santé et de notre repos, sans compter ce qu'ils ont fait souffrir de tortures et

de souffrances aux dames et chevaliers qui sont tombés entre leurs mains.

— Je sais, je sais, et le moine rougissait en balbutiant dans son ardeur charitable, mais sans se laisser troubler au fond du cœur par le mépris de la duchesse. Mais ils n'en sont que plus à plaindre, n'étant pas instruits, et entraînés par la convoitise et la vengeance, qui sont mauvaises conseillères.

— De qui est-ce la faute s'ils ne sont pas instruits, mon père? poursuivit impitoyablement la duchesse; n'est-ce pas la vôtre et celle de vos pareils qui sont chargés de les instruire? Mais je crois que vous calomniez votre ordre. A tout le moins, ce que les Jacques Bonshommes, comme ils s'appellent, n'ignorent point du tout, c'est qu'il n'est pas permis de tuer, de piller et de voler; ce sont choses qu'on sait en naissant, sans que le saint enseignement de l'Église ait passé par là. »

Le moine s'apprêtait à répondre, non sans quelque embarras, car il reconnaissait la vérité des paroles de la duchesse; mais Jeanne de France, reine de Navarre, s'était penchée vers lui. « Vous avez dit vrai, mon frère, reprit-elle avec une douceur qui contrastait singulièrement aux oreilles du moine avec l'accent hautain et dur de sa belle-sœur; et pour ma part, je n'oublierai pas vos paroles lorsque le jour sera venu (que Dieu le veuille hâter en sa grâce!) où nous serons délivrées de cette prison, et où les pauvres égarés qui nous tiennent resserrées seront rentrés dans leurs chaumières pour y pleurer leurs péchés et en demander pardon à Dieu! »

Le Cordelier avait relevé la tête : « Combien croyez-vous qu'il en puisse rentrer dans leurs chaumières, madame? demanda-t-il avec un accent douloureux; on dit par les champs que monseigneur votre mari en a envoyé plus de trois mille hier devant le trône de Dieu, et si plusieurs sei-

gneurs lui viennent prêter main-forte, comme je l'ai entendu raconter dans le parloir du couvent, il n'en restera peut-être guère pour pleurer leurs péchés ici-bas. Dieu les veuille au moins prendre en pitié à ce dernier moment de leur triste existence!

— Dieu veuille avoir pitié d'eux, en effet, frère, dit la duchesse, mais qu'il commence un peu par nous, qui nous ennuyons fort en cette prison, et qu'il nous envoie du secours et des amis pour nous ouvrir les portes. Que dis-tu des chevaliers ou seigneurs qui s'avancent à notre aide et secours? »

Le moine écoutait sans répondre, les deux mains cachées dans ses manches, ses lèvres s'agitaient rapidement, comme s'il répétait une prière. La princesse répéta sa demande avec une certaine colère; le moine repartit : « Si notre père gardien était ici, il en saurait davantage, sans compter qu'il aurait pu vous parler mieux que moi, qui ne suis propre qu'à demander l'aumône; mais je crois qu'on a parlé du comte de Foix et du Captal de Buch, qui reviennent de Prusse, où ils ont guerroyé à l'aide des chevaliers de l'ordre Teutonique contre les païens maudits.

— Eh bien, il y a des païens aussi en France, et ils pourront céans continuer leur croisade contre les Jacques! s'écria la duchesse, exaspérée par la désapprobation évidente dans les yeux du pauvre Cordelier; attends seulement, moine, tu me serviras de messager auprès de ces nobles chevaliers auxquels je vais écrire qu'il est temps d'arriver au secours des dames opprimées et abandonnées dans leur captivité!

— Que madame la duchesse ait la bonté de parler doucement des malheureux contre lesquels elle appelle à son aide les nobles seigneurs, persista imperturbablement le moine; sans quoi je ne pourrais avoir l'honneur de lui servir de messager. »

La duchesse rougit de colère ; elle admirait cependant la courageuse charité qui animait le moine, et le message qu'elle écrivit au comte de Foix n'était point empreint de l'amertume cruelle que ses paroles respiraient naguère ; le frère quêteur regarda pour la dernière fois la reine de Navare : « Souvenez-vous, madame ! dit-il, et que Dieu vous rende ce que vous ferez pour ces pauvres gens ! » La reine avait baissé les yeux, une grande tristesse possédait presque toujours son âme : mariée presque dans l'enfance au roi Charles le Mauvais, elle avait beaucoup souffert dans son cœur et dans sa conscience à cause des crimes du roi son mari, pour lequel elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver une persistante affection, tant il était séduisant en dépit de tous ses défauts ; le moine l'avait frappée par sa piété et sa fermeté. « Priez pour le roi mon mari ! » dit-elle très bas. Et la duchesse de Normandie, elle-même mariée à un prince vertueux et bon, se sentit pénétrée d'une grande compassion pour les chagrins qui avaient adouci le caractère et attendri le cœur de Jeanne de France. « Je suis sûre qu'elle ne fait elle-même autre chose nuit et jour, pensa-t-elle ; c'est pourquoi elle s'ennuie moins que moi en cette prison, où elle peut passer sa vie à l'église sans être troublée par les fêtes et les banquets ! »

Le Cordelier remplit fidèlement sa mission auprès du comte de Foix, qui venait en effet d'arriver en Brie accompagné du Captal de Buch. Jeanne de Navarre le connaissait bien, car il avait épousé trois ans auparavant sa belle-sœur, Agnès de Navarre ; depuis ce temps, la belle Agnès avait vécu dans son château d'Orthez, et la reine Jeanne ne l'avait pas revue ; elle comptait cependant lui adresser ses souvenirs et ses messages par l'entremise de son mari, « qui ne l'aime guère sans doute, puisqu'il la laisse ainsi toute seule en ces pays pour aller chevaucher au loin en des contrées où il n'est

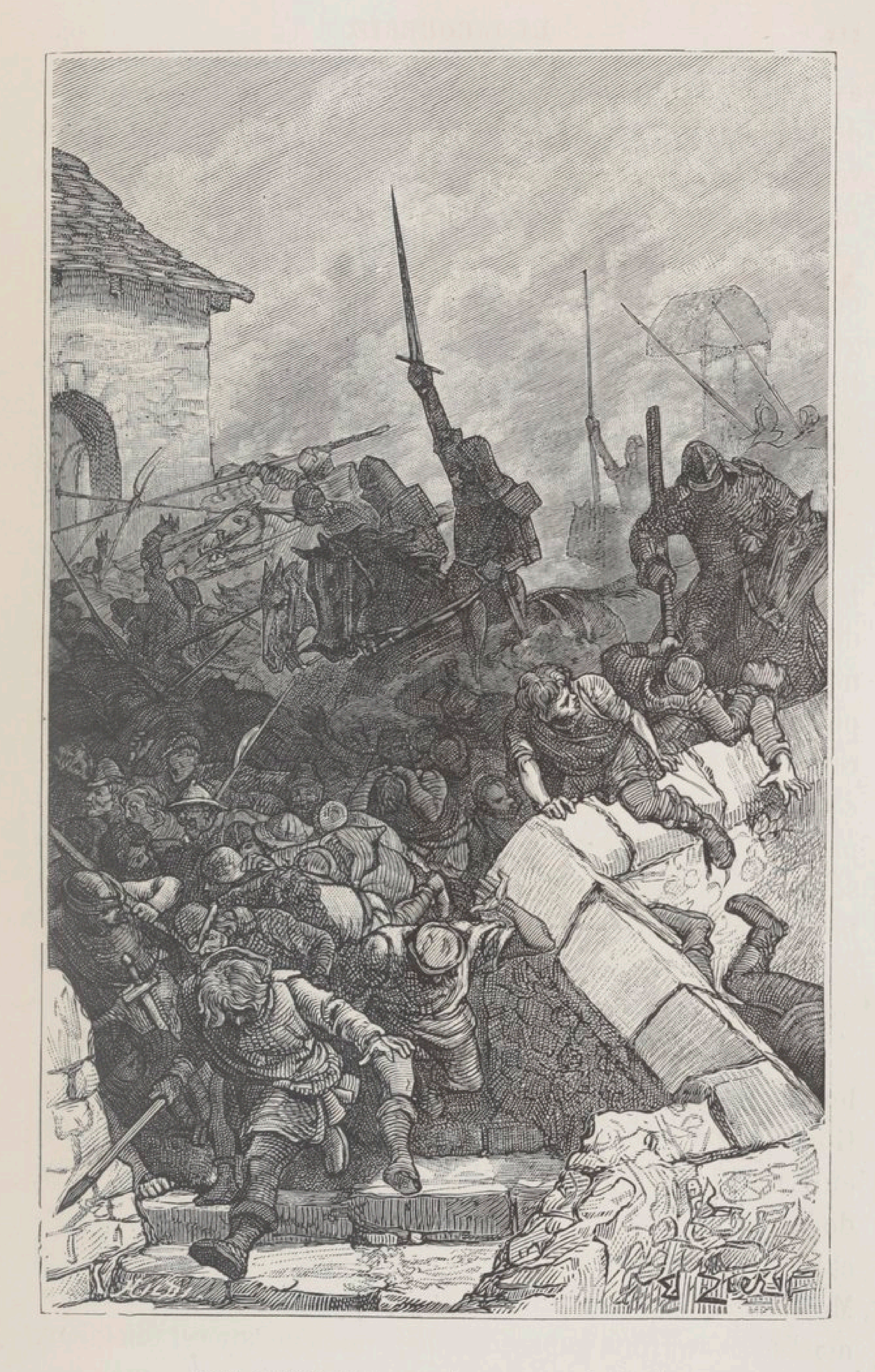
pas obligé d'aller pour combattre ses ennemis », pensait la pauvre reine, qui aurait voulu pour sa part être assurée que le roi son mari ne faisait rien de plus coupable que de la laisser seule pour aller combattre les païens.

Dès que le comte de Foix apprit que la reine de Navarre et la duchesse de Normandie étaient assiégées par les vilains dans le marché de Meaux, il ne perdit pas une heure pour faire seller son cheval de combat et pour apprêter son harnais. « Ce sont les fêtes qu'on nous préparait en ce pays-ci pour avoir combattu les païens en lointains climats, » dit-il en riant à son compagnon, qui maudissait le message de la duchesse et eût été disposé à laisser passer quelques moments de plus entre la dernière chevauchée et les aventures nouvelles. « Il n'y a pas de gloire à conquérir contre ces vilains ! » disait-il; mais Gaston Phébus s'écria : « Il y a toujours de la gloire à servir les dames, surtout quand elles sont belles et de bonne renommée comme celles qui sont bloquées derrière ces murailles; allons, Captal, ne te fais pas prier, madame de Navarre est ta parente comme la mienne, et je lui dois service et secours. Madame la duchesse de Normandie me fait l'honneur de m'appeler à son aide; tant pis si tu es Gascon, et comme tel à moitié Anglais: le roi Édouard ne t'en voudra pas d'avoir marché pour les dames, en leur besoin! »

Les deux gens étaient à cheval, avec leurs gentilshommes et les hommes d'armes qu'ils ramenaient de Prusse à leur suite ; les armes des voyageurs était ternies par un long usage, et ils n'avaient pas eu le temps de renouveler leur appareil de guerre chez un marchand de Paris; ils étaient couverts de cottes de mailles de Milan, plus souples et moins lourdes que les cuirasses dont on se servait d'habitude sur les champs de bataille de l'Europe, et tenaient leur lance au repos appuyée aux cuisses, quand les Jacques qui gardaient la basse ville ou marché de Meaux les virent s'approcher

avec une crainte mêlée d'étonnement; ils reconnaissaient des chevaliers armés de toutes pièces là où ils n'avaient cru voir de loin que de simples voyageurs couverts de leur harnais de route. « Les rayons du soleil ne brillent pas sur ces armures-là, » pensait le Père des frères lui-même en se chargeant de la longue lance et de la lourde épée qu'il avait gardées pour sa part dans le sac du château d'Ermenonville. Il avait essayé de se couvrir de l'armure du chevalier, mais il n'avait pu faire un pas sous ce poids accablant et il avait renoncé à marcher ainsi affublé au combat. Guillaume Karle avait été destiné naguère au cloître, et il avait reçu une certaine teinture des saintes lettres. « Je suis comme le roi David, avait-il pensé, qui ne pouvait marcher avec les armes de Saül et tua Goliath avec une pierre de sa fronde; mais je ne suis pas fâché d'avoir d'avance l'épée du Philistin, afin de pouvoir lui trancher de suite la tête. » Le même souvenir lui revint en s'armant pour aller au-devant du comte de Foix. « D'où vient celui-là? se demandait-il; on n'a jamais entendu parler de ses prouesses de l'autre côté du pays. Les seigneurs sont obligés d'appeler partout à l'aide contre les pauvres du bon Dieu; ils ont couvert la Brie d'étrangers, on ne rencontre que des gens qui ne parlent ni français, ni picard, ni même gascon! »

Les Jacques étaient armés comme leur chef : ils avaient leurs bâtons, leurs épieux, leurs faux; quelques-uns, comme Guillaume Karle, avaient volé par-ci par-là quelques épées, et ils se rangèrent en bataille derrière les remparts du marché de Meaux; ils étaient nombreux, huit ou neuf mille au moins, et ils se rassuraient par la pensée de leurs forces supérieures. Mais, lorsqu'ils aperçurent les beaux et fiers visages, l'air martial et le front impassible des deux chevaliers, tous deux dans la fleur de leur jeunesse et de leur force, et qu'ils sentirent avec effroi que ces nobles seigneurs se venaient ranger



Les gentilshommes les poursuivaient.

contre eux, petits, vilains, noirs et mal armés, ils furent tout à coup saisis d'une si grande frayeur, que leur audace sembla les abandonner soudain. Ils commencèrent donc à reculer, mais les gentilshommes les poursuivaient de leurs lances et de leurs épées, qui les piquaient et les tranchaient par les bras, les jambes et les têtes; ils tombaient les uns sur les autres sans même essayer de résister. Les hommes d'armes avaient hésité d'abord, ayant fort entendu parler, depuis leur arrivée dans les environs, de la cruauté, de la hardiesse et du nombre des Jacques Bonshommes; mais, en les voyant plier et fuir devant les deux chevaliers accompagnés seulement de leurs six écuyers, ils eurent honte de leurs craintes et suivirent les seigneurs en criant : « Le comte à la rescousse, le Captal à la rescousse! » de toute la force de leurs poumons. Les épées et les masses d'armes faisaient en même temps leur devoir et les Jacques tombaient par milliers sous le bras robuste des revenants de la croisade contre païens qui se poursuivait constamment en Prusse. Les bourgeois de Meaux s'étaient réunis sur les remparts pour contempler ce spectacle; bientôt ils sortirent des barrières, s'étant armés à la hâte; ils ne trouvaient aucune résistance chez des malheureux glacés par la peur que leur inspiraient d'ordinaire et par tradition les maîtres et seigneurs qui s'armaient plus souvent pour les défendre que pour les combattre. Guillaume Karle avait jeté son épée, renonçant pour ce jour-là à triompher de Goliath. « C'est le roi de Navarre auquel je voudrais porter le coup mortel qui tua le Philistin, dit-il à Mériel, son confident habituel; il est coupable de tant de crimes, que le Dieu qui est aux cieux ne doit pas l'avoir en affection; le sang de nos frères est sur sa tête, et il nous poursuit avec une colère que rien n'apaisera. » Mériel secouait la tête, il n'avait pas été frappé en cette occasion de la bravoure de son chef. « Ce comte et ce Captal nous ont tué

autant de frères que le roi de Navarre, » dit-il. Mais Guillaume Karle avait déjà disparu et il se préparait à se cacher dans les décombres d'une maison ruinée par les Bonshommes. « Celui qui se sauve après la bataille vivra demain pour recommencer ! » marmottait Mériel avec ironie ; mais il suivit l'exemple de Karle, qui reparut deux jours plus tard non loin de Montdidier, avec l'assurance que lui avait rendue un message qu'il avait reçu du roi de Navarre, message retardé par la lenteur et l'incertitude des communications et qui avait cessé d'être utile lorsqu'il atteignit enfin le Père des frères. Le roi Charles le Mauvais avait eu un instant l'idée de s'allier avec les Jacques, et il avait envoyé demander une entrevue à leur chef; mais, ne recevant pas de réponse, il s'était irrité et mis en campagne contre les paysans révoltés, qui ne se doutaient même pas du respect qu'ils devaient à de nobles seigneurs : de là était venue l'attaque sur les Bonshommes qu'ils avaient payée si cher.





Les archers anglais se moquèrent du paysan.

CHAPITRE IV

Couronné.

Lorsque Guillaume Karle apprit enfin que le roi de Navarre désirait s'entretenir avec lui, le courage et l'audace lui revinrent. « J'irai donc le trouver, dit-il à son fidèle Mériel, et je traiterai avec lui ; le roi est homme de grand sens, il a compris que nous pouvions tenir en peine et danger les seigneurs et les gentilshommes de toute la région ; lors même qu'ils enverraient chercher du secours au loin, on ne saurait mettre à perpétuité des garnisons dans tous les châteaux, et nous sommes plus patients que les chevaliers, ayant moins qu'eux besoin de faire fêtes et bombances, et il nous accordera sans doute les privilèges que nous demandons : les villes ouvertes pour commercer et vendre nos denrées, notre place dans les armées du roi, tout près de l'oriflamme de monseigneur saint Denis, et aussi le droit de ne plus payer

au censier le muid par tonneau et encore le quart du muid qui reste sur la futaille; il n'y en a que pour eux, sans compter que les routes sont si larges que les petites terres y passent tout entières! »

Mériel écoutait les beaux projets de réclamation de son chef. « Mais c'est le roi de Navarre et non point le roi notre sire, que vous allez visiter, père, dit-il; comment pourrait-il disposer des héritages du roi Jean et du duc de Normandie? »

Karle rougit légèrement: il n'avait pas pensé à cette objection, étant tout occupé des faveurs qu'il comptait demander ou exiger. Mériel reprit : « Ce que vous feriez mieux de demander au seigneur roi de Navarre, ce serait la grâce de ceux qui ont mis la main à cette guerre des Jacques qui a fait si grand peur aux seigneurs; sans quoi, ils nous feront payer cher la peur qu'ils ont eue! »

Guillaume n'aurait pas daigné admettre l'idée du pardon; mais il avait bien au fond du cœur l'intention arrêtée de faire ses conditions personnelles. Mériel se refusa à l'accompagner auprès du roi de Navarre. « Il vous a mandé, père, en sorte qu'il ne pourra pas vous faire du mal sans manquer à l'honneur d'un seigneur, disait-il; mais il n'a pas garanti ma vie et je reviendrais avec une oreille de moins, bien heureux si je n'y laissais pas ma peau tout entière. »

Guillaume Karle n'était pas bien rassuré non plus en approchant du camp où les bandes du roi de Navarre avaient établi leur domicile. « Le roi me recevra peut-être avec bonté, pensait-il, puisqu'il a bien voulu penser à m'appeler auprès de lui; mais ses soldats ne sont pas initiés à ses projets, et qui sait s'ils ne me tueront pas avant que monseigneur puisse savoir que j'attends son bon plaisir? Ce que c'est que l'habitude, je parle du bon plaisir du roi, moi qui ai céans dans les environs de Meaux et de Montdidier plus de dix

mille hommes qui m'appellent leur roi et que je puis faire obéir à *mon* bon plaisir! »

Le premier homme d'armes qui aperçut Guillaume Karle faillit justifier ses craintes; le chef des Jacques ne voulait pas trahir son incognito, il redoutait la vengeance que plus d'un seigneur avait à exercer contre lui, au nom de parents ou d'amis pillés et massacrés; il dit seulement que monseigneur l'avait mandé et qu'il avait besoin de lui parler à lui-même, et seul à seul.

Mais les hommes d'armes et les archers anglais du roi de Navarre se moquaient des prétentions du paysan, qui restait mal bâti et de petite apparence, en dépit d'une certaine dignité que lui avait value l'habitude récente du commandement. « Parler à monseigneur seul! disait John Acres, l'un des plus habiles parmi les archers du comté de Kent, enrôlés au service de sire Piers de Malmsey, qui les avait engagés au roi de Navarre pour une année seulement. S'il s'agissait encore de parler au capitaine, ce serait déjà quelque chose, mais monseigneur lui-même! »

Guillaume commençait à perdre patience et à prendre peur, il résolut de payer d'audace. « Varlet mal appris, dit-il avec une soudaine hauteur, si ton maître t'entendait me parler comme tu fais, il te couperait les oreilles du tranchant de sa dague! »

Les archers anglais ne connaissaient que sire Piers et ils n'étaient pas au courant des intrigues compliquées du roi de Navarre; mais les Navarrais de l'armée étaient mieux instruits. Pierre de Léon, aventurier adroit et hardi qui s'était attaché à la fortune de Charles le Mauvais par suite de crimes commis en Espagne, qui l'avaient obligé à quitter son pays natal, poussa du coude l'Anglais John Acres. « Ne va pas te faire une affaire avec monseigneur! dit-il à demi-voix; il s'adresse parfois à d'étranges compères qui ont son seing et

contre-seing pour leur garantie; laissons passer ce compagnon, qui a l'air de savoir ce qu'il veut! »

L'Anglais était un peu lourd d'intelligence, mais il avait le bon sens de le savoir et de se laisser souvent guider par la finesse supérieure des Navarrais ou des Espagnols ; il s'écarta en riant à demi, et Pierre de Léon montra du doigt à Guillaume Karle la tente blanche du roi de Navarre, toute chamarrée de tentures d'or et de soie qui en décoraient l'entrée. « Les gens de monseigneur vous feront savoir si vous lui pouvez parler à cette heure, dit-il, et s'il n'est pas occupé à s'entretenir avec monseigneur le duc de Normandie pour traiter de la paix. »

Le paysan fit un signe d'assentiment, et il s'approcha de la tente du roi.

Charles le Mauvais lui-même se trouvait à la porte de sa tente, se préparant à monter à cheval pour s'en aller en reconnaissance dans les environs du camp.

Aux yeux d'aigle, au regard expérimenté et pénétrant du roi de Navarre, se découvrirent chez le paysan de pauvre apparence cette autorité et cette intelligence naturelles qui avaient porté Guillaume Karle à la tête de ses compagnons. « Que cherches-tu céans? » demanda-t-il; mais Guillaume avait baissé les yeux devant le sourire singulièrement dur et moqueur qui plissait les lèvres du roi. Une prévision sinistre avait tout à coup traversé son âme à la vue du prince qu'il était venu chercher avec tant de peine; il ne répondit pas, et le roi répéta sa question avec impatience.

« Monseigneur m'a fait demander, » répondit enfin le paysan, et, comme l'air d'étonnement du monarque semblait interroger encore, Karle ajouta toujours plus bas : « Je suis le Père des frères. »

« Ah! » fit le roi, avec un mouvement pour descendre de cheval. Le Jacques poursuivit : « C'est hier seulement que

j'ai su que monseigneur voulait parler avec moi, et je suis venu en grande hâte, ayant eu grand'peine à parvenir jusqu'à monseigneur!

— Pourquoi? demanda brièvement le roi.

— Parce que les hommes d'armes ne me voulaient pas laisser approcher; mais je leur ai fait comprendre que monseigneur avait affaire de me voir. »

Charles le Mauvais laissa passer dans ses yeux un éclair de joie cruelle qui glaça le sang dans les veines du paysan, tout entêté qu'il fût d'orgueil et d'illusions par la puissance momentanée dont il avait joui. « Tu as bien dit, reprit-il, j'ai affaire de te voir et de te mettre sur un trône dont tu ne descendras plus. »

Parlant ainsi, le prince fit un signe à l'écuyer qui se tenait auprès de son cheval. « Appelez-moi tout à l'heure maître Capeluche, » dit-il.

L'écuyer était jeune, il regardait le paysan avec une certaine compassion, prévoyant trop quel sort l'attendait lorsque maître Capeluche le tiendrait en sa puissance!

Capeluche parut revêtu d'une robe rouge courte et serrée à la taille par une ceinture de cuir noir. Dans sa main brillait une lourde hache.

« Non, » dit le roi, faisant signe qu'il n'avait pas affaire de la hache à cette heure, et il montra la tête du malheureux chef des paysans révoltés, en l'entourant du doigt d'un cercle. Capeluche avait compris; il baissa la main vers sa robe couleur de feu. « Rouge, monseigneur? » Le roi baissa la tête. Le bourreau saisit d'une main le trépied de fer, qu'il avait coutume de poser sous ses pieds lorsqu'il montait sur l'échafaud, et, le jetant dans le grand feu qui brûlait non loin de là dans la cuisine royale, il s'empara ensuite de Karle. Le Père des frères avait pâli horriblement, car il devinait assez quel était le personnage que le roi de Navarre avait fait appe-

ler; il se retourna vers Charles le Mauvais avec un regard terrible dans sa simplicité douloureuse. « Je suis venu parce que vous m'aviez demandé, » dit-il. Le roi fronça le sourcil : il ne se souciait pas que les hommes qui l'entouraient pussent soupçonner un moment la vérité. Il avait pensé à traiter avec Jacques Bonhomme au faîte de sa puissance et de la terreur qu'il inspirait. Jacques Bonhomme avait laissé passer le moment, il était vaincu maintenant et sur le point d'être écrasé. Charles baissa la voix et les yeux devant le paysan. « Trop tard ! » dit-il à ce malheureux qu'il tenait sous sa main farouche. Guillaume Karle fit le signe de la croix. Il se retourna vers le bourreau. « N'y a-t-il pas un prêtre ici? » demanda-t-il en s'adressant de préférence au serviteur plutôt qu'au maître. Capeluche avait regardé le roi, qui fit un signe négatif. Le bras de l'homme rouge s'étendait, il enleva dans le brasier ardent de la cuisine le trépied brûlant, et du bout de la lourde pincette il l'enfonça d'un coup sur la tête du roi des Jacques. Celui-ci frémit de tous ses membres à l'horrible contact, puis levant les yeux au ciel : « Ils vous ont couronné d'épines et moi de fer rouge, ô mon Dieu ! » murmura-t-il. Au même moment, la hache de Capeluche s'abaissait et la tête du Père des frères roulait à terre. Le camp des Jacques à Montdidier avait été saccagé le matin même par les bandes anglo-navarraises, et trois mille hommes avaient péri sous l'épée ou le poignard.

La Jacquerie était finie. Les reines étaient encore à Meaux, mais elles y étaient libres, entourées des seigneurs et des dames qui ne tremblaient plus dans leurs châteaux. On tremblait maintenant dans les chaumières, car la vengeance des nobles faisait payer aux malheureux paysans leurs crimes et l'humiliation que ces crimes avait infligée aux maîtres du pays. Partout où un membre d'une famille avait pris part à l'insurrection, tous ceux qui lui appartenaient de près ou de



Il montra la tête du malheureux.

loin étaient impitoyablement chassés de tous les villages et ils ne trouvaient littéralement plus un lieu où reposer leurs têtes, car nul seigneur ne les voulait recevoir dans ses terres. Seul le gardien des Cordeliers, bravant la colère de ces derniers, avait donné asile aux fugitifs jusqu'à ce que les granges du couvent fussent remplies à déborder de femmes et d'enfants couchant sur la paille. Le père cellérier était bien inquiet, car on ne pouvait pas laisser mourir de faim tous ces malheureux, et les greniers de la maison seraient bientôt vides, s'il fallait donner du pain à tous ceux qui en manquaient. Le père gardien conservait sa sérénité ordinaire. « Dieu y pourvoira, disait-il ; Notre-Seigneur n'a-t-il pas nourri cinq mille hommes avec sept pains d'orge et des petits poissons? » Le père cellérier pensait tout bas : « Mais c'est que c'était Notre-Seigneur ! »

Le gardien des Cordeliers ne s'était pas trompé dans sa pieuse confiance. Le frère quêteur rentra un soir au monastère, las de sa longue tournée, mais rayonnant de joie et de reconnaissance. Il portait sa besace sur ses épaules, et elle paraissait d'un poids extraordinaire lorsque le quêteur la déposa sur la table du prieur. « Tout ce qui est ici vient de la reine de Navarre, mon père, dit-il modestement, elle m'a fait appeler comme je passais avec ma sonnette dans les rues de Meaux, et elle m'a dit que je lui avais recommandé de ne pas oublier la pitié quand viendrait le jour de la victoire. Elle a vendu la plupart de ses joyaux aux Lombards et aux Juifs, pour donner du pain aux malheureux que nous abritons dans nos granges! »

Le gardien regardait le pauvre frère quêteur avec une émotion mêlée d'un peu d'étonnement. « Vous aviez vu la reine de Navarre lorsque le marché de Meaux était aux mains des Jacques, n'est-il pas vrai, à votre dernière tournée de quête? » Le frère quêteur fit signe que oui. « Et vous n'aviez

pas craint de parler de charité et de pitié en ce moment où tous les princes et seigneurs ne respiraient que colère et vengeance? » Le quêteur fit un mouvement en avant. « Si fait, mon père gardien, je craignais bien fort et j'aurais bien voulu que vous fussiez en mon lieu et place pour parler mieux que moi cent fois, sans crainte ni hésitation; mais il me semblait que Notre-Seigneur lui-même m'obligeait de parler et qu'il me mettait les paroles en la bouche!

— Suivant la promesse qu'il avait faite à nos seigneurs les apôtres! » murmura le père gardien, qui levait les yeux au ciel en répétant à demi-voix une prière d'actions de grâces. Il avait entr'ouvert la lourde sacoche, et les moutons d'or fin, les tournois Poillevillains, les monnaies diverses de bon et de médiocre aloi, que les modifications successives des souverains avaient répandues de toutes parts en France, s'écoulèrent sur la table du parloir en un monceau brillant et sonore. Au fond de la sacoche restait une petite boîte. « Je ne l'ai pas ouverte, dit le quêteur; mais madame la reine m'a dit que c'était un joyau de grand prix, qu'elle avait ajouté à l'argent, n'ayant pas eu le temps de le vendre. »

Le père gardien ouvrit la boîte : une perle énorme, surmontée de deux rubis balais et montée en ornement de cou ou de corsage, reposait sur un lit de satin blanc. Le frère quêteur reprit la parole. « Madame la reine a dit que, si vous n'en aviez pas besoin pour le service des pauvres, vous pourriez attacher ce joyau à la robe de Notre-Dame dans la chapelle! » Mais le père gardien fit un geste de dédain. « Notre-Dame était modestement vêtue en son passage sur la terre, ainsi qu'il convenait à l'état de monseigneur saint Joseph, et point ne se soucierait-elle de joyaux sur sa robe. Trop de chaumières sont détruites et brûlées, trop de malheureux à l'aumône, pour garder des perles et rubis dans la chapelle ou dans la caisse du couvent. Nous trouverons bien un Juif

assez riche pour acquérir la belle perle de madame la reine! Vous le pourrez porter à la première quête jusque dans Paris à maître Jean l'argentier du roi. Peut-être a-t-il connaissance de ce joyau et du prix qu'il doit être vendu. »

Le frère quêteur baissa la tête avec soumission, tout en pensant que Paris était loin de Meaux et que les ânes étaient difficiles à emprunter par le temps qu'il faisait. Le cellérier avait repris courage, car le gardien l'appela pour lui montrer l'or amoncelé sur la table du parloir. « Je vous avais bien dit que Notre-Seigneur y pourvoirait et qu'il connaît les besoins de ses pauvres! dit-il au moine confus et repentant d'avoir un moment douté. — Nous pourrons donc acheter les vingt sacs de froment qu'Antoine de la Vacherie est venu me proposer ce matin, dit-il d'un air de méditation profonde; en le mélangeant au seigle et au méteil qui sont encore en nos greniers, ces pauvres gens seront plus longtemps nourris et à moins de frais! » Le père gardien n'écoutait pas, il avait coutume de laisser chacun des frères libre de vaquer aux soins de la partie qui lui était confiée; il faisait passer et repasser entre ses doigts amaigris le joyau qui avait brillé tant de fois au front et sur la poitrine de la belle reine de Navarre.





Ils ne molestaient pas les Cordeliers.

CHAPITRE V

Dans la Juiverie.

Le frère quêteur ne tarda pas à prendre le chemin de Paris, libre maintenant des obstacles que les Jacques avaient apportés à la circulation. Les bandes des Navarrais, celles de messire Eustache d'Aubrécicourt et les compagnies des Anglais couraient encore le pays, mais ils ne molestaient pas les Cordeliers, connus de tous de Meaux à Paris. Le père arriva sans encombre, le joyau de la reine Jeanne caché dans le sein de sa robe, et il descendit de son âne, las et chargé de poussière, à la porte de maître Jean Maillard. Étiennette connaissait de longue date le Cordelier, l'ayant souvent rencontré dans la ferme de sa grand'mère. Elle n'avait pas pu exécuter la promesse qu'elle avait fait transmettre à la vieille femme par son berger, ayant eu à soigner l'un de ses enfants malades, et par le fait le message était surtout destiné à

maintenir dans l'ordre et l'obéissance ceux des serviteurs de la ferme qui auraient pu être tentés de se joindre à l'insurrection des Jacques. Cependant l'aspect du moine jeta un instant l'inquiétude dans l'esprit craintif d'Étiennette. « Ma Grand? » demanda-t-elle vivement. Le frère riait franchement. « Dame Saverac se porte bien, à ce que je crois, dit-il, et quand j'ai passé par son logis, il y a aujourd'hui huit jours, elle m'a fait don d'un porcelet de saint Antoine que j'ai rapporté au couvent sur mes épaules : ce dont j'étais bien content et bien las. Elle me dit : « Prenez, frère, prenez-le avant que les Bonshommes passent par ici! » Mais il m'a semblé, à voir la bonne mine de la maison et de la ferme, que personne n'avait encore mis le nez ou les mains entre ses portes.

— Notre-Seigneur et les saints en soient loués! » s'écria Étiennette, qui appela aussitôt maître Jean, le moine ayant annoncé qu'il avait affaire à lui parler. L'argentier parut bientôt, et il regardait avec admiration le bijou précieux que le Cordelier venait de tirer de sa cachette. « Ce sont bijoux venus d'Espagne, et sans doute montés et apprêtés de la manière qu'ils ont apprise des Maures au temps jadis, dit-il en secouant la tête. Nous ne savons pas ouvrer l'or en si légères et si fines dentelles, et je ne sais pas si ces doubles verrines seraient permises à la reine de Navarre elle-même dans le royaume; c'est pour le roi seul qu'il est permis de les faire. Et les rubis mêlés aux perles ne seraient pas non plus de notre compétence. Que voulez-vous faire de ce joyau, frère quêteur, maintenant qu'il est entre vos mains? »

Le moine se mit à rire. « Le père gardien a dit que vous en sauriez le prix et que vous m'aideriez à le vendre pour secourir les malheureux qui sont réfugiés par centaines dans les granges de notre monastère, » dit-il. Mais l'argentier semblait hésiter. « Si j'étais plus en argent que je ne suis à

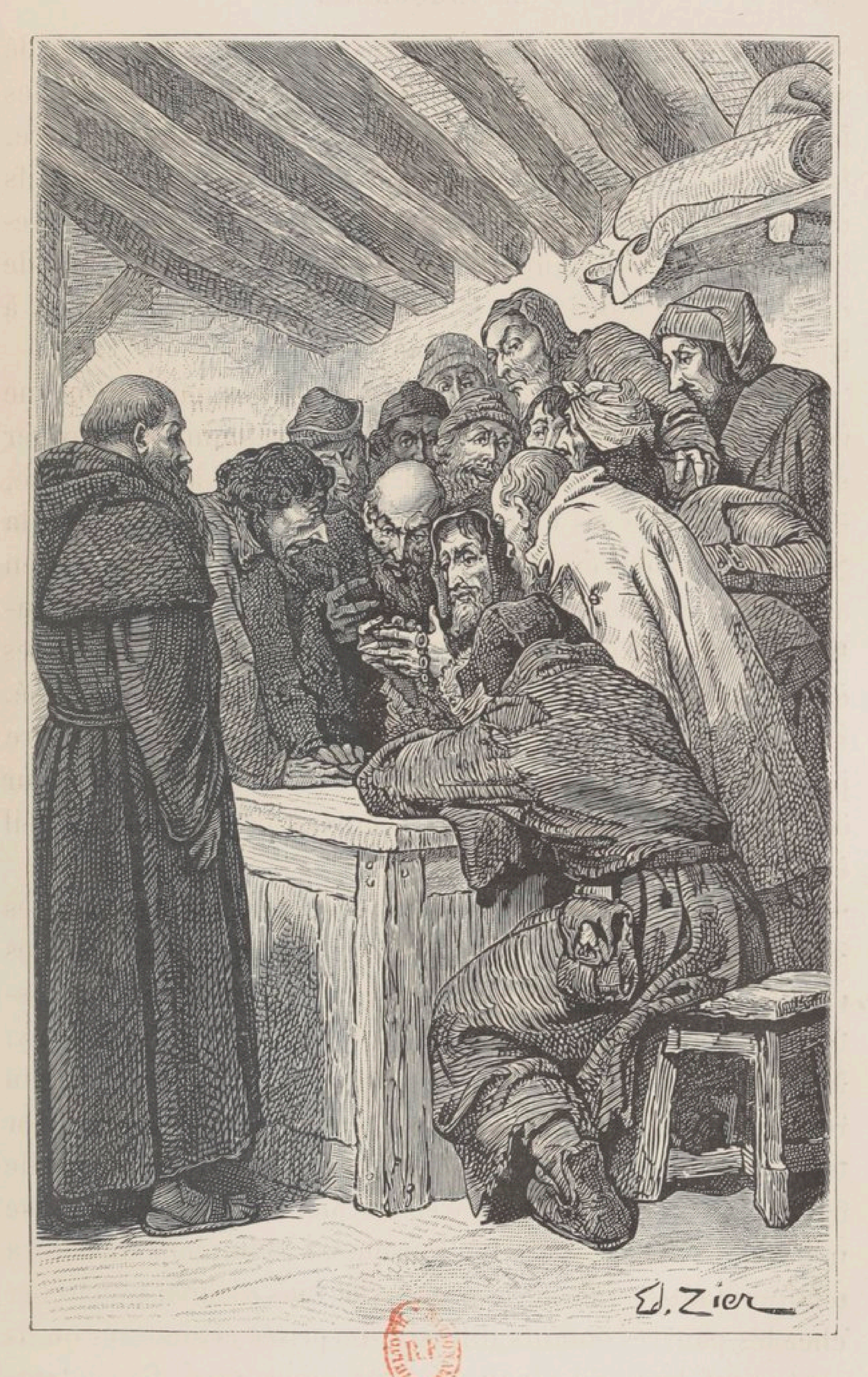
cette heure, dit-il, je l'achèterais moi-même pour attendre l'occasion de quelque fête, ou pour des princes, mais les taxes, aides et subsides à monseigneur, avec les charges de la bonne ville de Paris, ont laissé mes coffres vides, sauf de marchandises qui ne se vendent pas depuis longtemps. Il vous faut aller au quartier des Juifs, où l'un de mes apprentis vous va conduire de ma part. Le joyau vaut au moins deux cents moutons d'or, ne le laissez pas aller à moins. » Le moine fit un signe de joie et d'étonnement, et il sortit accompagné de Remy, qui travaillait toujours dans l'atelier, étant sur le point d'atteindre à la maîtrise. Il était fier et content d'avoir vu le joyau de la reine de Navarre. « Je tâcherai de faire travail qui en approche pour mon chef-d'œuvre, » pensait-il.

Les Juifs avaient admiré les perles et les rubis presque autant que Remy, mais ils n'étaient pas disposés à payer le joyau de madame la reine à un prix aussi élevé qu'avait dit maître Jean. Les coffres de la Juiverie, les ceintures des hommes, les escarcelles des femmes étaient pleins à déborder des pierreries qui leur étaient apportées de toutes parts; dans les nécessités des princes et seigneurs, on recourait toujours aux Juifs, et aussi n'était-ce que dans le cas d'un pressant besoin d'argent, et encore par grande légèreté et imprudence, que les rois de France se laissaient parfois entraîner à chasser les Juifs de leur royaume, tarissant ainsi la source de leurs richesses. Le roi Philippe-Auguste avait été obligé de les rappeler après les avoir exilés au commencement de son règne, et la sagesse du roi Charles cinquième ne devait jamais se laisser pousser à cette faute. Mais il fallait avouer que, lorsqu'on plaidait la cause des vendeurs, les Juifs étaient parfois si âpres au gain et si durs à desserrer les cordons de leur bourse, que les chrétiens et les moines surtout se sentaient tentés de les maudire comme les assas-

sins de Notre-Seigneur. Le pauvre quêteur finit par sortir de son caractère ordinairement doux et jovial. « Ce sont les pauvres que vous pressurez ainsi, s'écria-t-il avec colère, maître Jean Maillard s'entend aussi bien que tous les Juifs de la Juiverie en joyaux et pierres précieuses, et il m'a recommandé de ne point me dessaisir de celui-ci à moins de deux cents moutons d'or, et point ne le ferai-je, s'il plaît à Notre-Seigneur et à Notre-Dame!

— Pourquoi maître Jean ne vous a-t-il pas payé lui-même ces deux cents moutons d'or qu'il vous a recommandé d'exiger de nous? demanda d'un air fin le vieux Juif à barbe grise, qui tenait entre ses mains le joyau que tous les frères de la Juiverie venaient examiner d'un œil critique. Il aurait bien affaire de le vendre plus facilement que nous, étant argentier de monseigneur le roi et en grande faveur auprès des dames princesses. » Le moine était un peu embarrassé. « Maître Jean a dit qu'il n'était pas en argent à cette heure pour acheter des joyaux que personne ne demandait par peur des Jacques et des bandes qui courent la campagne, dit-il enfin.

— Et il pense que nos coffres sont mieux garnis que les siens et plus sûrs contre les pillards que les escarcelles des dames? reprit le Juif avec un regard d'indignation qui transformait son visage, ordinairement plus rusé que sérieux. Nous qui sommes toujours à la merci d'une ordonnance du roi et même du prévôt de Paris, qui peut tout à coup fermer nos négoces et nous interdire le marché de telle ou telle denrée! Il n'y a qu'une denrée au monde que personne ne nous a refusée, et c'est heureusement celle dont chacun a affaire, étant le négoce d'argent que tous viennent chercher chez les pauvres enfants d'Israël, méprisés et détestés qu'ils sont, sauf lorsqu'il s'agit de leur emprunter. Cependant, puisque vous dites que cet argent est destiné à nourrir les



Tous les frères venaient l'examiner.

pauvres entassés dans votre couvent et que la charité du père gardien des Cordeliers est si grande et bien connue qu'elle s'est quelquefois étendue jusqu'à des Juifs eux-mêmes, je payerai de ce joyau le prix exorbitant auquel l'a évalué maître Jean, et que l'Éternel veuille bien lui faire porter beaucoup de fruits pour le soutien et le relèvement de tous ces malheureux pourchassés par la haine des seigneurs et des dames qu'ils ont un instant tenus sous leurs pieds! »

La voix du Juif s'était adoucie tout à coup, et un observateur intelligent aurait compris qu'une secrète sympathie unissait entre eux les persécutés, les malheureux Juifs et les pauvres d'entre les chrétiens, malheureux comme eux pour d'autres raisons et à d'autres titres. Mais le frère quêteur n'y regardait pas de si près; il n'était occupé qu'à se faire compter les deux cents moutons d'or que le Juif avait été chercher dans une cachette inconnue aux gentils, et qu'il examinait l'un après l'autre comme ayant de la peine à s'en séparer. Aussi, lorsque le moine fut revenu chez maître Jean et que celui-ci pesa d'abord dans sa main, puis dans ses balances la somme remise par le marchand juif à son vendeur, l'argentier déclara-t-il que le couvent perdait au moins la valeur d'un mouton d'or sur la somme entière, tant le Juif avait pris soin de donner à son innocent client toutes les pièces rognées ou légères qui avaient pu s'accumuler dans sa caisse pendant de longs mois. « Il faut que toute la Juiverie ait été occupée à préparer le payement depuis que le frère est entré dans la boutique, dit maître Jean avec colère en faisant sonner sur sa table d'essai la dernière pièce du sac; il n'y en a pas deux qui soient tout à fait intactes; espérons que les vendeurs de blé et de bœufs ne seront pas aussi difficiles que nous le sommes nécessairement, nous autres marchands de matières d'or et d'argent, sans quoi votre père cellérier aurait de la peine à conclure ses marchés. »

Le pauvre frère quêteur n'osait pas relever la tête. « Ah! Juifs, Juifs, toujours les mêmes depuis que Judas Iscariote a vendu Notre-Seigneur pour trente pièces d'argent! s'écria-t-il enfin. Celui-ci a bien vu qu'il avait affaire à un innocent, à un simple! Il ne vous aurait pas donné toutes ces pièces-là, maître?

— Et s'il avait voulu me les donner, je ne les aurais pas acceptées, repartit maître Jean; mais vous alliez le trouver comme un suppliant, et je n'étais pas même assuré qu'il vous donnât ce que j'avais dit; il faut que vous ayez bien parlé et habilement conduit votre barque, frère, pour avoir obtenu deux cents moutons d'or, les pièces fussent-elles un peu rognées. »

C'était une grande consolation pour le moine de s'entendre ainsi louer par maître Jean; mais, dans son âme, il restait un peu confus de sa négligence et de sa naïveté et craignait d'avoir ainsi fait tort aux pauvres. Quand il repartit avec son gros sac d'or, moins facile à cacher que le joyau avec lequel il était venu, ce fut avec une grande émotion qu'il remonta sur son âne, en disant à dame Étiennette : « Faites un vœu avec moi à monseigneur saint Maclou pour qu'il me fasse arriver à bon port auprès du père gardien, en dépit de toutes les bandes qui courent la campagne; je donnerais dix ans de ma vie pour apercevoir déjà les portes du couvent avec ce que j'emporte de céans. »

Dame Étiennette fit un signe d'assentiment. « Le bon Dieu ne permettra pas que les brigands enlèvent le bien des pauvres qui meurent de faim, pour aller faire ripaille à leurs dépens, » dit-elle d'un ton de pieuse confiance qui rassura un peu le pauvre moine. Il tremblait cependant lorsqu'il s'assit sur le bât de son âne dans la cour de la maison de maître Jean, en étendant soigneusement le pan de sa robe brune sur le sac caché sous une toile épaisse. Un bon repas

avait été préparé pour le frère quêteur, mais il n'accepta qu'une croûte de pain, ne voulant pas tarder plus longtemps, ni risquer d'être pris par la nuit. « D'ailleurs, pensait le bon frère, ce n'est pas le moment d'enfreindre la règle et de me mettre en état de péché, à l'heure où je vais encourir les dangers que tout le monde sait. »

Le moine était parti, et la bonne Étiennette avait joint les mains pour l'accompagner de ses prières, lorsqu'elle vit rentrer maître Jean, sorti récemment pour aller à un grand conseil de la ville. Il était revêtu de sa robe pourpre fourrée de menu vair, et la jeune femme avait pensé, en le voyant partir, qu'il n'y avait pas dans le conseil de monseigneur le duc de Normandie lui-même un seigneur chevalier ou écuyer qui eût meilleure mine que maître Jean. Ne le savait-elle pas bien, elle, qui les voyait tous venir les uns après les autres, soit pour acheter quelque belle pièce d'argenterie, soit pour engager quelque chaîne ou joyau, lorsque les dépenses des fêtes et des parures avaient dépassé les prévisions et que les coffres se trouvaient vides? Maître Jean ne prêtait pas indistinctement à tous ceux qui venaient frapper à sa porte. Étiennette allait s'étonner tout haut de voir son mari reparaître si promptement, lorsqu'elle leva les yeux sur lui pour satisfaire encore une fois son orgueil conjugal en le voyant si brave, mais elle recula épouvantée du bouleversement qui s'était opéré dans toute la physionomie du quartenier. Ses mains, naguère si robustes, qui semblaient qu'elles ne devaient jamais lâcher ce qu'elles avaient une fois saisi, pendaient maintenant à son côté, faibles et languissantes; ses yeux d'un bleu pâle, perçants et brillants comme une lame d'acier, étaient devenus ternes et éteints; l'abattement se peignait sur tous ses traits; il semblait que sa robe même fût de couleur moins éclatante, et la voix dont il parlait fit tressaillir Étiennette, elle crut son mari malade ou blessé.

« Ma femme, ma femme, disait-il lentement et péniblement, ma femme, j'ai reçu un coup, un coup. » Il répétait ces paroles comme s'il les cherchait péniblement. La jeune femme se rapprocha de lui. « Et de qui? demanda-t-elle d'un air inquiet.

— De ton oncle, toujours de ton oncle! Il sait cependant bien que penser du roi de Navarre, qui tant de fois nous a trompés et fait mauvais parti, mais il a annoncé aujourd'hui en plein conseil qu'il avait renoué des parlements avec messire le roi, étant tous en la ville en grand danger de nos vies et pensant qu'il valait mieux occire qu'être occis. »

Étiennette écoutait cette fois sans grand étonnement, ayant entendu maintes fois son oncle tenir de tels propos.

Jean Maillard reprit : « Et quand j'ai dit qu'en négociant avec le roi de Navarre nous ouvrions en effet la porte aux Anglais, qui sont anciens ennemis et jaloux du royaume de France, il s'est mis à sourire de son mauvais rire, en répondant : « Peut-être pas tant d'Anglais que cela; monseigneur » de Navarre est bien près du trône de France et bon Fran- » çais autant que messire le dauphin. » Alors nous nous sommes regardés, les autres quarteniers et moi, car il me semblait commencer à comprendre et à deviner comment il se faisait que tant d'argent sortît de Paris qui s'en allait toujours du côté de Saint-Denis : ce sont les gages des soldats qui doivent aider à faire un nouveau roi de France, pendant que monseigneur notre sire est prisonnier chez les Anglais. Nous nous regardions, comme je te dis, et je voyais bien que les autres n'étaient pas plus contents que moi et que point ne manquait de gens fortement émus en leur cœur contre le prévôt des marchands, jusque dans sa fameuse maison aux piliers; mais il n'y avait là homme qui osât commencer la riotte, lui étant le maître et le plus fort. Si le roi de Navarre devient seigneur de Paris et du royaume, je m'en irai

au loin dans mon pays de Bretagne, pour me cacher au fond des bois! »

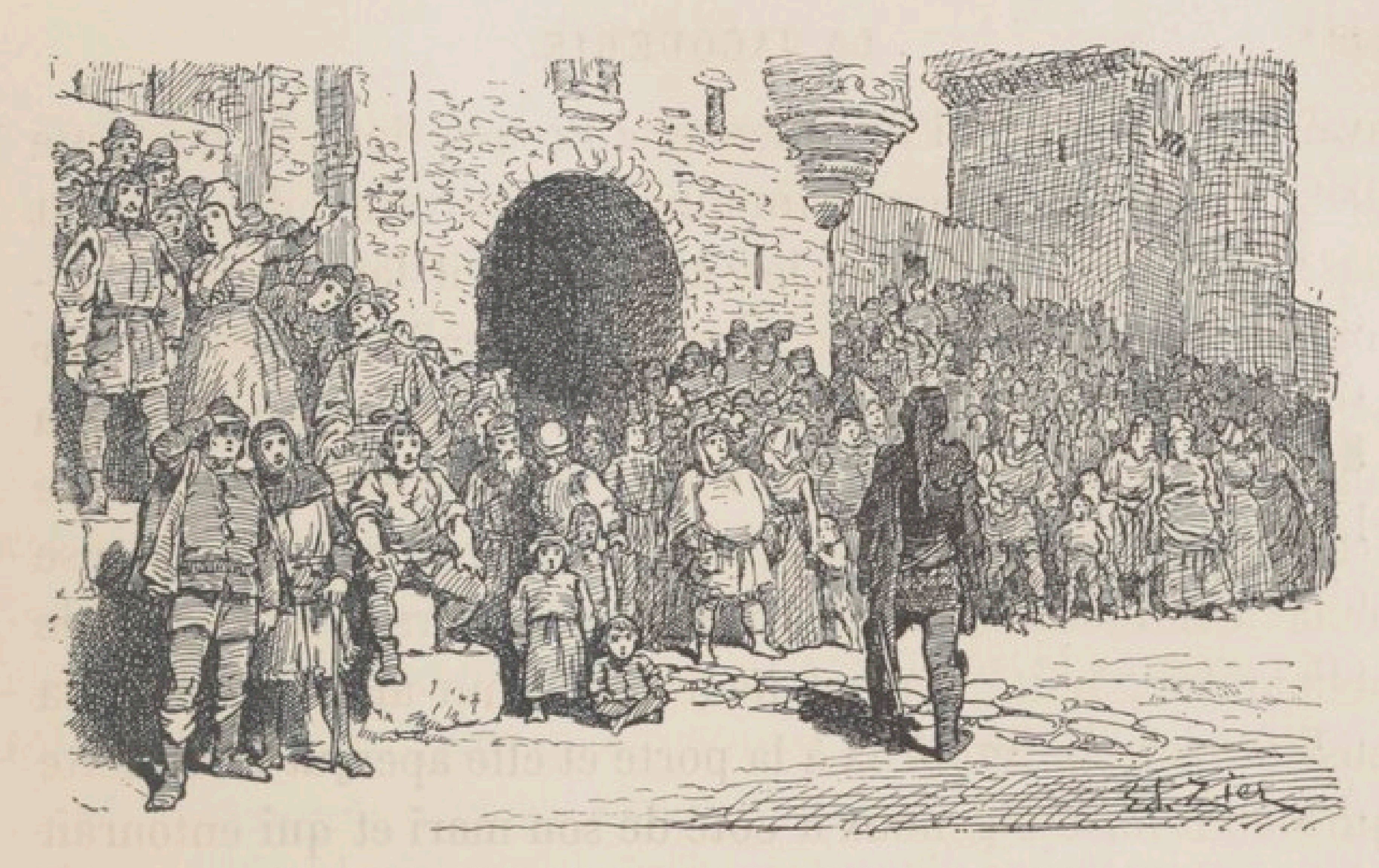
Comme maître Jean se désolait ainsi et qu'Étiennette ne savait que dire pour le consoler, sans abandonner complètement la cause de son oncle, la servante Perrine vint frapper à la porte, et dit en entrant : « Maître, voici venir le boulanger du quartier avec son apprenti et tous ceux des environs qui apportent à dame Maillard un pain de chef-d'œuvre de Collinet Rousseau; il a passé par tous les degrés de l'apprentissage, il a été bluteur, vanneur, pétrisseur, maître valet, et maintenant qu'il est reconnu capable, il ne lui reste plus qu'à se faire recevoir maître à son tour, comme il est aspirant depuis quatre ans. Le maître Jean ne sait peut-être pas que c'est lui qui fournit le pain de la maison depuis plus de six mois; étant mon neveu, madame a bien voulu lui faire cette faveur à ma considération de consentir à se fournir chez un aspirant au lieu d'acheter le pain d'un maître. »

Jean Maillard regardait Perrine sans faire attention à ses paroles, il restait absorbé dans ses tristes pensées et ses prévisions funestes. Perrine reprit : « C'est moi qui lui ai donné son pot tout rempli de noix avec lequel il ira chez le maître des boulangers et lui dira : « Maître, j'ai fait et accompli mes » quatre années, voyez ici mon pot tout rempli de noix. » Alors le maître des boulangers demandera à Pierre Petit, le clerc écrivain du métier, si c'est vrai; il dira que « oui », d'abord parce que c'est vrai, et ensuite parce que lui aussi est mon neveu, seulement du côté de ma mère, au lieu d'être du côté de mon père. Alors le maître rendra le pot à Collinet, qui le cassera contre le mur et laissera courir toutes les noix, que ramasseront les apprentis qui commencent leur temps; ce sont ceux-là qui en remplissent leurs poches, n'étant pas en général nourris de pain de Gonesse. »

Étiennette fit signe à Perrine de se taire, Jean Maillard

avait fait un geste d'impatience. « Prends dans la boutique de Collinet le plus beau pain que tu y trouveras, dit-elle tout bas, et régales-en ce soir les apprentis ; il faut qu'ils se réjouissent avec toi et avec nous de voir enfin ton neveu sur ses pieds de maître et en mesure de mettre lui-même la main au couteau. » Perrine sourit en rougissant, pleine de reconnaissance pour la sympathie et la générosité gracieuse de la jeune femme qu'elle avait élevée. Lorsqu'elle sortit de la chambre, toute fière et heureuse, pour aller exécuter sa mission, elle se retourna à la porte et elle aperçut Étiennette qui s'était mise à genoux à côté de son mari et qui entourait son bras de ses deux mains. « On dirait que le maître est devenu vieux tout d'un coup, pensait-elle ; ce serait chose amère et douloureuse pour la maîtresse, qui est à peine en la fleur de son âge ! Voilà ce que c'est que de vouloir de l'argent, et puis encore de l'argent ; s'il s'en était présenté un autre plus vieux et plus riche que maître Jean, notre vieux maître aurait trouvé bien vite que c'était celui-là qui convenait le mieux à sa fille, encore qu'elle fût jolie et gentille et jeune comme une rose de mai ! »





Il trouva les abords de la porte encombrés.

CHAPITRE VI

Les Anglais au Louvre.

Un grand tumulte s'était élevé dans les rues pendant que le mari et la femme causaient ensemble et depuis que maître Maillard était sorti du conseil. Des visages étrangers au quartier apparaissaient à tous les coins, et l'argentier, mettant bientôt le pied sur le seuil de sa porte, ne tarda pas à s'assurer que le prévôt des marchands n'avait pas révélé trop tôt ses intrigues avec le roi de Navarre, car grand nombre de Navarrais et d'Anglais avaient déjà été introduits dans la ville et commençaient à se montrer sur toutes les places et à tous les carrefours. « C'est sans doute par la porte Saint-Denis, où commandait Samuel Godeau, pensa le quartenier, car j'ai bien vu au conseil qu'il ne paraissait pas étonné du discours de Marcel. » Et il sortit en disant très haut et comme une réflexion qui lui était arrachée par la vue des ennemis

naturels et anciens du royaume : « Encore les Anglais! que viennent-ils faire ici en notre Paris? »

Le mot de Jean Maillard fut entendu des passants et tomba dans des oreilles bien disposées; on répéta de toutes parts dans le quartier : « Qu'est-ce que ces Anglais viennent faire dans notre Paris? » Quelques apprentis le dirent, un bâton à la main; des rixes s'engagèrent, et les Anglais, tout robustes et hardis qu'ils étaient, se trouvèrent accablés par le nombre; on rapporta le soir chez le prévôt, toujours soigneux de se tenir au courant de la police de la ville, que vingt-quatre Anglais avaient été assommés dans les rues et que sans doute un grand nombre d'autres périraient pendant la nuit, à moins qu'ils n'eussent grand soin de se tenir cachés dans leurs hôtelleries. Le prévôt pâlit violemment et saisit son chaperon d'une main agitée. « Je les vais mettre en sûreté dans l'hôtellerie de monseigneur, » dit-il vivement, car il craignait que la colère des chefs de bandes anglaises et celle du roi de Navarre ne fissent tort à ses projets, si les nouveaux venus subissaient les outrages de la population. Deux heures plus tard, sous l'active impulsion d'Étienne Marcel, les étrangers entrés le matin même dans Paris avaient été recueillis dans tous les logis et les hôtelleries et se trouvaient tous incarcérés au Louvre, fort étonnés et irrités de cette hospitalité forcée. L'aube paraissait à peine au-dessus des toits de la maison du prévôt que les gens de son quartier, ayant appris qu'il avait pendant la soirée mis en sûreté les soldats de mauvaise mine qu'on s'était juré de chasser, s'en allèrent courir la campagne, sous la conduite de quelques apprentis sur le point de passer maîtres, à la recherche des Navarrais et des Anglais qui ne manquaient pas aux environs de Paris. Ceux qu'on rencontra en grand nombre ou en petits détachements furent d'abord battus, surtout ceux qui se trouvaient à Saint-Denis, les habitants du lieu s'étant joints aux

Parisiens. Remy était sorti sans bruit de l'atelier de maître Jean et s'était joint à la troupe des Parisiens, à la recherche des Anglais; il tenait en main une belle arbalète avec son rouet, ayant reçu ce don de son oncle, armurier habile entre tous parmi ceux qui étaient célèbres dans la fabrication de Paris; et, lorsqu'il rentra au logis un peu honteux de son escapade et se cachant derrière le battant des portes, Perrine, qui s'était bien aperçue de son absence, remarqua aussi que l'arbalète était détendue : ce qui lui fit penser que le jeune apprenti avait sans doute déchargé son arme sur quelque Anglais. Maître Jean n'avait pas paru voir que la place de Remy était vide, lors même que certains jaloux avaient pris soin de le remarquer en sa présence; mais les plus avisés pensaient que le maître savait bien où était allé celui de tous les apprentis que ses opinions sur les affaires du pays rapprochaient le plus de lui. « Il sait bien que Remy est après les Navarrais, c'est pourquoi il ne sera pas mis à l'amende ni privé de souper quand il rentrera, » disait-on dans l'atelier.

Lorsque Remy était rentré, le triomphe des Parisiens était complet, et ils en étaient si fiers, que le nombre des ouvriers et des bourgeois manquant à leurs tâches accoutumées se trouva doublé le lendemain; mais la chance avait tourné, le roi de Navarre s'était irrité de voir ses gens massacrés par de simples citadins, eux qui auraient dû être exercés au métier des armes, et il craignait d'ailleurs que le résultat des hostilités commencées ne fût d'aigrir irrévocablement la population de Paris contre les troupes qu'il méditait de faire pénétrer en masse dans l'enceinte; aussi, tout en se retirant de sa personne sur Saint-Denis, ordonna-t-il à ses meilleurs chefs de guerre de prendre eux-mêmes la direction des hommes d'armes. Les capitaines haussaient les épaules, trouvant au-dessous de leur honneur de marcher et de conduire leurs

soldats contre des boutiquiers et des artisans ; mais le roi avait coutume de se faire obéir et ceux qui ne lui complaisaient pas pouvaient s'en mal trouver; aussi les Parisiens, revenant tout radieux à la charge, furent-ils bien étonnés de se trouver ce jour-là facilement battus et repoussés jusqu'aux portes, qui se trouvèrent heureusement ouvertes. Maître Jean Maillard se tenait à la porte Saint-Honoré; il venait de rentrer chez lui pendant quelques instants, pour prendre son repas, que dame Étiennette tenait chaud dans le four depuis plus d'une heure en l'attendant. Lorsqu'il reparut à son poste, il fut fort étonné de trouver les abords de la porte encombrés par la population, qui regardait attentivement du côté de la cour du Louvre; un grand mouvement semblait se manifester vers l'entrée; des hommes nombreux sortaient et se rangeaient au milieu de la milice, sous les ordres du prévôt en personne. Maillard avait encore de bons yeux, bien qu'ils fussent un peu fatigués par les travaux délicats auxquels il s'était longtemps livré dans son atelier d'orfèvrerie, et il demanda à l'un de ses voisins qu'il aperçut auprès de lui s'il se trompait en croyant reconnaître que les hommes groupés dans la cour et aux portes du Louvre portaient tous les couleurs de Navarre. Celui qu'il interrogeait haussa les épaules d'un air de colère, en répondant : « Vous ne vous trompez nullement, compère, ce sont ces jolis oiseaux de l'autre côté de la mer qui chantent pour le moment sur l'air de monseigneur Charles le Mauvais et que nous étions en train de plumer l'autre soir, quand messire Étienne Marcel nous les a arrachés des mains pour les mettre en cage dans le Louvre; il me semble qu'à l'heure qu'il est, il se prépare à les mettre au vol : ce qui n'était pas dans le jeu ! »

En effet, les hommes de la milice, avec Marcel en tête, formant l'escorte des quatre cents Anglais, commençaient à se diriger vers la porte Saint-Honoré, en criant de temps à autre :

« A-t-on quelque chose à dire contre la liberté de ces prisonniers? » Bien des gens murmuraient tout bas, mais personne ne manifesta son mécontentement assez haut pour que le prévôt se vît forcé d'y prêter attention; les Parisiens n'avaient pas encore oublié qu'ils avaient été battus l'autre jour par les troupes du roi de Navarre.

Jean Maillard rentra chez lui triste et humilié; il se reprochait de n'avoir pas dit franchement qu'il s'opposait à la libération des prisonniers. « Ce sera quatre cents de plus qu'il faudra tuer quand ils seront dans nos murs, disait-il, et d'ailleurs, quand un homme pose une question aussi impertinente que celle du prévôt, on devrait toujours y répondre; j'attendais d'entendre parler quelqu'un de mes voisins et de mes amis; j'ai tant de fois fait la nique à Marcel dans le conseil, qu'il me semble que ce n'est pas toujours mon tour! »

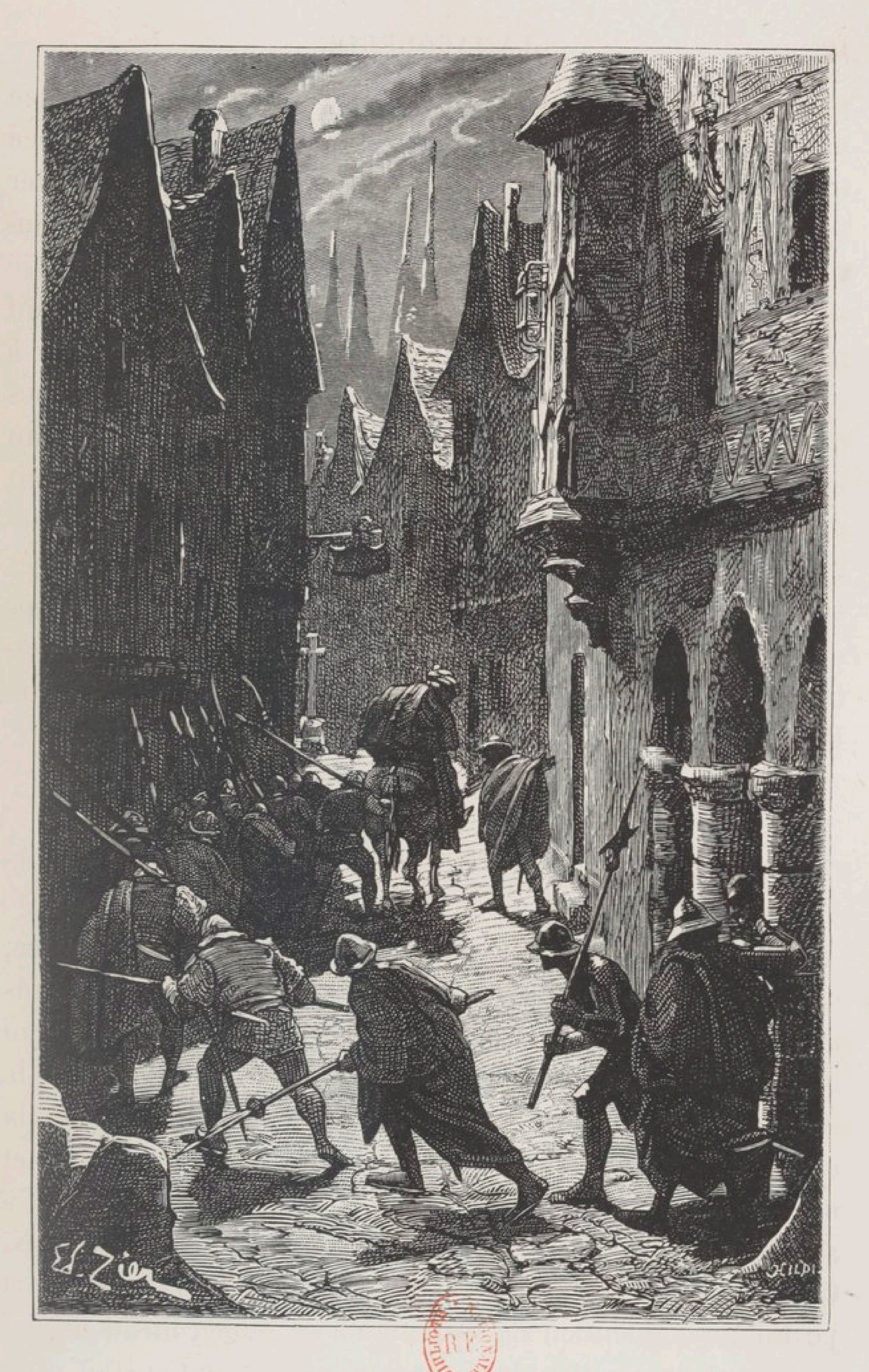
Dame Étiennette encourageait son mari dans cet état d'esprit, ayant toujours peur que le prévôt ne l'envoyât un beau jour prendre au Louvre la place des Anglais dans une moins bonne intention qu'à l'égard de ceux-ci; mais elle s'étonnait au fond de son cœur de la patience que tant d'hommes résolus d'ordinaire témoignaient à l'égard de celui qui contrariait sans crainte leurs goûts et leurs convictions les plus chères et les plus anciennes, en tendant manifestement à enlever au roi captif et à son fils le dauphin la possession de leur bonne ville de Paris! « Je ne passe pas pour bien vive ni récalcitrante, pensait-elle; mais si j'étais homme et que j'eusse l'épée à la main, voire même un bon bâton, je ne me laisserais pas ainsi imposer la volonté d'un seul, lorsque je serais assuré d'être soutenu par des centaines de gens qui pensent comme moi, si je disais mon avis un peu haut! »

Elle réfléchissait ainsi à la nuit tombée; on était à la fin de juillet, un beau coucher de soleil avait doré les clochers des églises de ses teintes de feu; le quartenier avait été absent

presque tout le jour, s'étant rendu à une certaine distance de la ville pour visiter un jardin qu'il venait d'acquérir, à ce qu'il avait dit à sa femme. Étiennette ne pouvait s'empêcher de penser qu'il était peut-être allé un peu plus loin, le dauphin et son armée étant campés non loin de l'endroit où se trouvait le jardin de maître Jean. L'argentier avait cependant pris soin de se pourvoir d'un grand panier, pour rapporter à sa femme des légumes et des fruits, entre autres des pêches qui commençaient à mûrir et qui, étant encore fruit nouveau en France, faisaient fureur sur les tables des riches. C'était par une bonne fortune rare et par grande vigilance du gardien que les fruits de maître Jean n'avaient pas été ravagés et enlevés par les bandes qui couraient dans tous les champs et toutes les fermes, désolant tellement les pauvres cultivateurs, qu'on chantait partout dans la contrée de l'Ile-de-France :

Vin ne froment, ne autre bled,
Pas seulement du pain d'avoine,
N'avons notre saoul de moitié
Une seule fois par semaine.

Étiennette avait cru s'apercevoir, en soulevant le panier, qu'il n'était pas vide même au départ et que son mari emportait des provisions ou des marchandises pour quelque ami qui tenait la campagne ; mais elle ne se doutait pas que le quartenier était plus avant que personne ne le savait dans la confiance de monseigneur le dauphin, duc de Normandie, et qu'il lui apportait la liste des membres du conseil disposés à soutenir son parti s'il faisait quelque mouvement vers Paris. Ce fut la première nouvelle qu'il apprit en arrivant dans son jardin, au moment où il s'apprêtait à se donner un air de circonstance en cueillant lui-même ses pêches, qu'on était venu le mander de la part de celui qu'il savait bien. Le gardien paraissait fort au courant, mais il ne disait rien, et ce fut



Les dizainiers firent sortir leurs hommes.

une réflexion que fit maître Maillard en remontant sur sa mule, que c'était un grand signe que le parti du prévôt et des Navarrais avait fortement perdu puissance et crédit, puisque tant de gens étaient instruits de ce qui se tramait contre eux sans que personne parlât ni révélât le secret. Les intentions du prévôt n'étaient pas si bien cachées, et Maillard avait bien des choses à apprendre là-dessus à monseigneur.

Il était nuit noire lorsque le quartenier rentra à son logis, et bien fallut-il qu'il exerçât tous les droits de sa charge pour se faire ouvrir la porte de la ville à cette heure de nuit venue; un simple bourgeois fût resté à se morfondre auprès des murs jusqu'au lever du soleil pour le moins. Mais maître Jean n'était pas encore près de chercher dans son lit le repos dont il avait si grand besoin, ayant chevauché une bonne partie de la journée; il avait commandé un détachement de sa milice pour sa ronde de nuit, et à peine était-il rentré, qu'il changea ses habits de campagne contre le baudrier et les armes de sa charge, pour se mettre à la tête de ses hommes. Le matin même, au conseil qui s'était tenu avant que maître Jean s'en allât visiter son jardin, le prévôt avait proposé de donner d'autres gardes à la porte Saint-Honoré, prétextant que ceux qui y étaient actuellement faisaient le service de jour et de nuit depuis plus d'un mois et qu'ils devaient être las. Maillard s'y était opposé, comprenant bien le but de son compère. « C'est moi qui suis responsable de la porte Saint-Honoré, avait-il dit, et, quand les gardes que j'y ai placés seront las, c'est à moi qu'ils doivent le dire; jusque-là je laisserai les mêmes, dont je suis sûr. » Étienne Marcel avait fait la grimace sans oser réclamer, car les objections de Maillard étaient fondées. Maillard avait changé son plan de ronde dans Paris : il courut à l'Hôtel de Ville, prévoyant qu'il aurait besoin de tous les partisans du dauphin ; il se saisit de la bannière de France soigneusement pliée en un coffre, et, se

faisant amener son cheval de capitaine, il trotta résolument à travers les rues de la cité, en répétant lui-même et en faisant crier devant lui : « Montjoie Saint-Denis au roi et au duc! »

Il y avait du bruit dans toutes les maisons et on commençait à se rassembler sur toutes les places vers neuf heures du soir. Il était environ onze heures, le couvre-feu avait sonné depuis longtemps, et l'agitation commençait à se calmer un peu, lorsque le prévôt sortit en tête de sa milice. La maison aux piliers n'était pas éclairée sur sa façade et tout le monde semblait y dormir; mais depuis plus d'une heure les hommes commandés dans la milice, les plus hardis et les plus dévoués à Etienne Marcel, avaient pénétré un à un dans la cour par la porte de derrière. Ils étaient armés de pied en cap, et le feu de la cuisine qui donnait dans la salle où les troupes étaient réunies, éclairait plus d'un poignard de miséricorde passé dans les ceintures. Lorsque le prévôt se fut enveloppé dans son grand manteau, il donna à demi-voix le signal de la marche, et les dizainiers, qu'il avait choisis avec grand soin, firent sortir leurs hommes peu à peu.

Le prévôt se dirigeait vers la porte Saint-Antoine et il tenait déjà à la main un lourd faisceau de clefs qu'il cachait sous son manteau, lorsqu'un bruit de pas nombreux le fit tressaillir; en même temps l'un de ses espions se glissait vers lui dans les ténèbres en disant : « Prenez garde, prévôt, voici venir des gens en grand nombre, qui ne nous veulent pas de bien, à nous ni à ceux qui sont dehors. »





Le visage fatigué de maître Jean parut.

CHAPITRE VII

A la porte Saint-Antoine.

Le prévôt s'avança résolument vers les nouveaux arrivants, qui étaient éclairés de torches et de falots comme gens qui n'ont point à se cacher. A leur tête marchait Jean Maillard avec l'air plus résolu et plus animé qu'il n'avait paru depuis bien des semaines et peut-être des mois ; il fit un pas vers le prévôt : « Que faites-vous ici à cette heure, Étienne? » demanda-t-il. Le prévôt se mit à rire, de ce mauvais rire que maître Jean n'aimait pas à entendre. « Et vous-même, compère, de quoi vous mêlez-vous ? Je suis ici pour prendre garde à la ville dont j'ai le gouvernement ! »

Mais Maillard avait vivement repoussé le manteau du prévôt. « Parbleu ! dit-il, il n'en va pas ainsi, vous n'êtes ici à cette heure pour rien de bon ; quel besoin auriez-vous de porter en vos mains les clefs des portes qui sont fermées et

verrouillées, si vous ne vous apprêtiez à trahir la ville entre les mains du roi de Navarre ? »

Cette fois la rougeur monta au front du prévôt. « Vous mentez, Jean, dit-il effrontément.

— Pardieu, traître, c'est vous qui mentez, riposta maître Jean. A mort ! à mort ! tout homme qui se trouve de son côté ! » Et il leva sa hache d'armes sur son compère, oubliant résolument tous les liens d'une amitié ancienne et les relations de famille, à la pensée de la trahison qui se préparait. Philippe Giffard était là, intimement lié avec le prévôt, dont il ignorait toutes les trames, mais qu'il suivait toujours et partout par attachement personnel et par confiance. Il se jeta devant Marcel, afin de le couvrir de son corps. Mais Maillard avait vu couler le sang sous sa hache, et, frappant à coups redoublés le prévôt qui se défendait faiblement, il appelait à son aide les compagnons qui l'avaient suivi ; Remy détourna le poignard dont l'évêque de Laon, caché sous l'habit d'un Cordelier, menaçait son maître, et le prélat s'enfuit après avoir reçu une légère blessure.

A travers toutes les rues, aux environs de la porte Saint-Antoine, fuyaient les partisans du prévôt, qui gisait à terre baigné dans son sang ; les hommes de Jean Maillard les poursuivaient, seuls d'abord, criant : « A mort ! à mort ! » sans aucun égard pour le sommeil des voisins ; mais le bruit avait réveillé plus d'un dormeur, les têtes paraissaient aux fenêtres et aux portes, on demandait : « Qui va là ? » et le cri commençait à se propager : « C'est le prévôt qui voulait livrer la porte Saint-Antoine aux Navarrais ; mais maître Jean Maillard et son frère, maître Simon, ont été réveillés dans leur lit par l'inspiration de Notre-Seigneur et de Notre-Dame, et ils sont venus ici pour l'arrêter, comme il avait les clefs de la ville en sa main. » Quelques-uns des gens de maître Maillard réfléchissaient bien que l'inspiration divine avait dû

venir à maître Jean un peu plus tôt qu'on ne disait communément, vu qu'il les avait fait prévenir de s'armer dès le matin, avant d'aller à son jardin hors de la ville ; mais tout le monde n'y regardait pas de si près, et le prévôt naguère si puissant et si populaire était à cette heure honni et détesté de tous comme un traître. Les gens de Maillard, sur son ordre, se pressaient de prendre possession de toutes les portes; il y avait des hommes du prévôt à la porte Saint-Honoré comme à la porte Saint-Denis, et bien des gens furent arrêtés dans leurs maisons, qui étaient au courant du complot. Dans la nuit, qui était calme et claire, on pouvait d'ailleurs entendre les soldats du roi de Navarre qui se pressaient contre les murailles et s'impatientaient tout haut de ne pas voir les portes s'ouvrir devant eux.

Le jour était venu, ce long jour qui avait tardé vingt-quatre heures bien comptées pour maître Jean Maillard. Dans son logis, Étiennette s'inquiétait et ne comprenait pas ce que devenait son mari; elle avait passé toute la nuit assise auprès du lit de ses enfants, écoutant les bruits lointains qui retentissaient dans la ville et se demandant quel chagrin ils pouvaient lui annoncer.

Dès que le jour fut levé, elle vit entrer Perrine, qu'elle n'avait pas osé appeler, tant elle redoutait les nouvelles tout en désirant les savoir. La vieille servante était pâle d'émotion et d'effroi : son neveu Collinet venait d'apporter le pain, et en même temps il lui avait appris la trahison préparée par le prévôt, et le prompt châtiment que cette trahison avait rencontré. « Voilà ce Goliath qui faisait trembler chacun à sa volonté plus bas que le plus pauvre d'entre nous, avait dit Collinet, et qui veut le voir peut aller devant Saint-Catherine du Val des Écoliers, où il est étendu tout nu et vilain comme un Judas qu'il était. »

Perrine ne savait comment annoncer à sa maîtresse que

son mari avait fait périr son oncle et parrain, qui l'avait tenue sur les fonts du baptême et de qui elle portait le nom. « C'est cependant grande grâce et faveur que Notre-Seigneur a faite à maître Jean d'avoir par son esprit su deviner les mauvaises pensées que ce coquin de prévôt gardait en son cœur et entendement, et d'avoir su par son courage arrêter le dessein avant qu'il fût exécuté ! » pensait Perrine, lorsqu'elle s'approcha doucement de la jeune femme qu'elle avait nourrie et portée entre ses bras, en disant d'une voix caressante : « Je me demandais ce matin qui vous aimiez le plus en ce monde, vos enfants ou maître Jean, ma petite Tiennette? »

La jeune femme avait tressailli en entendant la voix de la vieille femme dont elle n'avait pas aperçu l'entrée, tant elle était absorbée dans ses pensées; mais elle répondit sans hésiter un seul instant : « Maître Jean, bien assurément, car il m'a aimée et choisie au milieu de tant d'autres jeunes filles qui eussent été heureuses et fières de devenir sa femme, tandis que mes chers petits n'ont pas choisi leur mère, mais ont eu à se contenter de celle qu'il plaisait à Notre-Seigneur de leur donner, tout ignorante et peu sage qu'elle puisse être !

— Alors, reprit Perrine, toujours du même ton insinuant, la santé et la gloire de maître Jean vous tiennent plus au cœur que la santé et la gloire de votre oncle et de toute votre famille ? »

La jeune femme se releva d'un bond, interrogeant Perrine du regard, sans pouvoir parler. Lorsqu'elle recouvra enfin la voix, Perrine n'avait encore rien dit. « Que sais-tu? s'écria dame Étiennette; est-il arrivé quelque malheur à mon bien-aimé et honoré mari? Je le savais bien pendant toute cette nuit où je n'ai pu fermer l'œil, tant j'étais anxieuse et soucieuse : mon oncle l'a fait jeter au Louvre en la place

des Anglais qu'il a traîtreusement relâchés, bien qu'ils soient les ennemis du roi et du royaume, ainsi que Remy est venu me l'apprendre hier soir! Que Notre-Dame et tous les saints gardent mon maître Jean, s'il est en la puissance de mon oncle! Donne-moi mon capuchon et ma mante, Perrine, que j'aille le voir en prison; mon oncle ne pourra cependant pas m'en fermer les portes! »

Elle s'avançait déjà vers l'auvent du logis, lorsque Perrine mit sa main sur le bras de la jeune mère. « Maître Jean n'a pas de mal, dit-elle, et maître Étienne Marcel n'est plus prévôt de Paris et n'a plus de porte à fermer ou à ouvrir; fort heureusement, car il en allait ouvrir qui eussent dû rester fermées! »

Étiennette s'arrêta au milieu de la chambre; une parole l'avait surtout frappée : « Maître Étienne Marcel n'est plus prévôt de Paris! » « Comment mon oncle a-t-il été renversé, étant hier si puissant encore? demanda-t-elle; je voyais bien depuis quelque temps qu'on commençait à ne plus se fier à lui, le jugeant trop Anglais pour être un loyal serviteur du roi et de monseigneur le dauphin; mais ses ennemis ne parlaient guère, sinon maître Jean au conseil, et il faisait tout ce qu'il voulait en la ville!

— Il ne fera plus rien, repartit la vieille femme avec solennité, car il est mort de coups de hache et de poignard et tout nu de son corps, devant Sainte-Catherine du Val des Écoliers, où chacun le peut voir, avec plus d'un qui le soutenait de son vivant, pour l'insulter et crier à la trahison : cette nuit même il devait ouvrir la porte Saint-Antoine au roi le Mauvais, et faire entrer les Anglais et les Navarrais en la ville, pour nous tuer et massacrer dans nos lits. »

Étiennette n'en demanda pas davantage, elle avait compris par une intuition secrète ce que la vieille servante n'osait pas lui dire; elle savait que la longue inimitié de son mari

et de son parrain avait enfin porté ses fruits, et que maître Jean avait porté ou fait porter le coup sous lequel était tombé le parent qui l'avait élevée dans son enfance et qui naguère avait eu tant de bontés pour elle. A genoux devant son crucifix et serrant dans ses bras les petits enfants effrayés par les larmes de leur mère, elle implorait la miséricorde divine pour le malheureux, précipité devant le tribunal de Dieu au moment même où il allait exécuter sa trahison, lorsque son oreille craintive et inquiète crut discerner des pas furtifs, qui se rapprochaient peu à peu de la maison; elle se releva tout à coup, pressant plus étroitement ses enfants sur son cœur. La porte s'ouvrit lentement, timidement, et le visage fatigué de maître Jean parut à l'ouverture. Depuis plus d'une heure, au milieu de son triomphe, pendant qu'il parlait au peuple sur l'échafaud qu'il avait fait dresser au carrefour des Halles et qu'il expliquait la trahison projetée par Étienne Marcel, contre laquelle il avait fallu se mettre en garde sur-le-champ par la mort du conspirateur, maître Jean se disait tout bas : « Comment expliquerai-je ceci à ma pauvre Étiennette, qui tant aima toujours son oncle et parrain et avait raison d'ainsi faire? Elle aura horreur de ma main teinte du sang de celui qui lui servit de père, et qui me l'a lui-même donnée pour épouse, et plus ne voudra me voir ni m'approcher! » C'était comme un coupable et un peureux que le brave quartenier errait autour de sa maison pendant que dans toutes les rues et sur toutes les places de Paris les gens remerciaient Dieu à jointes mains de la prévoyance et du courage dont il avait fait preuve, et qu'on disait tout haut dans les groupes qui se pressaient à la porte des églises : « C'est Jean Maillard que le dauphin devra faire marcher à côté de lui quand il rentrera en sa bonne ville de Paris, comme assurément il ne tardera pas à faire, car c'est à lui qu'il la doit et à nul autre! »

Le premier regard jeté sur Étiennette rassura quelque peu l'âme troublée du quartenier. « Au moins n'aurai-je pas la douleur de lui dire ce que j'ai fait et elle de l'entendre, pensa-t-il, car déjà elle est instruite. » Mais il ne s'attendait au mouvement de tendresse et d'admiration qui jeta sa femme dans ses bras en cet instant où il entrait dans la salle. « O mon Jean, mon brave Jean, murmurait-elle, que de chagrin as-tu dû ressentir en voyant que tu ne t'étais pas trompé et que mon oncle chéri était traître au roi et à monseigneur ! »

Ce n'était pas la pensée qui avait le plus occupé le quartenier, et il se disait tout bas que sa femme le croyait meilleur qu'il n'était ; mais Étiennette avait repris : « Maintenant que sa mort est venue par la justice de Dieu toujours si terrible, je ne demande qu'une grâce que tu me feras bien et que nul ne me peut refuser : que le frère de mon père ne reste pas tout nu exposé à la colère et aux insultes de tous, mais que je le puisse aller reprendre pour l'enterrer en terre sainte et faire dire les prières dont il a si grand besoin pour le repos de sa pauvre âme ! »

Le capitaine parisien était si heureux et si reconnaissant de se trouver délivré de l'angoisse qu'il avait éprouvée à la crainte de la colère et de la douleur de sa femme, qu'il lui eût volontiers accordé une demande plus difficile et moins raisonnable que celle de dame Étiennette. « Tu as raison, dit-il aussitôt, et je suis fâché de n'avoir pas déjà fait mettre le corps du prévôt dans une église ; mais je vais sur l'heure le faire enlever de la place où le peuple l'insulte, et le rapporter en la chapelle des frères mineurs à notre porte, afin qu'ils prient constamment pour lui, jusqu'à ce que nous puissions le mettre en terre sainte, avec les honneurs dus à un chrétien et à un homme qui a aimé et nourri mon Etiennette ! »

La jeune femme avait déjà jeté sa mante sur ses épaules. « J'y vais avec vous, mon maître Jean, » dit-elle. Et le quartenier ne s'y opposa pas, pensant en lui-même que les plus acharnés entre les ennemis d'Étienne Marcel ne trouveraient rien à redire à la piété reconnaissante de sa nièce pour celui qui lui avait servi de père. « On pourrait me blâmer, se disait-il, car les colères du populaire sont cruelles et immodérées, mais les plus fous et violents respecteront la douleur de la fille adoptive du mort et de la femme du meurtrier ! » Involontairement maître Jean Maillard pressait plus étroitement le bras d'Étiennette, lorsque la double relation de la jeune femme avec lui et avec le prévôt lui revint à l'esprit dans son lugubre contraste.

Étiennette avait bien besoin de l'appui de son mari, car à chaque pas, en approchant de la porte Saint-Antoine, elle frémissait et tressaillait d'une horreur plus irrésistible. Les cadavres sanglants des partisans d'Étienne Marcel étaient épars par les rues et carrefours ; on n'avait pas pris, comme pour leur chef, la peine de les transporter sur les marches de Sainte-Catherine. Les yeux ouverts des morts, leurs bras encore raidis et les doigts crispés autour du pommeau d'une épée ou d'un poignard, l'expression de menace ou de terreur qui s'était pétrifiée sur leurs traits glaçaient d'effroi le cœur tendre de la femme du quartenier ; elle détournait la tête dès qu'elle apercevait de loin un de ces corps immobiles, jetés en travers de la rue comme des sentinelles surprises à leur poste, et elle se disait en frissonnant : « Comment pourrai-je regarder le corps de mon oncle si ceux-ci qui ne me sont rien me font ainsi grand'peine? » Elle pressait cependant le pas, ressentant une peine amère à l'idée des insultes que pouvait subir le cadavre du prévôt.

Comme le quartenier approchait avec sa femme de l'église du Val des Écoliers, il s'arrêta un instant dans sa marche,



Étiennette avait besoin de l'appui de son mari.

frappé du bruit et du tumulte qu'il entendait gronder dans le lointain. « A l'eau ! à l'eau ! » criait-on. Le capitaine de la milice lâcha le bras d'Étiennette. « Ils sont en train de massacrer quelque malheureux ! » s'écria-t-il ; et il prit sa course vers la rivière, dont il touchait le bord au moment où sa femme, aussi troublée et plus jeune que lui, le rejoignait sur la berge. Tous deux jetèrent un cri, car tous deux avaient entendu le plongeon sinistre d'un corps qu'on venait de précipiter dans l'eau, et tous deux reconnurent, s'en allant au fil de l'onde, les traits du prévôt de Paris glacés par la colère et par la mort. Dans le peuple on criait : « Qu'il aille rejoindre son grand ami et patron le roi Charles le Mauvais ! Il ne lui enverra plus l'argent du roi sur les files des mules allant à Saint-Denis ! » Mais Étiennette se laissa tomber à genoux sur la rive, en murmurant tout bas : « Dieu Notre-Seigneur vous recevra en sa grâce, monsieur mon oncle et parrain, car vous m'avez fait souvent du bien, si vous avez fait au roi et au royaume ce tort et ce mal que vous avez payés de votre vie ! »



DELHI ET CAWNPORE



Un domestique indou dormait.

DELHI ET CAWNPORE

CHAPITRE PREMIER

Grondement de l'orage.

« Je ne vous reconnais plus, Frank, disait au major Vandeleur la jeune femme qu'il avait ramenée d'Angleterre depuis un an à peine ; vous étiez naguère si gai, si drôle, que mes cousines disaient que c'était de la prodigalité de marier ensemble deux créatures qui eussent suffi à donner de l'entrain à deux ménages pour le moins ; votre gaieté avait résisté au climat de l'Inde, qui amène en général la mélancolie aux caractères les plus joyeux : elle n'avait pas faibli dans l'isolement du célibat, et maintenant que je suis avec vous, pour ne nous plus quitter jamais, jamais, car je n'irai pas

toute seule à Weybridge, quoi que vous en puissiez dire ; maintenant que nous avons le droit de nous aimer et de nous le dire sans que personne nous fasse la moue ; maintenant que Dieu nous a donné en outre la plus jolie petite fille qui soit jamais née sous ce ciel brûlant ; vous ne riez plus jamais, vous soupirez ou vous avez l'air sombre au milieu de toutes mes folies, et la nuit, quand vous dormez, je vous ai vu plus d'une fois fermer le poing comme si vous étiez en colère ; et même un soir, ou plutôt un matin, oh ! Frank, je ne pouvais pas le croire d'un héros comme vous, mais j'ai trouvé votre oreiller tout mouillé, comme si une pauvre femme avait pleuré en rêvant à son pays ! »

Le major regardait sa femme en souriant, et cette fois elle ne pouvait pas se plaindre de son air morose. « Ce que c'est que la responsabilité d'un père de famille, Édith ! dit-il ; je réfléchis déjà au moment où il faudra marier et surtout doter Mildred !

— Oh ! moi, je n'y pense jamais, et la jeune femme riait étourdiment, parce qu'avant que Mildred soit d'âge à se marier..., nous serons riches... », allait-elle dire, lorsqu'elle se rappela que la fortune ne pouvait leur venir que du chagrin de son mari et de la perte de ses parents ; aussi elle reprit : « Vous serez au moins général, et d'ailleurs pourquoi Mildred n'aurait-elle pas le bonheur qu'a eu sa mère et ne trouverait-elle pas un mari qui l'aimerait et qui l'épouserait sans s'inquiéter de sa fortune ? Mais ce n'est pas là ce qui vous attriste, Frank ; vous avez plus de confiance en Dieu et plus de bon sens que de vous tourmenter de l'avenir d'une petite fille qui n'a pas encore deux mois : vous avez l'air aussi grave que le colonel quand il passe la revue du régiment et qu'il est obligé de mettre deux ou trois cipayes à la salle de police pour armes mal tenues.

— « Armes mal tenues », c'est justement ce qu'un co-

lonel français qui est devenu un grand général a dit une fois à un soldat qui avait tiré sur lui à la parade ; son mousquet avait fort heureusement raté, car il tirait à bout portant ; le colonel se mit à sourire, il savait que le soldat avait quelque droit de lui en vouloir. « Trois jours de salle de police pour armes mal tenues, » dit-il seulement ; tout le régiment l'aurait porté en triomphe pour lui rendre grâces de sa générosité spirituelle et gaie ; mais, si notre pauvre colonel en faisait autant, je ne sais pas ce que feraient nos soldats ; plus d'un suivrait peut-être l'exemple du premier. Édith, mon enfant adorée, vous me reprochez de n'être plus gai et amusant comme autrefois ; et moi, je me reproche sans cesse de vous avoir épousée, de vous avoir enlevée de votre paisible petit nid de Weybridge pour vous amener ici, où vous êtes seule, sans amis, sans appui ; si je vous manquais tout à coup !... » Et le jeune officier cacha sa tête dans ses mains pour dérober à sa femme des yeux qui se mouillaient de larmes.

Elle se leva effrayée, et posant sur son épaule une main caressante : « Pourquoi aurais-je besoin d'un autre ami, d'un autre appui que mon mari? demanda-t-elle tendrement ; vous savez bien que je n'ai connu le bonheur qu'auprès de vous, Frank ; mon oncle et ma tante étaient las de donner un asile à la pauvre orpheline, mes cousines ne m'ont jamais aimée...

— Et votre cousin vous aimait trop, » reprit le major en levant sur sa femme des regards moqueurs, qui eussent pu lui faire prendre le change sur son émotion, si Édith n'avait pas été aussi perspicace qu'entêtée. Elle avait mis dans sa petite tête qu'elle découvrirait le secret du souci de son mari ; elle le tenait à sa merci, sous la véranda de leur bungalow, à la porte de la capitale de l'antique royaume des Mogols, dans l'un des faubourgs de la riche Delhi, et

était bien résolue à ne pas le laisser aller avant qu'il lui eût confié son secret.

Beaucoup de femmes eussent conçu d'abord des inquiétudes sur la santé de leur mari, à l'ouïe des mélancoliques paroles que le major avait laissé échapper, mais Édith n'avait jamais vu son Frank malade ou même indisposé : il était aussi robuste qu'il était beau et de grande tournure ; Frank malade, Frank en danger de mort n'était pas une idée qui pût naître dans l'esprit d'Édith ; elle regardait toujours d'un air interrogateur et ses deux petites mains s'étaient refermées sur la main de son mari.

Celui-ci jeta rapidement les yeux autour de lui. Au pied de la véranda, dormait un des domestiques indous si nombreux dans les maisons des officiers de l'armée anglaise et souvent si inutiles au service de leurs maîtres. Derrière la jeune femme, un punkah ou grand éventail s'agitait lentement, mis en mouvement par un second serviteur, afin de rafraîchir l'air étouffant de l'après-midi.

Édith suivit du regard les yeux de son mari et elle crut comprendre qu'il lui imposait silence, à cause de la présence des domestiques. Sans baisser la voix elle dit gaiement : « Mais, Frank, vous savez bien que Rohilcund et Tapia ne savent pas un mot d'anglais.

— En êtes-vous bien sûre ? » Et le major se leva de son fauteuil de jonc d'un air impatient en faisant signe à sa femme de le suivre dans l'intérieur de la maison.

Édith riait en sautillant au-devant d'une petite créature enveloppée dans ses voiles blancs et portée aux bras d'une ayah ou bonne indigène, dont les poignets et les chevilles entourés de bracelets d'argent indiquaient à la fois la générosité de ses maîtres et le goût pour la parure ordinaire aux femmes de sa classe et de sa race.

« Mildred, baby, ris donc un peu, toi, et je te porterai à

papa, qui ne pourra pas me gronder quand je te tiendrai dans mes bras, comme il a à cette heure envie de le faire, j'en suis sûre ; aussi comme j'ai peur, peur ! tu n'as pas peur, toi. » Et la jeune mère faisait sauter dans ses bras l'enfant chérie qui semblait comprendre et qui souriait doucement de ce rire vague et doux des petits enfants, qui caresse d'avance l'avenir.

Le major avait rouvert la porte de son cabinet et il contemplait sans rien dire sa femme et son enfant ; mais, tout à coup, il tressaillit et fit un pas en avant, le bras tendu, comme pour protéger des êtres chéris contre un danger soudain. En regardant Édith, penchée sur son enfant, il avait saisi au passage d'autres regards attachés sur le même tableau ; le domestique Rohilcund, celui-là même qui ne comprenait pas l'anglais, à ce que disait sa maîtresse, s'était soulevé au pied de la véranda avec les mouvements silencieux et souples d'un serpent venimeux, et il regardait la mère et la petite fille avec l'expression d'une malignité triomphante qui glaça le sang dans les veines du major. Il fit un signe que sa femme aperçut en relevant la tête, et elle comprit qu'une émotion subite et poignante était venue s'ajouter aux mystérieuses inquiétudes de Frank. Perdant tout à coup son air d'enfant joueur pour revêtir l'expression d'une tendre sollicitude, elle s'avança vers la porte de la véranda entr'ouverte sur le cabinet du major, et, portant toujours sa petite fille dans ses bras, elle laissa retomber derrière elle les plis d'un long rideau et s'agenouilla à côté du fauteuil dans lequel le major s'était laissé tomber. « Je ne ris plus, Frank, dit-elle doucement ; nous voici, Mildred et moi, qui vous demandons sérieusement pourquoi vous vous tourmentez, pourquoi vous n'êtes plus heureux, même avec votre femme et votre enfant ; dites-moi votre secret, mon ami, dites-le à Mildred ; vous êtes bien sûr, au moins, qu'elle ne commettra pas d'indiscrétion !

— Édith, et le major avait pris la tête de sa femme entre ses deux mains glacées, Édith, mon amour, je tremble parce que je crains qu'un grand malheur et un grand danger ne menacent à la fois l'Angleterre et tous les Anglais qui se trouvent dans l'Inde pour la reine!

— La reine? » Cette fois Édith ne comprenait plus du tout. Le major reprit : « Ou je me trompe bien, ou nous sommes à la veille d'une insurrection générale de tous les royaumes soumis à Sa Majesté dans l'Inde, ou nous sommes à la veille d'être trahis par les soldats auxquels nous avons enseigné l'usage des armes ! L'armée indigène est sur le point de se révolter !

— Pourquoi croyez-vous cela? demanda la jeune femme, qui avait pâli jusqu'aux lèvres ; quelle raison avez-vous de le croire? Vos soldats ne vous sont-ils pas soumis, vous ont-ils jamais désobéi? Frank, ne savez-vous pas qu'ils vous adorent, et moi-même qui les connais à peine, qui ne suis ici que depuis un an, n'ai-je pas eu déjà bien des fois l'occasion de me louer de leur dévouement? Avez-vous oublié comment, deux mois à peine après mon arrivée ici, comme je me promenais étourdiment dans les jungles un matin que vous étiez à l'ordre, un de ces affreux serpents que vous appelez un *cobra di capello* s'est avancé presque sous mes pieds en sifflant et en dressant son horrible tête ; j'étais morte de peur avant de l'être de la morsure, quand un de vos cipayes, Madhoo, que je n'avais jamais vu, mais qui se promenait lui aussi dans la jungle, a marché sur le serpent et l'a coupé en deux avec la baguette qu'il tenait à la main. Non, vous ne l'avez pas oublié, car vous avez toujours été bon pour Madhoo, et l'autre jour encore je l'ai vu qui sortait du bungalow; je suis sûre qu'il était venu vous demander quelque faveur et que vous l'avez accordée en pensant à moi ! »



Un de ces affreux serpents s'est avancé.

Le major souriait avec amertume. « C'était Madhoo qui venait me faire une faveur, Édith, et je crois bien, en effet, qu'il pensait à vous en venant me prévenir que, si le gouverneur en conseil ne prononçait pas un édit pour retirer les cartouches graissées qui menacent à la fois la religion des Indous et celle des Musulmans, la révolte des opprimés serait si terrible, que le monde entier en parlerait encore dans cent ans ; votre ami Madhoo n'est pas un Indou pur sang, Édith ; il a du sang de Sikh dans les veines : c'est pourquoi il m'a parlé si franchement, si rudement même ; il m'aurait flatté, il aurait rampé tout en me menaçant s'il avait été un véritable fils de l'Inde ou du Dekhan ! »

Édith ouvrait ses grands yeux bleus ; elle ne comprenait pas.

« Des cartouches graissées, Frank, qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce que tous les soldats n'ont pas les mêmes cartouches ? Est-ce que vous mettez des cartouches particulières dans votre gros fusil quand vous allez à la chasse ? »

Vandeleur attira sa femme sur ses genoux en souriant tristement. « Écoutez, dit-il, voici l'histoire : Le gouvernement n'était pas content de nos vieilles armes, il a voulu en donner de nouvelles à toute l'armée anglaise dans l'Inde, comme l'armée anglaise en Angleterre en possédait depuis longtemps ; les nouvelles carabines Enfield ne pouvaient pas se charger avec les anciennes cartouches fabriquées en Angleterre pour le service de l'Inde ; les nouvelles cartouches sont arrivées enveloppées dans un papier glacé qui pouvait donner l'idée de l'usage de la graisse dans sa confection, et comme il faut déchirer la cartouche avec les dents pour pouvoir charger la carabine, l'idée est venue à un innocent ou à un traître de se servir de cette inquiétude pour miner dans ce pays la puissance de l'Angleterre toujours odieuse à une grande partie de la population ; il y a quelques mois, au

commencement de janvier, un misérable lascar qui travaillait dans la poudrière de Dumdum est venu demander un peu d'eau à un grenadier du 2ᵉ, qui se trouvait être un brahmine de première classe : celui-ci a refusé avec cette hauteur qui ferait pâlir celle d'un duc anglais, en disant que sa caste serait perdue si le vase où il buvait était seulement effleuré par les lèvres du lascar; l'ouvrier s'est mis à rire. « Tu es fier de ta caste, a-t-il dit, et tu as bien raison, mais d'ici à peu de jours les Sahib logues (les seigneurs blancs) auront mis au même rang toutes les castes; quand une fois vous aurez pressé de vos dents les cartouches que nous fabriquons avec du lard de porc et de la graisse de vache, il n'y aura plus de brahmine ni de paria, il n'y aura plus de seigneurs obéissant à Mahomet, ou de disciples de Brahma, nous deviendrons tous chrétiens de gré ou de force, et les Sahib logues seront maîtres de l'empire de l'Inde comme ils ne l'ont encore jamais été ! »

» Il n'avait pas fini de parler et il riait encore de l'effet de sa rancuneuse menace, que le grenadier courait aux baraques et répandait la nouvelle dans tout le cantonnement ; les uns ont vraiment pris peur, d'autres ont fait semblant ; mais la traînée de poudre a pris feu si vite, que je me suis bien des fois demandé si la mine n'était pas déjà prête et s'il n'y avait pas, au fond de toute cette émotion populaire, une conspiration secrète des anciens princes indous. A l'heure qu'il est, il n'y a pas un régiment dans l'Inde qui ne soit convaincu que le gouvernement anglais conspire contre sa religion, mahométane ou brahmane ; le lard du porc est l'abomination des uns, la vache est sacrée pour les autres, et on a beau dire que tous les porcs du monde et toutes les vaches de la péninsule ne pourraient pas faire de force un seul chrétien, ils n'en croient absolument rien. Le général Hearsey a fait à Barrackpore un discours qu'il aurait fallu

faire répandre à pleines mains dans l'Indoustan tout entier : « Nous sommes chrétiens du Livre, a-t-il dit, nous n'admettons pas dans notre religion des gens qui ne comprennent pas et qui ne connaissent pas bien le Livre ; quand vous vous jetteriez à nos pieds pour nous conjurer de vous recevoir parmi nous, nous ne pourrions pas le faire si vous n'étiez pas bien instruits ; jugez si nous voulons vous forcer dans votre religion, nous qui protégeons ainsi la pureté de la nôtre ! » Ce qui n'empêche pas, ajouta le major en changeant tout à coup de ton et d'accent, que le général n'ait dit et écrit au gouverneur général que les Européens de Barrackpore dormaient sur une mine prête à éclater. Il en est de même dans toutes les stations ; il en est surtout ainsi à Delhi, dans la vieille capitale des anciens princes mogols, là où leur race subsiste encore sous les yeux de la population, toute prête à réclamer ses anciens droits. Les tyrannies et les oppressions passées sont oubliées ; la population se souvient seulement qu'elle était gouvernée autrefois par des souverains de sa couleur et de sa race, qu'elle a été vaincue et qu'elle peut essayer de se délivrer du joug des conquérants ! » Édith avait pâli, elle commençait à comprendre. « Mais vous m'avez dit cent fois, Frank, que les Indous étaient très malheureux sous l'empire des princes indigènes, qui étaient souvent de véritables monstres !

— Je vous l'ai dit parce que cela était vrai, mais je vous dis maintenant qu'ils l'ont oublié !

— Puisque ces cartouches *graissées*, comme vous dites, leur font tant de peine et tant de peur, est-ce qu'on ne pourrait pas les fabriquer autrement ?

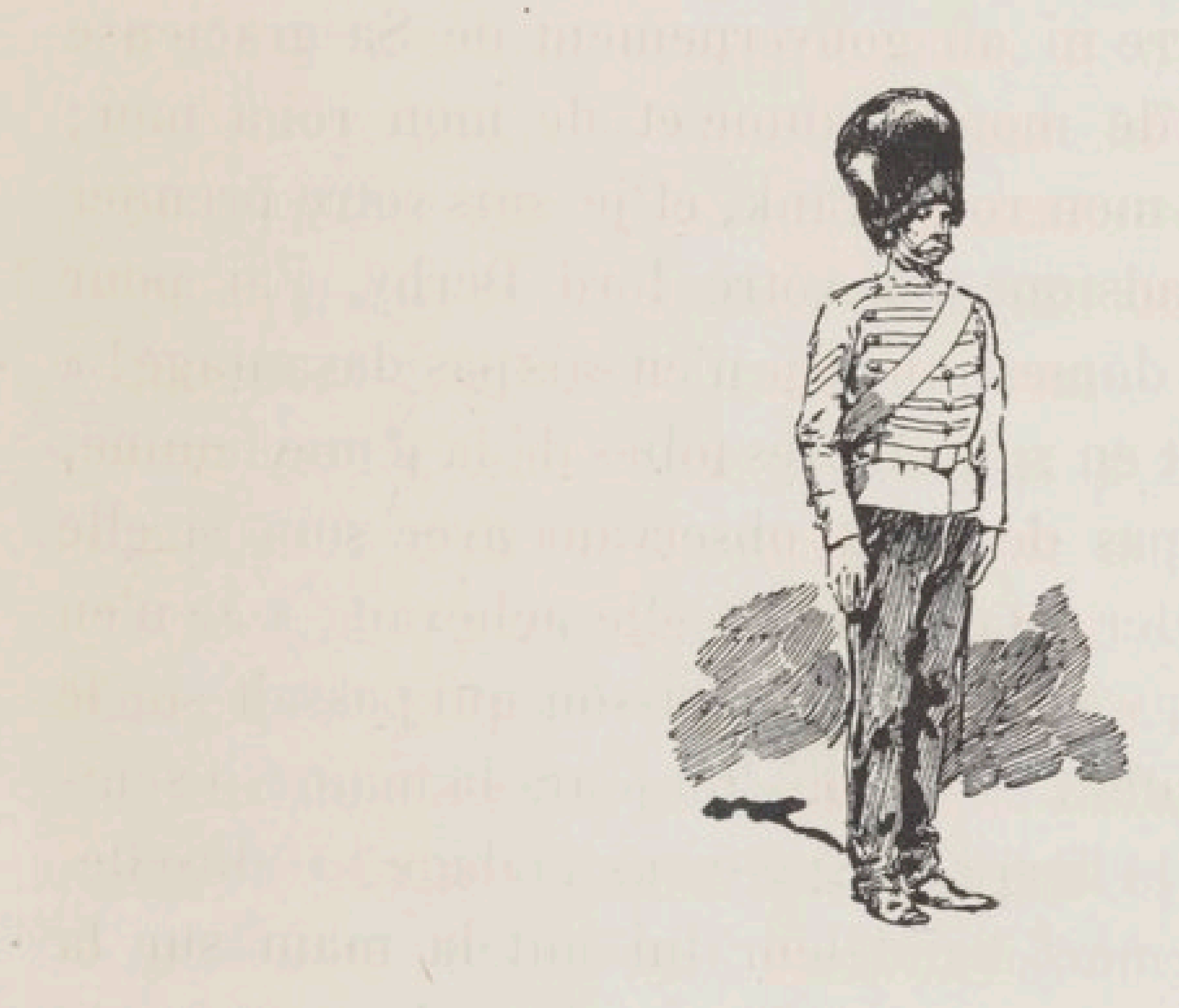
— C'est ce qu'on a fait ; sur plusieurs points, les hommes ont même été autorisés à fabriquer eux-mêmes leurs cartouches, afin qu'ils pussent être bien assurés qu'aucun ingrédient fâcheux n'y était mêlé. Mais leurs craintes et leurs

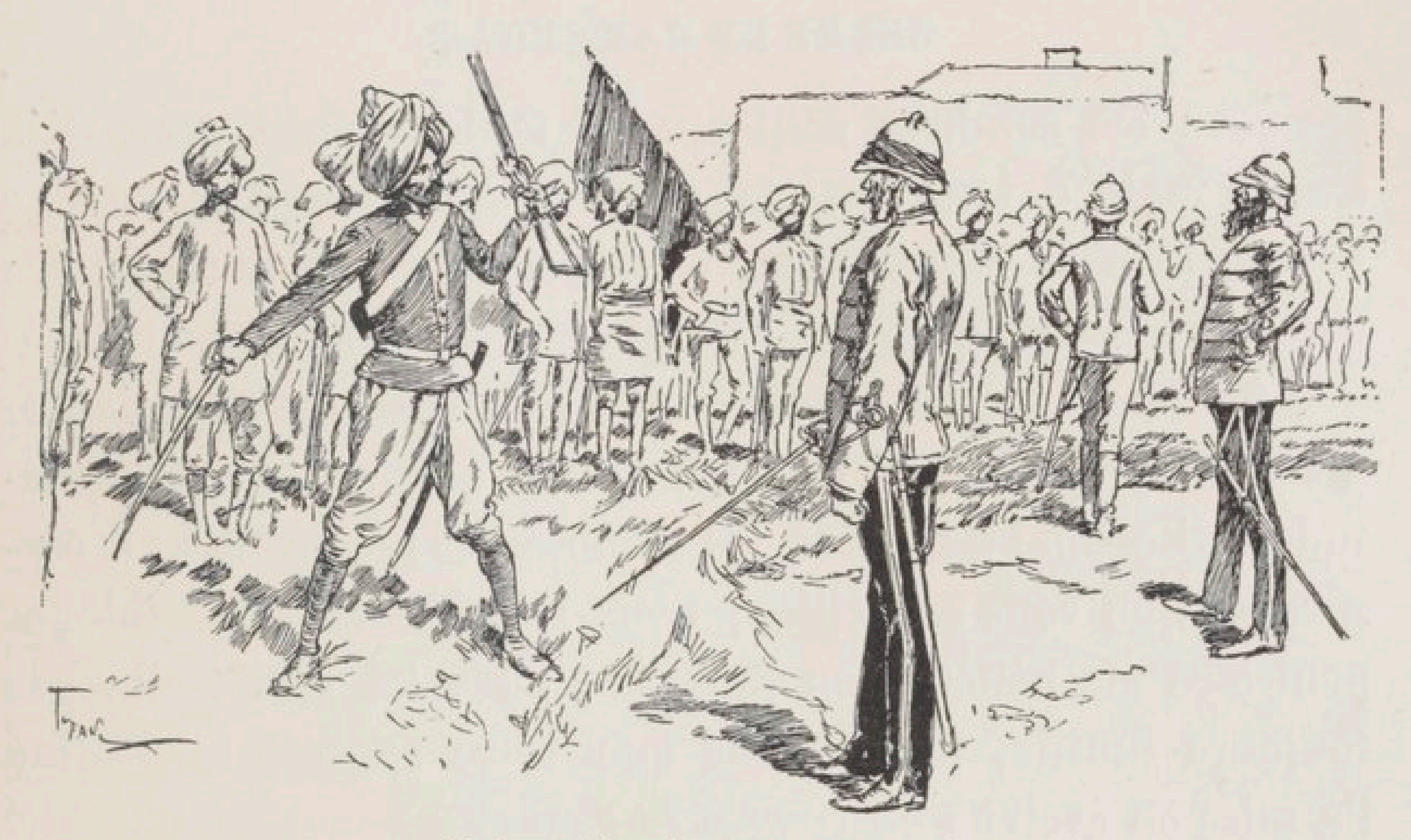
colères ne se sont pas apaisées, et c'est là ce qui me fait dire qu'il y avait probablement, sous ces terreurs superstitieuses des soldats, un complot plus grave, qui menace jusque dans ses fondements la puissance anglaise dans l'Inde ! »

Édith écoutait d'un air grave. « Alors c'est comme Anglais et comme soldat que vous êtes si triste, Frank ? dit-elle d'un ton d'admiration. Comme vous avez raison et comme vous êtes moins égoïste que moi ! Moi, quand je vous sens près de moi, Mildred et vous, que je vous vois heureux et bien portants tous les deux, et vous étiez heureux jusqu'à ces derniers temps, n'est-ce pas, Frank ? je ne pense ni à la puissance de l'Angleterre ni au gouvernement de Sa gracieuse Majesté ; j'ai assez de mon royaume et de mon roi à moi ; c'est vous qui êtes mon roi, Frank, et je suis votre premier ministre, votre Gladstone ou votre lord Derby, j'ai pour sujets Mildred et les domestiques, je n'en sais pas davantage ! »

Le major écoutait en souriant les folies de la jeune femme, qui ne le quittait pas des yeux, observant avec soin si elle réussissait à le dérider, mais comme elle achevait : « Je n'en sais pas davantage, » elle sentit un frisson qui passait sur le corps de son mari, dont elle tenait toujours la main ; il semblait qu'il tremblât la fièvre. « Êtes-vous malade ? » dit-elle, s'inquiétant enfin ; mais Vandeleur lui mit la main sur la bouche et la fit taire avec un baiser. « Non, je ne suis pas malade, Édith, dit-il ; mais je suis moins patriote et moins désintéressé que vous ne croyez ; pensez-vous, mon enfant chérie, que l'armée anglaise de l'Inde se laisse paisiblement ravir le fruit d'un siècle de travaux et d'efforts? Pensez-vous que nous nous laissions battre par l'armée indigène que nous avons formée, et ne comprenez-vous pas que des flots de sang vont couler? Peut-être celui de votre mari, Édith. Sans compter, comme je vous le disais tout à l'heure, que le poste de Delhi est tout particulièrement dangereux, non seulement

parce que c'est la capitale de l'ancien empire mogol, et que là plus que partout ailleurs la population est pénétrée de la pensée que *l'heure est venue*, suivant la vieille prophétie indoue, mais parce qu'il n'y a pas dans la ville ni dans les environs un seul régiment de la reine, et que nous sommes absolument à la merci des soldats indigènes? »





Il brandissait son mousquet.

CHAPITRE II

Les chuppatées. — L'incendie.

Le major Vandeleur avait longtemps gardé le secret de ses inquiétudes; il les laissait désormais éclater avec une franchise qui aurait pu paraître cruelle à bien des gens; mais la jeune femme possédait autant de courage que de gaieté, et elle ne redoutait que les dangers inconnus. Elle se pencha doucement sur l'épaule de son mari, accablé par la perspective qu'il venait d'évoquer devant Édith, et elle murmura à son oreille : « N'avez-vous plus de confiance au Dieu qui nous a donnés l'un à l'autre et qui nous gardera l'un pour l'autre, Frank? Pour moi, je ne crains rien; ce que Dieu garde est bien gardé! »

Si la jeune femme eût cherché à discuter les chances de l'insurrection dont la seule pensée faisait pâlir les fronts les plus hardis dans l'armée anglaise, le major aurait aggravé à

ses yeux les sombres couleurs du tableau qu'il avait déjà tracé; mais devant cette foi naïve et cette simple confiance dans la puissance et la bonté de Dieu, il lui sembla reprendre courage lui-même.

« Seulement, ajouta Édith, et sa voix redevint suppliante, plus de mystère, Frank, ne me cachez aucune de vos inquiétudes, dites-moi à mesure les symptômes menaçants ou rassurants que vous recueillez; nous les pèserons ensemble, et peut-être ma pénétration féminine ne vous sera-t-elle pas toujours inutile, maintenant que votre sagesse masculine l'a mise en éveil! »

Le major se mit décidément à rire. « Je vous promets de ne vous rien cacher, petite curieuse, dit-il, et comme premier exercice de votre sagacité féminine, je vous recommande de faire attention à Rohilcund. Vous dites qu'il n'entend pas l'anglais, je n'en sais rien; mais je sais bien que tout à l'heure il vous regardait, vous et Mildred, avec des yeux qui m'auraient fait casser ma canne sur son dos, si nous n'étions pas dans un moment où la patience est une vertu d'autant plus nécessaire à pratiquer qu'elle est plus difficile. »

La jeune femme se rapprocha de son mari en frissonnant. « Rohilcund, dites-vous? Oh! ce serait affreux s'il n'aimait pas Mildred; il a un petit garçon qui est né le même jour qu'elle et depuis sa naissance j'ai toujours envoyé tous les jours du lait pour l'enfant, parce que sa mère ne pouvait pas le nourrir; j'ai aussi donné du riz pour elle. Rohilcund lui-même serait mort de faim, s'il n'était pas à notre service; je ne sais pas ce qu'il a fait, l'ayah n'a pas voulu me le dire, mais aucun Indou ne veut l'employer et il n'a pas un pice dans sa poche pour nourrir sa femme et ses enfants!

— C'est précisément la perspective de toutes ces ingrati-

tudes et de toutes ces trahisons qui m'attriste, Édith, et, si je ne conservais sans cesse le souvenir de notre conquête et de nos usurpations successives sur les princes indigènes, j'ai bien peur que la justice ne fît naufrage dans mon âme; j'essaye cependant toujours de me mettre à la place de ce peuple asservi et de comprendre qu'il s'agit pour eux de la guerre sainte, s'ils arrivent à se soulever contre nous.

— Peut-être pensent-ils qu'ils font la guerre sainte, Frank, dit la jeune femme; mais nous savons bien qu'ils se trompent, parce que c'est au nom de l'erreur qu'ils la font. En tout cas, j'ai bien peur qu'ils ne la fassent pas saintement, ni vous non plus, ajouta-t-elle plus bas en regardant timidement son mari; promettez-moi seulement que vous n'oublierez jamais que ces pauvres gens aiment leurs femmes et leurs enfants comme vous m'aimez et comme vous aimez Mildred! »

Le major avait frissonné encore une fois. « La pauvre petite ne sait pas ce que les Européens auront à souffrir dans l'Inde tout entière avant d'avoir à se rappeler la miséricorde vis-à-vis de leurs ennemis! » pensa-t-il; mais, pour cette fois, il ne fit pas part de ses inquiétudes à sa femme, qui caressait Mildred d'un air pensif en l'endormant dans ses bras.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis que le major Vandeleur avait confié à sa femme le secret du nuage qui pesait sur son front, et elle avait elle-même recueilli bien des signes de l'inquiétude du colonel et des autres officiers; elle avait cru remarquer que plusieurs d'entre eux avaient cherché le soulagement de la confiance en racontant leurs angoisses à leurs femmes. Les plus gais parmi les militaires de la station de Delhi étaient en ce moment des officiers trop jeunes ou trop pauvres pour s'être encore mariés; quelques-uns de ceux-là semblaient enivrés d'avance de l'ardeur du combat; ils négligeaient toutes les précautions recommandées par le gouverneur général lui-même, à ce que le major avait dit à

Édith, et ils semblaient prendre plaisir à irriter et à humilier leurs soldats indigènes. Un capitaine de la station de Delhi entre autres, homme rude et grossier, et fort adonné à la boisson, avait déjà plus d'une fois encouru le mécontentement du colonel pour sa brutalité envers les hommes qui étaient sous ses ordres. Il avait frappé à diverses reprises un cipaye nommé Mungal Pandy, qui s'enivrait de bhang, comme son chef de whisky. « Il arrivera malheur à Brown, » avait dit plusieurs fois le colonel Mitchells; mais le capitaine semblait insensible au raisonnement comme à la crainte; l'usage des liqueurs fortes sous un climat destructeur avait eu un effet funeste sur son intelligence. Édith avait peur lorsqu'elle le rencontrait, errant seul au milieu de la jungle, à la recherche de l'appétit qui lui faisait constamment défaut; elle ne pouvait cependant pas renoncer à ses promenades matinales, la chaleur, excessive déjà dans le mois de mai, ne lui permettant pas de sortir au gros du jour.

Un matin, la jeune femme marchait lentement dans la campagne, accompagnée de l'ayah qui portait la petite Mildred. C'était à son corps défendant que Khanah consentait à marcher à côté de sa maîtresse; elle n'eût jamais voulu s'écarter du bungalow, et elle témoignait une répugnance et une terreur visibles lorsque la jeune mère lui commandait de la suivre dans sa promenade du matin; mais Mrs. Vandeleur attribuait cette mauvaise humeur à la paresse, très fréquente chez les serviteurs indigènes, et, toute jeune et indulgente qu'elle était, elle avait l'habitude de se faire obéir. Khanah n'osait pas dire *non*, lorsque la maîtresse avait dit : « Baby sortira avec moi ce matin ». La conversation était d'ailleurs difficile entre la jeune Anglaise et sa servante au teint sombre : Khanah ne parlait pas l'anglais et ne semblait pas même le comprendre; Édith commençait à peine à savoir quelques mots de la langue du pays, tout juste assez pour expliquer ses idées sur les soins

à donner à sa petite fille : en sorte que les deux femmes, également enveloppées dans leurs longues robes blanches, glissaient sans bruit au milieu des roseaux et des bambous, lorsque Khanah poussa un cri d'effroi. Édith se retourna ; tout près d'elles, mais rampant déjà à travers les buissons épais de la jungle sauvage, un homme disparaissait, à demi courbé vers la terre et s'enfuyant avec vitesse. La jeune femme ne pouvait demander si l'ayah le connaissait, mais elle suivait des yeux avec angoisse la trace du fugitif au travers des branchages courbés sur son passage, comme sur celui d'une bête fauve, et, en regardant, elle aperçut à ses pieds un fragment d'un gâteau grossier, espèce de pain au miel, qu'elle ramassa, sans bien savoir pourquoi.

Khanah lui fit plusieurs fois signe de jeter le gâteau, elle alla même jusqu'à prononcer quelques syllabes anglaises pour faire comprendre à sa maîtresse que le gâteau n'était pas propre et lui salirait les mains. Édith, qui s'étonnait de son insistance, comme elle s'était étonnée de rencontrer des morceaux de gâteau dans la jungle déserte, garda obstinément le fragment grossier dans sa main, et, en rentrant au bungalow, en dépit d'une nouvelle invitation de l'ayah de lui remettre ce vilain gâteau, bon pour les pauvres gens, la jeune femme porta le morcau sali et informe dans le cabinet où se reposait son mari après la parade du matin. Il poussa un cri comme avait fait Khanah elle-même. « Les chuppatees! » dit-il en pâlissant ; puis regardant sa femme : « On m'avait bien dit qu'il y en avait dans les environs, demanda-t-il, mais où avez-vous trouvé celui-là? Les indigènes sont, en général, si soigneux de cacher le signe secret de leur conspiration et de leur entente générale!

— Est-ce que ce gâteau veut dire quelque secret, Frank? demanda la jeune femme; je l'ai trouvé dans la jungle au moment où un homme que je n'avais pas aperçu s'est mis à

fuir à travers les buissons; je ne sais pas si Khanah l'avait vu, mais elle a poussé un cri, et elle a fait tout ce qu'elle a pu pour me faire jeter le gâteau, comment l'appelez-vous?... ce chuppa... ?

— Chuppatee; c'est très probablement le signal du soulèvement; nous ne savons pas bien quel est le sens précis, ni qui veille à la distribution ; mais toutes les fois qu'il y a eu des soulèvements partiels dans l'une ou l'autre des provinces de l'Inde, les chuppatees avaient circulé de main en main avant le moment de l'explosion, et c'est sans doute au moment où le coureur caché dans la jungle a voulu glisser le gâteau dans la main de Khanah qu'elle a poussé un cri et qu'elle l'a laissé tomber; je suis assez porté à croire à la fidélité de son attachement, puisqu'elle n'a pas reçu et caché de suite le fatal gâteau. Donnez-moi ce chuppatee; je veux le faire voir au colonel : il croit comme moi que le jour est proche!

— Quel jour? » Et Édith enveloppait son mari de ses bras. « Le jour où nos soldats ne nous obéiront plus et où ils obéiront peut-être à d'autres, » répondit le major d'une voix ferme.

Puis, comme sa femme le tenait toujours embrassé : « Laissez-moi, ma chère, dit-il, il y a de nouveau parade ce soir et il faut que je voie le colonel avant d'aller sur le champ de manœuvre. »

Édith ne répondit pas; ses bras se dénouèrent d'eux-mêmes et retombèrent à ses côtés; le major en profita pour sortir, emportant dans son cœur l'image désolée de celle qu'il aimait plus que sa vie.

La parade était commencée: le major à la tête du régiment commandait l'exercice, lorsqu'un cipaye sortit des rangs. C'était Mungal Pandy, et le major n'eut pas besoin de le regarder deux fois pour être assuré qu'il avait trempé sa

tête dans un seau de bhang, comme le disaient ses camarades. Il semblait avoir de la peine à se soutenir, mais il avait tiré son sabre et brandissait son mousquet, sans paraître s'apercevoir de la présence des officiers ; il marchait devant les lignes de cipayes troublés et sombres, dans leur immobilité militaire. « A moi, frères, criait-il, le jour et l'heure sont venus ; il y a des gens qui nous disent d'attendre le dernier dimanche de mai, et d'en finir avec tout le monde à la fois ; mais moi, je dis qu'il n'y a plus de temps à perdre. En avant, mes braves camarades du 34e, et ne laissons plus des étrangers, des infidèles, être les maîtres de notre pays et imposer leur joug à nos corps et à nos âmes ! »

Parlant ainsi et se grisant de plus en plus de ses paroles, Mungal Pandy s'approcha du major, qui ne le quittait pas des yeux, guettant le moment où il pourrait désarmer le furieux ; mais Pandy fit un bond de côté, qui le plaça derrière une pièce de campagne ; le canon le couvrait ; il tira, mais sa vue troublée par l'ivresse le trompa fort heureusement, et il n'atteignit que le cheval de l'officier sur lequel il visait : l'animal tomba.

Le major s'était retourné, ordonnant au peloton des gardes d'arrêter Mungal Pandy. Les cipayes firent un pas en avant, puis s'arrêtèrent sur un geste presque imperceptible de leur caporal ou jemadhar ; le major tira à son tour un de ses pistolets, le coup rata. La pensée des armes mal tenues du général Pellissier traversa le souvenir de Vandeleur ; il allait décharger son second pistolet, lorsque Mungal Pandy s'élança sur lui son sabre à la main. Les officiers anglais bondirent sur l'assassin ; l'ordonnance du major, cipaye mahométan, lui avait déjà arraché son arme ; le major blessé et couvert de sang fut emmené à sa demeure.

Le colonel venait d'arriver sur le champ de manœuvre, il était souffrant et n'avait pas paru à la parade ; mais le récit

qui venait de lui parvenir, tout confus qu'il était, lui avait soudain rendu ses forces. Mungal Pandy était arrêté, mais le colonel ne s'occupa pas de lui; marchant tout droit, le pistolet au poing, sur le peloton qui avait désobéi à l'ordre, il dit très haut et de la voix la plus calme : « Au premier signe d'insubordination, je vous brûle la cervelle, et mes pistolets rateront pas comme ceux du major! »

Personne ne bougeait, le jemadhar rebelle semblait changé en statue.

« Le conseil de guerre statuera demain sur votre cas comme sur celui de Mungal Pandy, dit le colonel le regardant toujours avec le même calme, et je crois pouvoir vous dire que votre affaire est sûre, à vous comme à lui. Il était ivre, et vous ne l'êtes pas, ajouta-t-il en se retirant à pas lents, en faisant toujours face aux hommes silencieux et immobiles. Allez savoir comment se trouve le major, ordonna-t-il aux têtes de ligne, et que tous me rapportent la réponse! »

Les officiers écoutaient, inquiets de l'ordre et tremblants de voir les soldats refuser encore l'obéissance; mais le colonel ne s'était pas trompé: un soldat se détacha de chaque rang et tous ensemble ils s'avancèrent vers le bungalow du major. Le silence régnait dans la maison, toutes les préoccupations étaient concentrées dans la chambre du blessé qu'examinait le chirurgien du corps; ce fut lui qui sur la prière d'Édith vint rendre réponse aux cipayes chargés de la mission du colonel.

« Le docteur dit qu'il n'y a pas de danger, annoncèrent les émissaires. — Et la femme du major fait demander au colonel de se rappeler que Mungal Pandy a déjà été un peu fou, » ajouta, sans qu'on le questionnât, un jeune sous-lieutenant qui sortait du bungalow.

Le colonel s'essuya les yeux du revers de sa main. « Voilà

une femme qui vaut mieux que moi! s'écria-t-il; comment peut-elle penser à excuser ce misérable qui a voulu assassiner son mari? »

La blessure du major était légère, ce n'était pas à lui qu'en voulait Mungal Pandy et le malheureux ivrogne avait cru attaquer le capitaine Brown; celui-ci ne se trouvait pas sur le champ de manœuvre au moment de la parade qui s'était terminée d'une manière si tragique; il était malade et couché sur son lit, lorsqu'il apprit l'arrestation de Mungal Pandy. « Voilà qui vous sauve la vie, Brown, » lui dirent ses camarades. L'officier, dégrisé par l'émotion, se mit à pleurer comme un enfant; depuis bien des semaines, les excès auxquels il se livrait devaient leur origine à la terreur que lui inspiraient les menaces et la rancune du cipaye qu'il avait maltraité.

Édith n'avait quitté son mari ni jour ni nuit depuis qu'il avait été blessé. Grâce à ses veilles prolongées, elle était mieux informée de l'état moral du campement que le colonel lui-même; appuyée à sa fenêtre pour respirer l'air frais de la nuit après l'insupportable chaleur du jour, elle avait vu des ombres se glisser à travers les ténèbres jusqu'à la demeure de l'un des jemadhars. Toutes les nuits la même réunion se reproduisait, mais le point de ralliement n'était pas uniforme, et tous les jemadhars l'un après l'autre recevaient leurs camarades.

« Ils vont s'entendre sur le moment du soulèvement, » pensait la jeune femme, qui ne se trompait pas; mais elle n'avait pas dit un mot de ses inquiétudes à son mari, bien que celui-ci la ramenât sans cesse au sujet de l'insurrection possible et même probable.

La tentative d'assassinat par Mungal Pandy et plus encore l'attitude des soldats devant cette tentative avaient convaincu le major que le temps était proche en effet et que le

feu qui couvait sous la cendre n'avait plus qu'à éclater; mais, toute jeune et inexpérimentée qu'elle était, Édith avait compris que de si sombres pensées ne convenaient pas à la santé d'un blessé, et elle déployait toutes les ressources de son esprit enjoué pour égayer son mari : tantôt elle apportait Mildred sur le lit de son père, la roulant sur les couvertures du lit comme un petit paquet de mousseline blanche, tantôt elle ramenait le souvenir du major sur le temps où il était si mal venu dans le cottage de Weybridge, lorsque la cousine Mary avait d'abord cru qu'il venait pour lui faire la cour à elle-même et qu'elle était devenue jalouse et cruelle en s'apercevant que le petit visage d'Édith avait plus de charme pour le major que la fortune d'une autre.

La jeune femme se flattait d'avoir attiré l'attention du major, lorsqu'il s'écria tout à coup : « Qu'est-ce que je vois là-bas, Édith? Regardez donc, il me semble que le bungalow du docteur n'est plus à la place où nous l'apercevions hier encore entre les arbres. Est-ce que je rêve, ou ma blessure m'a-t-elle affaibli la vue? »

Édith n'avait pas besoin de regarder. « Non, dit-elle très bas et d'une voix aussi ferme que douce; votre vue n'est pas altérée, Frank; le bungalow du docteur ne se voit plus à travers les arbres parce qu'il a brûlé cette nuit.

— Et comment le feu a-t-il été mis à la maison dans une saison où personne ne fait de feu, puisque la cuisine se fait dehors? »

Édith rougit, puis pâlit, elle hésitait. « On a dit que c'était une flèche embrasée qui était venue tomber sur la toiture, » dit-elle enfin. Le major se laissa retomber sur ses oreillers. « Ah! comment n'avais-je pas tout deviné de suite? s'écria-t-il; c'est comme les chuppatees, toutes choses procèdent par ordre dans ce pays de la tradition; d'abord les chuppatees, puis les réunions nocturnes; êtes-vous sûre que vous

n'avez rien observé dans les cantonnements pendant toutes ces nuits que vous avez passées hors de votre lit, Édith? Et puis les flèches enflammées qui avertissent au loin ceux que les premiers avis n'auraient pas atteints; nous n'avons qu'à nous tenir sur nos gardes: une de ces nuits-ci, la mine sautera!

— Et que ferez-vous pour vous sauver, vous qui êtes blessé? » allait s'écrier Édith; mais elle se rappela à temps qu'il ne fallait pas accroître l'inquiétude de son mari, et elle garda le silence, se promettant bien de tâcher de causer avec l'ami de Frank, le lieutenant Willougbhy, lorsqu'il viendrait comme de coutume visiter le major à l'heure où la poudrière serait fermée.

« Pourvu que nous puissions rester avec Frank, Mildred et moi, ou que le lieutenant puisse cacher Baby dans quelque coin de cette grande baraque, je n'en demande pas davantage, pensait la jeune femme; mais qu'on ne me demande pas de quitter mon mari, blessé et faible comme il l'est; nous mourrons s'il le faut, mais nous mourrons ensemble. »

Il était tard ce jour-là, lorsque le lieutenant Willoughby vint s'asseoir auprès du lit de son ami, pour lui raconter les petites nouvelles de la station et le tranquilliser, par sa seule présence, sur la sûreté de cette femme et de cet enfant qui semblaient quelquefois devenir un cauchemar pour le pauvre blessé. Le major l'interrogea sur l'incendie du bungalow du docteur; mais Willoughby était aussi convaincu qu'Édith de l'importance du repos d'esprit pour le malade, et il ne sembla pas attacher d'importance à l'accident de la nuit, se gardant bien de dire que plusieurs flèches étaient venues tomber sur la poudrière, en sorte que ce n'était que par la bonté de Dieu que tout un quartier de la ville avait échappé à la plus épouvantable catastrophe; il parla de l'exécution de Mungal Pandy et du jemadhar, qui avait eu lieu le matin même, et de

l'attitude paisible des troupes assistant au supplice des deux coupables; il raconta que le 19e régiment venait d'être licencié à la suite d'une rébellion partielle et que les cipayes avaient manifesté beaucoup de repentir et de douleur, demandant avec instances à être incorporés dans d'autres régiments. « J'espère bien qu'on ne leur a pas accordé leur requête, s'écria Édith, qui pouvait à peine se soutenir; il est inutile de porter partout le ferment de la révolte et de corrompre les parties encore saines de l'armée. »

Les deux officiers échangèrent un triste regard, ils se demandaient s'il y avait encore des régiments à corrompre; le lieutenant reprit : « On devait hier aussi conduire en prison les mutins du 3e de cavalerie légère de Meerut, ceux qui ont refusé de faire partie des bataillons détachés sur Barrackpore, j'espère qu'ils auront éprouvé les mêmes remords que le 19e; il y avait là des cipayes qui s'étaient distingués dans toutes les guerres du Dekhan, la fleur de l'armée; c'est ce qu'il y a de plus douloureux, les meilleurs soldats font partie des insurgés!... Allons, nous voilà encore revenus à cette malheureuse insurrection, je ne sais pas pourquoi, mais nous ne pouvons pas parler d'autre chose...

— Parce que nous ne pensons pas à autre chose, » murmura le major; mais il appuya la demande de son ami, qui priait Édith de chanter quelque chose, « pour amuser Mildred », assurait le lieutenant en s'avançant pour ouvrir le piano. La jeune femme sourit et cherchait dans sa musique des airs sacrés, car elle ne se sentait pas le cœur aux petites romances qu'elle fredonnait naguère du matin au soir, lorsque tout à coup elle s'arrêta dans son prélude : il lui semblait entendre au loin les pas précipités de chevaux nombreux, comme si une charge de cavalerie se précipitait sur la ville; elle se leva avec épouvante, tournant les yeux vers

les deux officiers. « Non, Édith, vous ne vous trompez pas, dit son mari d'une voix ferme et calme en dépit de sa faiblesse ; c'est bien le bruit de la cavalerie ; d'où viennent ces cavaliers et que nous apportent-ils ? je l'ignore. — Ce sont probablement des rebelles venant de Meerut, dit le lieutenant avec le même sang-froid ; le régiment de cavalerie se sera opposé au départ des prisonniers. »





L'Indou s'approcha de la malheureuse.

CHAPITRE III

Meerut. — Cachées.

Le lieutenant Willoughby avait deviné dans une certaine mesure, sans avoir compris toute l'importance de l'événement qui venait de se passer à Meerut : les soldats condamnés à dix ans de fers avaient subi la dégradation militaire en présence de leurs camarades qui n'avaient pas bougé; sombres et taciturnes, ils étaient restés spectateurs impassibles, en apparence, des supplications des coupables, qui ne pouvaient supporter l'ignominie de leur châtiment. Le lendemain, jour de dimanche, lorsque toute la population chrétienne était réunie dans les églises, les 11e et 20e régiments indigènes du Bengale avaient commencé à se réunir tumultueusement dans la ligne de leurs cantonnements; les officiers, sortant du culte divin après avoir déposé aux pieds de Dieu leurs mortelles inquiétudes, avaient été

immédiatement informés de l'agitation des troupes. En courant aux cantonnements pour essayer de calmer les mutins, le colonel Finnis avait été frappé d'un coup de feu dans le dos au moment où il commençait à haranguer le 20e; baigné dans son sang, il tomba de cheval et fut sur-le-champ taillé en pièces. Les cavaliers du 3e régiment de cavalerie légère s'étaient, pendant ce temps, précipités sur la prison, dont ils avaient brisé les portes pour délivrer leurs camarades; mais ils avaient en même temps laissé échapper tous les meurtriers, voleurs, vagabonds de tout genre qui se trouvaient enfermés dans la prison. Meerut était aux mains de cette tourbe épouvantable; les bungalows européens avaient été l'un après l'autre saccagés et livrés aux flammes, les habitants massacrés ; l'incendie montait vers le ciel comme un témoin sinistre de la sauvagerie des hommes; les craquements du feu, joints au bruit des murs qui s'écroulaient, se mêlaient aux cris d'une population en délire; tous les indigènes s'étaient joints aux insurgés. Une poignée d'Européens courageux, mais impuissants, restaient seuls au milieu de cette mer en furie comme réfugiés sur un îlot à chaque instant gagné par les vagues, sans que le général Hewitt, qui commandait le cantonnement, fît effort pour étouffer l'insurrection. La veuve du colonel Finnis n'avait pas eu le temps de pleurer son mari : elle avait rassemblé autour d'elle, dans la véranda de sa maison, les femmes des officiers trop effrayées ou trop jeunes pour supporter l'isolement dans leurs demeures menacées; de loin elle aperçut une jeune femme récemment arrivée à la station, tout près du moment de ses couches et qui gisait à terre, apparemment accablée par une irrésistible terreur. D'une voix retentissante, mistress Finnis appelait des domestiques qui la veille encore l'accablaient de leurs protestations serviles, et qui aujourd'hui ne lui obéissaient plus. « Allez

relever cette pauvre femme, » dit-elle. Un seul serviteur s'avança pour exécuter le commandement de sa maîtresse. « Apporte-la ici, » continua Mrs. Finnis.

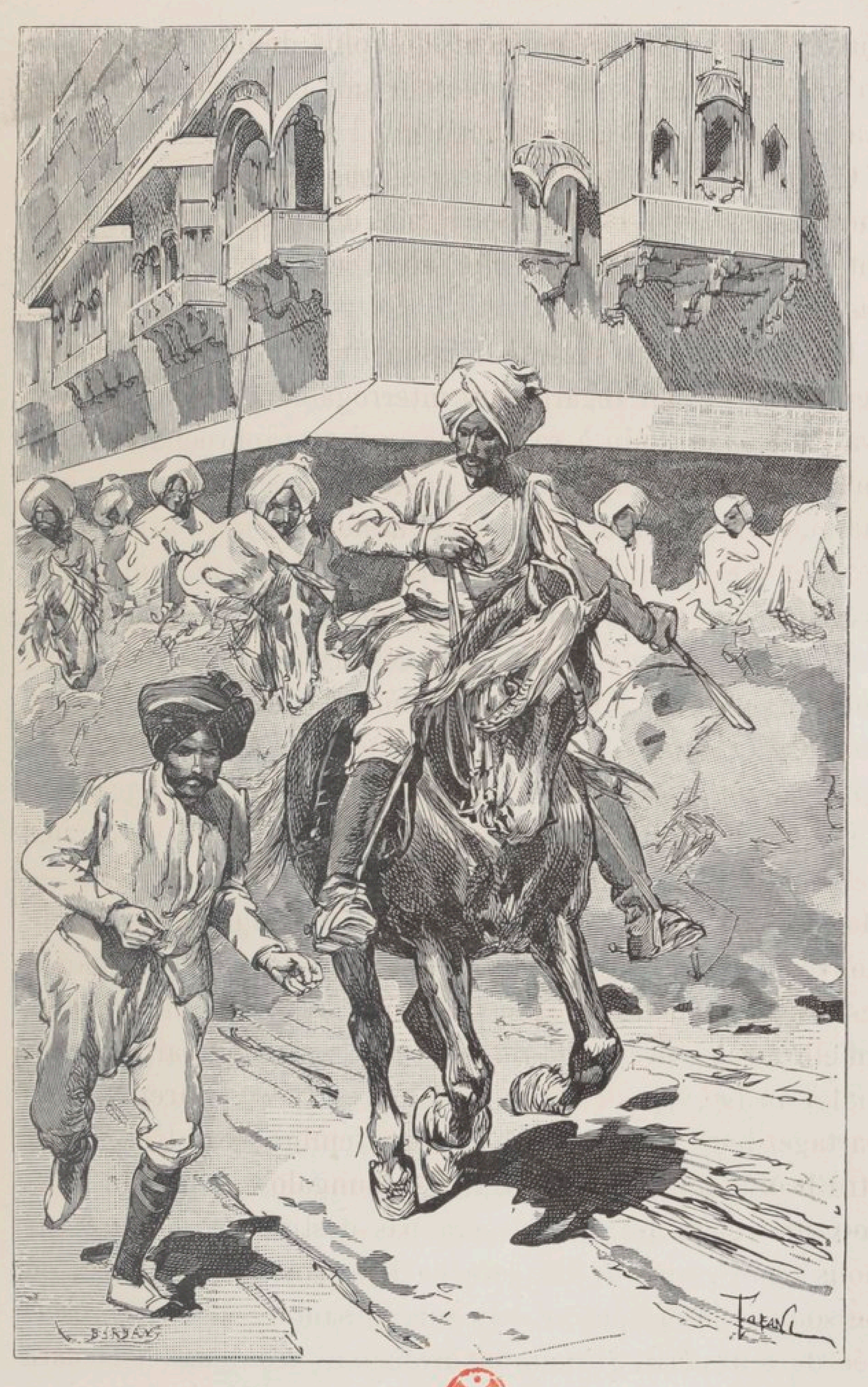
L'Indou s'approcha de la malheureuse Européenne; mais il ne tarda pas à se rejeter en arrière avec des cris et des gestes d'horreur : la pauvre femme était morte et déjà mutilée. A peine le mari, qui l'avait quittée le matin et qui s'était retourné à la porte pour contempler encore une fois son charmant visage, eût-il pu reconnaître ces traits défigurés.

La soirée s'était passée dans les horreurs d'une terreur croissante parmi le corps des officiers anglais, que protégeaient encore les carabiniers et les fusiliers restés fidèles, grâce aux régiments de la reine qui servaient à côté d'eux; mais le général Hewitt était vieux, incapable et glacé d'effroi : il ne savait que donner des ordres contradictoires, sans énergie comme sans prévoyance. Les insurgés sentaient bien qu'ils ne rencontreraient aucune résistance sérieuse dans leur frénésie; et, lorsqu'au point du jour ils prirent en masse la route de Delhi, « pour aller, disaient-ils, rétablir le roi des Mogols sur le trône de ses pères », nul ne mit obstacle à leur fuite. Le général parut même soulagé en apprenant que ces furieux avaient quitté Meerut; il se décida alors à sortir de sa retraite, pour compter les morts et relever les victimes. « Vous n'aviez donc pas prévu ce qui allait se passer, général? » demandait le commissaire civil, blessé lui-même en défendant sa femme et sa fille qui avaient péri dans l'incendie de leur maison; et le général répondit, les larmes aux yeux : « J'aurais répondu sur ma vie de la fidélité de nos soldats et je l'avais écrit au gouverneur général; ce sont les rigueurs dont ils ont été l'objet qui les ont exaspérés, je le répéterai jusqu'à mon dernier soupir! » Le commissaire civil était Irlandais et disposé à se moquer des ridicules de son pro-

chain, fût-ce dans les moments les plus douloureux. « Jusqu'à votre dernier soupir, je comprends cela, murmura-t-il; mais jusqu'au nôtre, c'est beaucoup ! »

C'était le bruit désordonné des pas des hommes et des chevaux se précipitant dans les rues de Delhi qu'Édith avait entendu au moment où elle allait entonner l'*Agneau de Dieu* d'Hændel !

Le major s'était soulevé sur son lit; il regardait le jeune lieutenant et son regard était interrogateur et suppliant; il avait tendu la main à sa femme, qui se rapprochait de lui doucement, les doigts encore posés sur les touches de son piano. « Je ferai tout ce qu'un homme peut faire avec l'aide de Dieu ! » répondit Willoughby, sans que le major eût prononcé une seule parole. La jeune femme le regardait à son tour. « Voulez-vous emporter Mildred et la cacher quelque part dans la poudrière? » demanda la mère, qui allait du premier coup à son but. Le jeune officier rougit; il hésitait. « Je ne puis pas emmener une enfant de cet âge toute seule, dit-il enfin; non, non ! » Et Édith ne put s'empêcher de sourire : « Khanah ira avec elle, tout naturellement. — Mais Khanah sera-t-elle fidèle ? » Et Willoughby hésitait de nouveau. « Si elle a quelque ami, quelque parent parmi les rebelles, elle nous trahira, et Mildred sera en danger plus qu'elle ne serait en restant ici ! — Oh ! qui pourrait faire du mal à un baby si elle n'est pas auprès de ses parents pour partager leur péril ? s'écria la jeune femme. Mon trésor peut être brûlée ici si on met le feu au bungalow, elle peut recevoir une balle qui ne lui sera pas destinée si on tire sur nous; mais, quand elle sera cachée dans la poudrière, où personne n'osera entrer de peur de sauter, elle sera préservée de tout péril. Si nous mourons tous les deux (et ce sera tous les deux ou ni l'un ni l'autre), vous la ferez envoyer à la mère de Frank : j'aime à penser qu'elle sera élevée là



C'était le bruit désordonné des pas des hommes et des chevaux.

où son père a vécu enfant, » ajouta-t-elle d'un air rêveur et comme si elle faisait ses dernières recommandations à son lit de mort.

Le lieutenant ne pouvait pas parler; le major serrait la main de sa femme entre les siennes. « Faites mieux, mon amour, dit-il d'une voix tendre, allez-vous-en avec l'enfant à la poudrière; c'est une bonne idée, personne n'osera franchir la porte d'un magasin si dangereux. Seulement, Lewis (et il regardait son ami en souriant), n'allez pas faire vous-même sauter la poudrière ! »

Willoughby n'avait pas l'air d'entendre; il réfléchissait; il répondit cependant : « C'est précisément à quoi je songeais. — Ah ! monsieur Willoughby!... s'écria la jeune mère, comme si son dernier espoir lui échappait. — Si je prends avec moi Mildred, je la sauverai, dit le jeune homme d'un ton simple; mais je me demande si elle ne m'empêchera pas de remplir mon devoir. Il vaut mieux que vous veniez avec elle. — Je ne veux pas! s'écria Édith; je ne puis pas quitter Frank malade et blessé. — Vous le pouvez. » Et le major se tourna vers sa femme d'un air si sévère, qu'Édith sentit son sang se glacer dans ses veines. « Vous le pouvez, car je le veux, et vous savez ce que vous avez juré à l'autel il y a un an à peine ! »

Un an! Était-il possible qu'il n'y eût qu'un an depuis le jour où la jeune orpheline, gaie et rieuse jusque dans sa profonde émotion, avait donné sa main, comme elle avait depuis longtemps donné son cœur, au militaire séduisant et aimable qui devait l'emmener loin des siens? Était-il bien possible que son rêve de bonheur, si pur et si serein, touchât déjà à son terme par un si effroyable réveil? Elle frissonnait sans répondre, en baisant convulsivement la main de son mari.

« Elle ira, Lewis, reprit le major, et vous n'aurez pas besoin de l'ayah, qui trahirait très probablement; si vous

croyez de votre devoir de faire sauter le magasin, vous avertirez Édith à temps pour qu'elle puisse fuir avec l'enfant, et vous lui direz ce qu'elle doit faire. C'est vraiment l'amertume de la mort d'être ici avec des membres de plomb et de ne pas même pouvoir protéger ceux que Dieu m'a donné à protéger, » ajouta le major d'un accent étouffé. Sa femme le regarda ; elle comprit enfin qu'elle aggraverait sa souffrance sans diminuer son danger en insistant pour demeurer auprès de lui ; l'enfant impuissante et innocente que Dieu leur avait confiée à tous deux avait en ce moment les premiers droits aux services et au dévouement de sa mère, qui n'avait qu'à obéir.

« Je vous suis, monsieur Willoughby, » répéta-t-elle en sortant sans bruit de la chambre. « Donnez-moi votre bras, Lewis, dit le major dès que sa femme eut disparu derrière la portière ; je ne veux pas que ces misérables, s'ils viennent ici, me trouvent dans mon lit comme un malade d'hôpital. C'est cela, donnez-moi mon uniforme et mes pistolets, je puis encore me défendre assis ; et si je meurs, si elle meurt aussi, je vous dis comme elle, Lewis, vous enverrez l'enfant à mes parents : cela seul pourra les rattacher à la vie. Je suis le seul fils que Dieu leur ait donné, et, si je suis ici, ce n'est pas leur faute ; mais je ne pouvais pas vivre paisiblement, comme un bœuf à l'engrais, au milieu des riches pâturages du comté d'Hereford. Je n'ai jamais voulu rester auprès de mon père et de ma mère dans le vieux manoir, bien qu'ils me l'aient si souvent demandé ; et maintenant...
— Maintenant nous n'allons pas jeter le manche après la cognée et nous croire déjà perdus parce que nous avons affaire à des soldats rebelles ! s'écria le lieutenant ; ils reviendraient demain à nos pieds, si nous remportions une seule victoire ! »

Le major secouait la tête. « Je crois la chose plus grave

et le complot plus dangereux et plus ancien que vous ne dites, répondit-il. Avez-vous entendu parler, lorsque vous étiez en Angleterre, des succès que remportait auprès des dames un bel Indou qui s'appelait Azimoolah Khan? Non; eh bien, moi, je l'ai vu à Londres dans le monde; il était venu au nom et pour le service de Dumboo Punt, le fils adoptif du pashwah Badjee Rao, pour réclamer du gouvernement anglais la totalité de la pension faite à son père, qui s'était trouvée rognée au moment de la mort de celui-ci. On n'a pas fait droit à ses prétentions, et Nana Sahib, comme on l'appelle vulgairement, est devenu un ennemi acharné de la domination anglaise. Je le sais, j'en suis sûr, insista le major, qui voyait son ami faire un signe d'incrédulité : il a été en mouvement tous ces temps-ci; il s'est rendu à Lucknow, à Cawnpore; il a résidé au palais ici pendant plus d'un mois; il a de l'esprit; il prétend être un Indou européanisé, la pire espèce d'hommes que je connaisse, sans les vertus de l'une ni de l'autre race, mais avec les vices de toutes les deux. Soyez sûr, ce ne sont pas de simples troupiers qui ont imaginé de venir ici chercher le vieux Bedaudhur Shah; il fallait un nom autour duquel rallier les insurgés des diverses provinces, pour donner une certaine unité au soulèvement. Nana Sahib a pensé à ce vieil imbécile à demi mort, et c'est en son nom que nous allons entendre crier tout à l'heure, au milieu du délire de cette soldatesque ivre de sang et de bhang!

—Vous avez peut-être raison, repartit Willoughby d'un air pensif; mais alors il ne s'agit pas seulement de se cacher quelques jours ou de cacher ceux que nous aimons. S'il y a des chefs à cette insurrection, avec l'entêtement et la persévérance traditionnels à cette race, il nous faudra des mois avant de rétablir l'ordre et de retrouver la sécurité. Qu'allez-vous faire ici tout seul quand j'aurai emmené votre femme

et votre enfant? vous êtes encore incapable de marcher et vous restera-t-il seulement un serviteur?

— Je me traînerai, s'il le faut, jusqu'à un cheval, — et les yeux du major brillaient d'une volonté si ferme, qu'elle devait, semblait-il, triompher assurément de sa faiblesse, — et j'irai retrouver sir Hugh Wheeler à Cawnpore; il y a là des régiments de la reine, nous ne serons pas livrés aux indigènes comme ici, et, si vous parvenez à faire échapper Édith et Mildred de Delhi, c'est là que vous me les adresserez. J'aurai retrouvé la force de défendre ma femme et ma fille, ou celle de terminer moi-même pour elles une existence de tortures; pour le moment, je ne puis ni l'un ni l'autre.

— Et moi, je ne me charge que de l'un et non de l'autre! s'écria vivement le lieutenant; je donnerai ma vie pour sauver la leur, Franck, mais je ne fermerai pas ces beaux yeux si doux de la mère et de l'enfant; ne me le demandez pas, je ne vous le promettrais pas!

— S'il fallait en venir là, je sais bien ce que ferait Édith elle-même, » murmura le major, qui n'insista pas auprès de l'ami auquel il demandait déjà un si grand témoignage de dévouement. Édith entrait dans la chambre, portant dans ses bras sa petite fille soigneusement enveloppée dans des habits de voyage; un paquet était suspendu au bras de la jeune femme, trop petit et trop léger pour qu'on pût se faire l'illusion qu'elle avait pensé à se pourvoir de quelques vêtements à son usage personnel. « Je vois d'ici qu'il n'y a là dedans que les habits de Mildred, dit le major en souriant. Que pensez-vous que deviendra la pauvre petite si sa mère ne prend pas quelques précautions pour conserver sa santé et ses forces? »

Édith rougit en jetant sur son bras un châle qui se trouvait à sa portée. « Me voilà prête, » dit-elle d'une voix si faible, que le lieutenant la regarda avec la crainte de la voir

s'évanouir; mais les yeux restaient brillants et résolus, bien que l'agonie de la séparation eût fait pâlir le radieux visage. « Je ne crains rien pour Mildred ni pour moi, mon bien-aimé, murmura la pauvre enfant en s'agenouillant à côté du fauteuil de son mari, sans penser à s'étonner de le voir vêtu et hors de son lit; mais, si on vient vous faire du mal ici, qui est-ce qui vous défendra, qui est-ce qui se mettra entre la mort et vous? »

Le major ne répondit pas; il caressait machinalement ces petites mains frêles et délicates qui n'eussent pas pu arrêter un seul instant l'attaque de l'ennemi qu'elle redoutait; il fit enfin un effort pour parler. « Qui est-ce qui me défendrait si vous restiez ici? demanda-t-il en essayant un sourire; serait-ce la mère ou l'enfant? » Édith regardait son mari d'un air de reproche. « On avait raison de dire autrefois que vous seriez capable de plaisanter au pied de la potence, dit-elle très bas; le supplice auquel nous sommes condamnés est cent fois plus cruel, puisque nous ne pouvons même pas mourir ensemble. Que l'Éternel Dieu vous garde, mon seul amour, mon unique trésor! »

Le lieutenant s'était rapproché de la fenêtre qui donnait sur la campagne; il poussa tout à coup un cri de surprise; puis, revenant au fauteuil du blessé : « Nous n'avons pas de temps à perdre, dit-il, si nous voulons pouvoir traverser les rues avant qu'elles soient encombrées par des soldats ivres et furieux. Voilà qu'on a fait sortir Bedaudhur Shah de son palais; les régiments d'ici sont mêlés à ceux qui viennent de Meerut; on va proclamer les souverains de Delhi, et, pendant ce temps-là, le chemin de la poudrière sera libre; ensuite les misérables se rueront sur les maisons des Européens. Pour le moment, ils sont absorbés par leur spectacle, et... Adieu, Édith, adieu, Mildred. » Et le major se soulevait de son fauteuil pour embrasser encore une fois tout ce

qu'il aimait ici-bas. « Si nous ne nous revoyons plus, souvenez-vous que je n'ai jamais aimé que vous et que vous avez été mon unique bonheur !

— Que Dieu... le Dieu... de notre bonheur... vous garde ! » Édith ne pouvait pas parler ; elle enveloppa sa tête dans les plis du long voile blanc des femmes indoues, comme elle aimait souvent à le faire quand son mari l'appelait sa petite Begum, et suivit le lieutenant d'un pas ferme et rapide. Seulement, lorsque la petite troupe se trouva dans la rue étroite et déserte qui longeait le mur du bungalow, Willoughby fut surpris et effrayé en voyant tout à coup la jeune femme qui s'abîmait sans bruit à ses pieds sur la poussière de la route ; il repoussa les longs voiles et aperçut des traits pâles comme la mort, des yeux fermés, des lèvres blanchissantes, et il allait appeler au secours, à tout risque, lorsque Édith rouvrit les yeux. « Ah ! soupira-t-elle, j'avais cru que c'était fini et que mon cœur se brisait tout à fait ; donnez-moi votre main. » Et, se redressant avec peine, elle serra de plus près contre sa poitrine l'enfant, qu'elle n'avait pas lâchée pendant son mortel évanouissement. « Marchons, dit-elle, je le puis ; l'amertume de la mort est passée ! »

« Hélas ! pensait le lieutenant, puisse-t-elle dire vrai ! »





Elle repoussa hardiment l'ennemi.

CHAPITRE IV

Un héros. — Terreurs imaginaires.

Le lieutenant Willoughby ne parlait pas plus qu'Édith; la petite Mildred continuait à dormir, le jeune homme soutenait soigneusement les pas de sa compagne, mais elle le devançait souvent dans la rapidité de son allure. Le moment de la fuite avait été bien choisi : la population comme les insurgés étaient absorbés par le spectacle de la proclamation de l'Empereur des Mogols rétabli sur le trône de ses pères par des soldats revêtus encore de l'uniforme de l'armée anglaise. Les fugitifs approchaient de la poudrière, ils échangèrent rapidement quelques mots à voix basse; la porte s'ouvrit sous la main du jeune officier, gardien attitré du dangereux magasin, et il poussa Édith dans l'ombre d'une lourde porte, au moment où un Indou se soulevait du coin où il faisait la sieste, en l'absence de son supérieur. « C'est bien,

Ramonund, dit le jeune homme, je n'ai plus besoin de vous aujourd'hui, vous pouvez retourner auprès de votre fils malade; comment va-t-il ce matin ? »

L'Indou jeta sur le jeune homme un regard d'une douceur et d'une reconnaissance profondes. Il dort, sahib, dit-il, il vivra, parce que tu l'as voulu, parce que tu as mis le pauvre Ramonund en état de soigner son unique enfant comme le fils du gouverneur général ; tu n'as rien à craindre de ceux qui pourraient chercher ta vie, ajouta-t-il en baissant encore la voix, il y aura toujours le corps du père ou du fils entre ta poitrine et le poignard des assassins ! — C'est bon, c'est bon, je compte sur votre fidélité, Ramonund ; n'allez seulement pas crier avec ces imbéciles qui proclament là-bas un empereur des Mogols, » dit le jeune homme en riant, et laissez-moi entrer dans le magasin, j'ai quelque chose à y préparer ; « non, je n'ai pas besoin de vous, » ajouta-t-il très vite en voyant Ramonund se préparer à le suivre, et il tint lui-même la porte ouverte pour être assuré que l'Indou ne découvrirait pas la jeune femme cachée derrière le battant ouvert. Le gardien se levait pour sortir, lorsqu'un petit cri, le cri d'un enfant qui se réveille, vint tout à coup frapper son oreille. Il tressailit : Ramonund était père et les voix enfantines trouvaient un écho dans son cœur ; la petite Mildred venait de se réveiller dans les bras de sa mère, lorsqu'il eût fallu à tout prix que son sommeil continuât encore un instant. Le gardien se retourna et, d'un bond léger et irrésistible comme celui d'un tigre, il s'élança derrière l'officier, en face de la jeune femme interdite et frémissente. Mais Édith avait entendu et compris à peu près ce que Ramonund venait de dire à son bienfaiteur, et d'un geste ausi rapide que celui de l'Indou lui-même elle lui tendit l'enfant enveloppé dans ses voiles blancs comme une fille de sa race. Ramonund ne refusa pas le dépôt qui lui était offert ; il ne releva pas les

yeux sur la jeune mère, car il regardait la petite Mildred comme s'il apaisait en un moment la soif inextinguible de longues années ; enfin, serrant l'enfant contre son cœur sans que la petite créature parût effrayée, il déposa un baiser sur son front blanc et uni, en la rendant silencieusement à sa mère. Lorsque Édith appuya à son tour ses lèvres sur la joue de son baby, elle la sentit encore humide d'une larme qui avait coulé des yeux noirs du cipaye.

« Dieu soit béni ! murmura la jeune femme si bas que Willoughby l'entendit à peine, mais Ramonund la comprit bien ; Dieu soit béni ! maintenant il ne fera jamais de mal à l'enfant qu'il a tenue dans ses bras et sur laquelle il a pleuré !

— Ramonund a vu mourir une enfant, une fille aux yeux bleus comme la beebeesahib, murmura l'Indou, et la mère qui l'avait portée était Anglaise !

— Silence alors ! mon brave Ramonund, reprit le lieutenant ; je vais abriter ici Mrs. Vandeleur, jusqu'à ce qu'elle puisse aller retrouver son mari à Cawnpore ; il est blessé et ne pourrait pas la protéger, si à ces démons incarnés qui crient là-bas il prenait fantaisie de venir faire une visite à son bungalow ; dès qu'il sera en état de monter à cheval, il ira l'attendre à Cawnpore. » Le jeune homme parlait vite pour se donner une contenance de circonstance, sans se demander si Ramonund avait bien compris. L'Indou avait l'air de chercher à devenir le sens des paroles qu'il suivait à peine ; un nom l'avait évidemment frappé, car il le répéta plusieurs fois : « Memsahib, beebeesahib, Cawnpore ?

— Oui, à Cawnpore, repéta le lieutenant, mais il ne s'agit pas de cela aujourd'hui ; pour ce soir, il faut que j'arrange une cachette : heureusement que personne ne vient ici, on a peur de la poudre et des esprits qui se promènent dans les poudrières pour aider les Feringhees à la fabriquer ; n'est-ce pas, Ramonund, on vous en a souvent parlé ? »

L'Indou fit un signe affirmatif, mais ses yeux ne quittaient pas la petite Mildred et sa mère ; pour la seconde fois, Édith tendit silencieusement l'enfant à l'ennemi de sa race, et pour la seconde fois elle fut frappée de la tendresse passionnée de son regard. Enfin et comme à regret, Ramonund sortit de la salle, à chaque instant plus sombre, où le jeune lieutenant avait commencé de préparer dans un coin une espèce de lit pour la mère et l'enfant. « Je vais être obligé de vous laisser ici dans l'obscurité, dit-il du ton d'excuse qu'il avait déjà employé en ouvrant la porte, et il est heureux que vous ne craigniez pas les esprits autant que les Indous, car, outre le danger positif qu'il y aurait à allumer une lumière dans ce lieu-ci, si on apercevait une lueur quelconque à travers une fente de la muraille, on devinerait qu'il se passe ici quelque chose d'extraordinaire, et c'est le seul avantage de cette misérable retraite, que personne ne pensera à y chercher des fugitifs. »

Édith avait senti tout son sang se glacer à l'idée de rester seule et dans l'obscurité dans un endroit inconnu et rempli sans doute de rats et de souris, peut-être de serpents ; mais elle leva tout à coup les yeux vers l'étroite fenêtre déjà enveloppée des ombres de la nuit, et elle vit paraître au ciel le croissant de la lune brillante et pure. « Il fait clair de lune, monsieur Willoughby, dit-elle ; malgré vous, vous serez obligé de me laisser de la lumière. » Et elle souriait doucement, en cherchant à profiter de la clarté de la lune pour verser dans une tasse quelques gouttes du lait dont elle s'était munie, à toute aventure, pour le cas où l'inquiétude et la terreur auraient tari le sein maternel. Mais Mildred savait déjà ce qu'elle voulait, et elle secouait la tête en repoussant la tasse de ses petites mains. « Tout à l'heure, baby, » murmura la jeune femme. Willoughby comprit qu'elle avait hâte de se trouver seule avec son enfant. « Je reviendrai demain dès

l'aube, dit-il; ne craignez rien pour cette nuit, je ne serai pas loin; je vais coucher dans l'antichambre, et demain nous aviserons à ce qu'il faudra faire, selon la tournure que prendront les évènements : si l'insurrection devient maîtresse de Delhi, comme cela me paraît très probable, je ne leur laisserai certainement pas entre les mains des munitions pour nous combattre et il faudra chercher pour vous un autre asile, car je ferai sauter la poudrière ! »

Édith ne frissonna pas, elle se pencha vers le jeune homme. « Est-ce que ce n'est pas dangereux, monsieur Willoughby? » demanda-t-elle doucement. Et comme le jeune homme semblait hésiter à lui répondre, elle reprit de sa voix calme : « Dangereux ou non, il n'y a d'ailleurs que cela à faire; seulement vous me laisserez emporter Mildred, elle aurait trop peur ! »

Le lieutenant avait fermé la porte de l'antichambre, et aux faibles rayons de la lune nouvelle la jeune mère déshabillait doucement l'enfant chérie qu'elle avait résolu de sauver au péril de sa vie; la petite fille s'était endormie de nouveau après que sa mère l'avait allaitée, et sa petite main potelée pressait la joue contre laquelle s'appuyait son charmant petit visage. Édith la regardait avec une tendresse redoublée par le sacrifice inouï qu'elle lui avait fait ce jour-là : c'était pour Mildred qu'elle avait quitté son père, pour l'enfant qui leur était si chère à tous deux, qu'elle avait cédé à l'appel suprême que son mari avait fait à son obéissance, cette loi dominatrice de la vie d'une femme anglaise. Elle avait obéi et elle savait bien que Frank souffrait autant qu'elle en donnant cet ordre cruel; elle était sûre qu'à ce moment même il cherchait auprès de son lit celle qui l'avait soigné pendant tant de nuits, celle qui ne le laissait approcher par aucun serviteur, tant elle prenait plaisir à le servir elle-même. « Il voudra partir trop tôt pour être à Cawnpore avant moi,

pensait-elle avec inquiétude ; j'aurais dû lui recommander de ne pas songer à monter à cheval tant que sa blessure le fait encore souffrir. Il est accoutumé à tout supporter, je le sais bien, il est si brave, mon Frank, et d'ailleurs il se dit que le général Wheeler ne saura que faire si j'arrive avant lui à la station, et puis il ne peut pas rester ici tout seul ; je suis sûre que Khanah est déjà partie, si elle a vu que je n'étais plus là, ni la petite non plus, et Rohilcund, Tapia, Mesrour, Frank ne comptait pas sur leur fidélité ; il ne sait pas, personne ne sait... M. Willoughby ne comptait certainement pas sur Ramonund. Comme il est devenu rouge lorsque baby s'est réveillée et qu'elle a commencé à crier ! Ce n'était pas une bonne idée, fillette, » continua la jeune femme, parlant doucement à son enfant comme si elle la comprenait, et baisant, l'un après l'autre, les petits doigts roses des mains et des pieds. « C'est à présent qu'il faudrait mettre dans ta petite tête le proverbe de ce pays-ci que ton père répète toujours et que je déteste tant : il vaut mieux être couché que debout, endormi qu'éveillé ; je ne veux pas te dire la fin, baby, c'est trop triste, et il vaut mieux vivre, et rire et grandir ; n'est-ce pas, Mildred, tu veux être heureuse comme maman ? » La pauvre petite mère sentait son cœur se gonfler tout en parlant ainsi ; elle n'oubliait pas le bonheur dont Dieu l'avait comblée et dont elle avait si passionnément joui depuis tant de mois, mais elle ne se trouvait pas très heureuse pour le moment : loin de son mari blessé, cachée dans une vilaine maison noire, sans lit ; sans baignoire, pour faire la toilette de sa petite fille et la sienne, sans lumière, sauf les rayons de la lune. Quelle chance cependant que la lune brillât au ciel, car il y avait des rats dans la poudrière ; Édith en était bien sûre, elle entendait gratter le long des murailles : qui sait s'il n'y en avait pas quelqu'un sous les sacs que le lieutenant avait amoncelés

pour faire un lit? Ah! la jeune femme avait étendu la main, cherchant son châle dans l'obscurité croissante : un nuage venait de passer sur la lune; elle sentit sous ses doigts une peau glissante, et elle entendit distinctement un sifflement aigu. « Le lait! pensa-t-elle, un serpent! » Et elle serra Mildred contre son cœur, repoussant hardiment du bras et du pied l'ennemi, peut-être mortel, qui venait assaillir son enfant. Le serpent avait achevé de boire les gouttes de lait qui restaient dans la tasse et dont l'odeur l'avait attiré; il n'était d'ailleurs pas dangereux, mais Édith l'ignorait, et la répulsion instinctive que lui inspiraient les serpents n'était pas toujours d'accord avec le péril que pouvait faire courir leur morsure. « C'est un serpent, Frank, » disait-elle souvent à son mari, lorsqu'il cherchait à lui persuader que les couleuvres n'avaient jamais fait de mal à personne. Dans la poudrière à Delhi, dans l'obscurité, elle avait le droit de concevoir quelque effroi. Les rats s'étaient enhardis et couraient autour d'elle, sur elle; elle se sentait mourir de terreur, mais elle n'osait pas appeler le lieutenant. « Il dort, pensait-elle; et puis il me prendrait peut-être pour un rebelle ou pour un espion, il tirerait sur moi, et qu'est-ce que deviendrait Mildred, si j'étais seulement blessée? Il ne faut pas crier, Dieu me gardera: il a bien gardé Daniel dans la fosse aux lions. J'aimerais mieux être mangée par un lion que par des rats. Ah! voilà le soleil qui commence à se lever; les rats vont rentrer dans leurs trous et le lieutenant va se lever. Ne commence pas à pleurer juste à ce moment-là, baby; les hommes n'aiment pas que les enfants pleurent; tu sais que papa lui-même dit, quand tu n'es pas sage: « Est-ce que vous ne pourriez pas donner cette enfant à Khanah, Édith? » et ici il n'y a pas de Khanah pour emporter la petite fille; attends, mon amour, que je range tes robes; il ne faut pas que tu aies l'air d'un pauvre petit paquet en désordre... Ni maman non plus,

ajouta la jeune mère en cherchant à rétablir un peu d'ordre dans les longues boucles de ses cheveux; je suis sûre que j'ai l'air d'une morte, je n'ai pas fermé l'œil, ces serpents et ces rats m'ont fait si grand'peur ; je crois que je ne tremblerais pas si fort devant les insurgés, même s'ils voulaient me poignarder. Maintenant je suis tranquille pour toi; Ramonund ne te laissera pas faire de mal. »

« Bonjour, lieutenant, » ajouta-t-elle, comme le jeune homme, frappant doucement à la porte, se présentait devant elle. Il la regardait avec inquiétude, elle se mit à sourire. « J'ai l'air fatigué, n'est-ce pas? Ah ! c'est que j'ai eu si grand'peur toute la nuit : il y a des serpents, et des rats, et des souris, s'il n'y a pas de rebelles dans votre poudrière, monsieur Willoughby ; il y a une créature glissante, qui est venue boire le lait de Mildred, et puis d'autres bêtes poilues qui ont passé contre ma joue ; enfin nous ne sommes pas encore mangées, ni même mordues. Maintenant que la nuit est passée, qu'est-ce que vous allez faire de nous?

— Je vais aller aux nouvelles d'abord, repartit le jeune officier, qui ne pouvait détacher ses regards du visage pâle de la pauvre femme, son petit enfant dans les bras; je saurai comment le major se trouve ce matin et ce qui s'est passé dans la ville cette nuit. Je voudrais bien que toutes les maisons eussent été aussi paisibles que ma vieille poudrière en dépit des rats et des serpents ! »

« Comment supportera-t-elle des dangers réels, puisqu'elle est ainsi terrifiée par des périls imaginaires? se demandait le lieutenant en sortant du magasin à pas furtifs. Si Ramonund avait au moins le bon sens de venir rôder par ici, je n'aurais pas besoin de m'aventurer dans les cantonnements ; j'ai peur que tous les régiments des petites stations ne suivent l'exemple de ceux-ci, et alors comment sauver les femmes et les enfants? Tout le monde ne peut pas s'en aller à Cawn-

pore ; Meerut est encore pis que ce lieu-ci, bien qu'il y ait des régiments de la reine; mais les soldats ont goûté le sang comme les tigres ; ils ont trempé leurs mains dans la révolte, ils se sentent perdus, condamnés d'avance ; il n'y a pas autre chose à faire pour eux qu'à poursuivre; j'ai peur que nous n'en soyons bientôt au même point... »

Réfléchissant ainsi, le jeune lieutenant se glissait le long des murailles de la poudrière sans regarder devant lui, lorsqu'il sentit une main qui se posait sur son bras : il leva les yeux et il aperçut devant lui Ramonund, aussi pâle sous sa peau cuivrée qu'Édith elle-même après ses aventures nocturnes. Il allait ouvrir la bouche pour demander au cipaye des nouvelles de la nuit; mais il sentit de nouveau les doigts de l'Indou se crisper autour de sa manche, et il s'aperçut que dans sa distraction il allait mettre le pied sur un cadavre.

« Ah ! Seigneur, ce pauvre Douglas ! » s'écria le jeune homme. Et il se baissa vers le corps glacé d'un de ses camarades. « Oui, reprit Ramonund, comme s'il répondait à une question, le capitaine était brave comme un lion, et quand il a vu les hommes du 20e et du 11e arriver comme des fous en criant : « Mort aux Feringhees ! » il a tiré sur les deux premiers avec ses pistolets ; il ne les a pas manqués ; ils sont tombés tous les deux. J'ai cru un moment que les malheureux allaient reculer, mais ils avaient bu trop de bhang à Meerut avant de se mettre en marche et ils l'ont bientôt assommé. — Le commissaire Fraser a voulu le défendre ? — Non, sahib, il n'est pas là ; il est tombé aussi, avec le collecteur Hutchinson ; mais le prêtre Feringhee était là, qui a dit de porter chez lui ceux qui vivaient encore : il y a eu deux hommes qui lui ont obéi ; c'est une habitude, et ils ont emporté les blessés ; mais tout le monde n'obéissait pas. On a suivi le commissaire et le collecteur qui perdaient tout leur sang jusqu'à la maison du prêtre ; il y avait là trois

ou quatre memsahib, bien jolies et toutes jeunes, c'étaient les filles du prêtre ; sa femme était morte depuis longtemps, elle avait bien fait de mourir, car c'était trop affreux à voir ; elle est tombée morte avec ses filles ! — Ces misérables ont tué les filles du Révérend docteur Jennings ? » demanda le jeune lieutenant dont les yeux commençaient à s'éclairer d'une lueur étrange. Ramonund fit signe que oui ; il n'osait pas parler. « Toutes ? » Le même signe. « Et tu n'as pas défendu ces pauvres innocentes, malheureux ? » dit l'officier anglais, cherchant de la main la poignée de son épée.

Ramonund baissa la tête. « Je n'aime pas tous les Feringhees, murmura-t-il, et leur domination est condamnée par Brahmah ; elle devait durer cent ans et les cent ans sont finis ! » Le lieutenant cherchait à dompter sa colère. « Il y a autre chose à faire qu'à s'emporter contre un pauvre ignorant qui n'a pas encore fait de mal par lui-même, pensa-t-il ; d'ailleurs, il faut d'abord, avant de me faire d'autres affaires, que je commence par mettre en sûreté Mrs. Vandeleur et son baby, sans parler du dépôt plus grave qui m'est confié ; la femme et l'enfant d'abord, et tout de suite après la poudrière ! »





A la porte de la maison du chapelain.

CHAPITRE V

Dans les rues. — La canonnade.

Le lieutenant Willoughby n'avait fait qu'un bond jusqu'au bungalow du major. Il ne songeait plus à se cacher, à dérober son uniforme et ses armes aux regards hostiles des cipayes insurgés; toute son âme était en proie à une indignation et à une fureur qui ne laissaient plus guère de place pour la prudence. « Bah! pensait-il, si je suis assassiné en route comme tous ceux dont le sang a rejailli sur les murailles que je touche, cette pauvre enfant avec son baby ne courra pas de danger dans la poudrière jusqu'au jour où ces misérables auront épuisé toutes leurs munitions; alors ils enfonceront les portes et elle réussira peut-être à se sauver; en tout cas, je ne serais plus en vie à ce moment-là. Je ne sais ce qui me retient d'attaquer le premier de ceux que je vois errer dans la rue. Ah! le major est parti, il aura réussi

à se tenir à cheval, et il a bien fait de s'en aller, car sa maison est pillée; ses domestiques sans doute; on ne s'est pas battu ici et il ne se serait pas laissé faire sans résistance; je le connais; assis et à douze pas, il en aurait abattu plus d'un. Je vais porter cette nouvelle à sa femme et tâcher de la mettre sur la route de Cawnpore, pauvre petite avec cette enfant dans ses bras! Si je retrouvais Ramonund! Mais il a eu peur, le misérable, qui a laissé massacrer ces pauvres filles du chapelain; elles étaient si gentilles, et l'aînée venait d'arriver d'Angleterre tout exprès pour se marier; je me rappelle: c'était ce pauvre Fraser qu'elle devait épouser... Eh! que fait-on à la Banque, on se défend par-là! Ah! tant pis, Mrs. Vandeleur attendra les nouvelles de son mari; il faut que j'aille au secours de Beresford et de sa brave femme; je suis sûr qu'elle vaut un homme en ce moment. Ah! que disais-je? Elle brandit sa lance comme une amazone. Courage, mistress Beresford, je viens à votre aide! En voilà un à bas; vous vous servez de votre lance aussi bien qu'un Sick, et moi j'ai encore mes pistolets! » Deux cipayes tombaient au même moment sous les coups de l'auxiliaire qui venait d'arriver sur le terrain; le directeur de la Banque, qui n'avait pas voulu quitter son poste de confiance, succombait sous les poignards des pillards et des voleurs qui s'étaient joints en grand nombre aux révoltés. Le lieutenant essayait d'entraîner sa femme, qui n'était pas blessée; mais elle s'était agenouillée à côté de son mari mourant et refusait de se relever. « Je n'ai pas d'enfants, pourquoi disputerais-je ma vie à ceux qui lui ont ravi la sienne? » dit-elle en levant sur le jeune officier des yeux empreints d'une douleur si amère, que celui-ci était tenté de l'abandonner au sort qu'elle implorait, lorsqu'un Indou, qui se traînait depuis quelques instants sur le plancher, apparemment en proie aux dernières tortures de l'agonie, parvint à se glisser jusqu'à la courageuse femme qui l'avait



Porte du palais du Grand Mogol, à Delhi.

terrassé en défendant la vie de son mari, et il lui porta un coup de poignard qui pénétra tout droit jusqu'au cœur; elle leva les bras au ciel comme dans un appel suprême à la justice divine, poussa un soupir et tomba sur le corps de son mari, qui rouvrit les yeux, étendant vers elle un bras déjà glacé par la mort. « Il pense encore à la protéger! » se dit le lieutenant, qui sentait les larmes lui monter aux yeux. Son émotion se traduisit par le coup terrible qu'il assena sur la tête du meurtrier, avec la crosse d'un mousquet déchargé qu'il trouva à ses pieds; puis, sortant en courant de la Banque qui se trouvait enfin livrée aux mains des pillards, il passa rapidement de porte en porte, reconnaissant machinalement et presque sans s'en apercevoir les traces de la lutte qui avait dû se soutenir pendant la nuit dans presque toutes les maisons. Ici, à la porte de la maison du chapelain, gisaient les corps du père et des trois filles : l'aînée avait été placée comme par une ironie sauvage à côté du cadavre défiguré de son fiancé; devant l'imprimerie, étaient épars des bulletins de l'insurrection que les imprimeurs avaient publiés deux fois par jour, depuis que certaines stations avaient été atteintes, et qu'ils avaient continué à répandre depuis que la contagion avait pénétré jusqu'à Delhi. Le palais était entouré d'une foule de cipayes sanglants et à moitié ivres; quelques-uns dormaient sur des bancs, se reposant après le travail des massacres; d'autres chantaient; quelques-uns saluaient l'enseigne des anciens souverains mogols, qui avait remplacé à la porte de l'immense monument les armes et le drapeau de l'Angleterre. Willoughby détourna la tête pour ne pas voir l'église située à côté du palais, et qui lui semblait dévastée. « Il n'y avait cependant rien à voler là, pensa-t-il; ces misérables y ont mis le feu par plaisir. Allons, il n'y a pas de temps à perdre, si je veux, moi aussi, mettre le feu. » Et il posa la main sur la serrure de la poudrière. Au moment où

il tournait la clef, il crut apercevoir dans l'ombre d'un bâtiment voisin la figure sombre de Ramonund; mais l'Indou se rejeta en arrière. « Veut-il m'aider à sauver cette pauvre femme et son enfant? ou veut-il se réserver le plaisir de nous massacrer lui-même et lui seul? se demanda le jeune homme; dans tous les cas je ne lui laisserai pas se passer ce plaisir-là, et il pourrait bien lui arriver de sauter avec la poudrière. Il faut d'abord que je tâche de la faire arriver jusqu'à la tour du drapeau; le brigadier Grove avait hier soir l'idée qu'on pourrait y tenir un peu; nous allons voir. Je reviendrai ensuite prendre le commandement ici, je m'attends à tout moment à voir arriver Forrest et Buckley. Ces misérables ne tarderont pas à se rappeler les magasins; il n'y a plus ici ce matin un seul des artilleurs indigènes, je m'y attendais bien; mais ils connaissent la maison, malheureusement, et ils nous rendront la défense difficile. Bah! toutes les défenses sont faciles quand on ne demande qu'à périr! c'est ce qu'il y a de bon dans les poudrières : on a toujours une dernière ressource; cette fois-ci, je crois que ce sera aussi la première, car il n'y en a pas d'autres : nous ne pouvons pas nous défendre ici à trois ou quatre blancs contre les flots d'assaillants jaunes qui arriveront tout à l'heure; dès que je ne serai plus seul et que Mrs. Vandeleur sera hors de la poudrière, je commencerai à faire préparer la traînée. Ah! vous voilà, Buckley, Sully, Stewart, entrez vite, je n'ai plus qu'un moment pour emmener Mrs. Vandeleur jusqu'à la tour; mais où s'est-elle cachée? Elle dort, la pauvre enfant, les rats et les serpents sont rentrés dans leurs trous, elle n'a plus peur; comment va-t-elle supporter le spectacle des rues et les efforts qu'elle sera obligée de faire pour aller rejoindre son mari? Qui sait? Il est peut-être dans la tour avec Grove. Je le voudrais, elle a besoin de quelqu'un pour la protéger, et moi, qui sait où je serai dans une heure d'ici? Ah! vous voilà, Forrest; prenez le

commandement; mistress Vandeleur, mistress Vandeleur, il faut partir! »

Édith avait soulevé sa jolie tête : elle paraissait étonnée et ne savait plus en quel lieu elle se trouvait ni quelle était la voix qui l'appelait. « Ah! dit-elle enfin, c'est vous, lieutenant ; vous venez me dire de me sauver vite, vite, parce que vous voulez faire sauter la poudrière ; mais vous n'êtes pas seul. Est-ce que ces messieurs vont sauter avec vous? » ajouta la jeune femme en regardant autour d'elle avec étonnement, car elle connaissait à peine les officiers de la garnison, l'état de sa santé l'ayant retenue chez elle pendant tout l'hiver. Le lieutenant Forrest salua profondément. « Oui, madame, si Willoughby nous le permet, nous aurons l'honneur de sauter avec lui; n'est-ce pas, conducteurs? » ajouta-t-il en se tournant vers les vétérans anglais et écossais qui se tenaient derrière leurs officiers, préparant sans bruit la fatale traînée à laquelle on devait bientôt mettre le feu. « Oui, lieutenant! » murmurèrent les voix mâles, un peu émues par les regards compatissants que la jeune femme jetait sur eux. « Je ne peux pas vous aider, monsieur Willoughby », demanda-t-elle tout à coup en se retournant vers son protecteur, parce que si je pouvais être bonne à quelque chose, quand même c'est très dangereux, je suis sûre que Frank me pardonnerait... et j'aimerais mieux mourir avec vous ici... — Que de tomber aux mains des misérables qui ont massacré miss Jennjngs et Mrs. Beresford, dit étourdiment le lieutenant Forrest; vous avez raison, mistress Vandeleur; mais vous ne pourriez nous servir à rien et vous avez votre enfant à sauver!

— C'est vrai! » La terreur avait reparu dans les yeux de la jeune mère depuis qu'elle avait subitement appris la mort tragique des femmes qui l'avaient visitée quelques jours auparavant, admirant l'enfant qu'elle portait encore dans ses bras; mais elle fit un effort suprême. « Allons, » dit-elle. Pre-

nant le bras du lieutenant Willoughby et cachant ses yeux de sa main, elle s'avança sans regarder à droite ni à gauche et posant plus d'une fois ses pieds sur des taches de sang. Le brigadier Grove était lui-même à la porte de la tour, dont il n'avait pas voulu confier la garde à l'un de ses subordonnés; il reconnut de loin le lieutenant. « Que fait-il loin de sa poudrière? pensa-t-il; je suis sûr que ces mécréants se préparent à l'attaquer; il a une femme au bras; il n'est pas marié. Ah! c'est cette pauvre petite Mrs. Vandeleur; elle sera étonnée de retrouver ici son mari. Vandeleur! » Et le brigadier élevait la voix. « Voilà votre femme que Willoughby escorte aussi poliment que si on n'était pas allé chercher des échelles pour escalader les murs de la poudrière; venez donc le débarrasser de ses devoirs de chevalier errant! » Le major avait poussé un cri de joie, et il apparut sur les remparts du petit fort au moment même où sa femme arrivait à la porte, que le brigadier venait d'entr'ouvrir. Le lieutenant, lui aussi, poussa une exclamation de satisfaction. « Ah! me voilà tranquille! » s'écria-t-il comme son ami lui tendait la main en attirant vers lui sa femme et son enfant. « Dieu vous bénisse et vous le rende! » murmura le major d'une voix étouffée. Le lieutenant fit un signe joyeux à la jeune femme qui lui montrait Mildred comme pour le remercier, et il reprit à grands pas le chemin de la poudrière; là maintenant était son devoir!

« A l'œuvre! maintenant! à l'œuvre et vite! s'écria le jeune lieutenant, bondissant dans l'enceinte de sa forteresse comme un écolier qui se prépare à une partie de jeu; nous n'avons pas de temps à perdre, et je suis bien assuré que les sommations ne tarderont pas. Je n'avais pas voulu refuser à ce pauvre Vandeleur de prendre soin de sa femme, mais les femmes et les enfants sont une denrée terriblement incommode en ce moment, et je ne me suis jamais plus félicité que

l'état de ma fortune ne m'eût pas encore permis de devenir *pater familias*. Ah! vous avez fait pointer les grosses pièces, Forrest, c'est une bonne idée, nous leur ferons présent d'une bonne volée avant de détruire toutes les munitions; si on arrive avec des béliers pour enfoncer les portes, nous répondrons à coups de canon. Seulement, Scully et Stewart, si la porte cède malgré tout, vous vous replierez sur le fond de la poudrière ; je serai là, à côté de la mèche. Roulez les pièces de campagne à la porte du magasin; il faudra donner le temps à la mèche de prendre feu et nous nous en tirerons avec quelques boulets. Ah! regardez donc, Forrest, il me semble que j'entends leur infernale musique : ils ont déjà mis de côté les airs qu'ils avaient appris à notre service, ils aiment bien mieux les mélodies sur lesquelles ils ont massacré toute la nuit. — Ah! dit le lieutenant Forrest, ils ne se sont pas bornés à changer de musique; ils ont aussi changé d'habits : le vieux coquin de Mogol avait sans doute fait préparer d'avance des uniformes ou des livrées, comme vous voudrez; les voilà tous harnachés aux couleurs du sultan de Delhi. Ne répondons pas, Willoughby, c'est plus digne de nous, laissons parler le canon. Canonniers, à vos pièces! »

Le lieutenant Willoughby avait fait un signe de tête en écoutant avec un sourire de dédain la sommation du souverain de Delhi qui réclamait la remise immédiate de la poudrière. Sur le silence des Anglais, le soudhadhar des rebelles annonça à haute et intelligible voix que les échelles d'escalade étaient commandées et ne tarderaient pas à arriver : une première décharge des pièces de campagne répondit seule, nettoyant soudain les environs de la grille. Mais le repos ne fut pas long; le sous-conducteur Crow, monté sur le mur, avertissait ses chefs de tous les mouvements de l'ennemi, qu'il suivait avec attention. « Voilà les échelles qui arrivent, lieutenant, dit-il; il y en a assez pour faire monter toute la garni-

son. — Laissons-les seulement monter, repartit le lieutenant, et puis vous balayerez le rempart. Ah! voilà les premiers qui montrent leur vilain nez jaune; une bonne volée en mesure; nous n'avons presque plus de boulets, si la poudre ne manque pas; voilà nos fortifications violées, et qu'est-ce que je vois : Buckley, vous êtes blessé? il y a des aggresseurs jusque dans l'enceinte. Ne nous laissons pas tourner! s'écria le jeune Willoughby, il s'agit d'avoir des yeux dans le dos; ils ont des fusils et ils savent s'en servir, les misérables!

— Parbleu, c'est nous qui leur avons enseigné la manœuvre; si nous avions su, seulement! Ah! voilà le moment! » Et Willoughby éleva une voix dont l'accent ferme et presque joyeux avait jusqu'alors soutenu le cœur de ses braves compagnons : « Une, deux, attention! Buckley, mettez le feu à la mèche; Scully, maintenant retirez-vous sur votre vie, je veillerai au feu; Scully, m'avez-vous entendu? Est-ce que vous faites aussi partie des échelles, monsieur? voulez-vous bien laisser cette mèche brûler toute seule, elle n'a pas besoin de vos soins, et elle arrivera bien tout à l'heure à son affaire. Maintenant, Seigneur Dieu, nous remettons nos âmes entre tes mains! Ah! »

Une détonation terrible, qui ébranla les murailles et les monuments de la vieille ville de Delhi tout entière, retentit tout à coup au-dessus du tumulte des rues, des cris des hommes ivres et des gémissements des victimes dont le massacre avait recommencé; partout le silence succéda au premier moment d'effroi. « Qu'arrive-t-il? » criait-on d'un bout à l'autre de la ville; personne ne répondait. Seul, dans la tour du Drapeau, le major Vandeleur se pencha vers sa femme : « Voilà ce que j'attendais, dit-il, Willoughby a fait sauter la poudrière! »

Après un instant de terreur des chefs des rebelles, la colère l'emporta dans les âmes des cipayes désappointés et furieux; ils s'élancèrent vers les ruines fumantes de la poudrière, dans



« Buckley, mettez le feu à la mèche. »

l'attention des [illegible] de ceux des Anglais qui pouvaient subsister encore. Mais les deux officiers ne s'étaient pas attendu qu'on vînt les attaquer. Bondissant par-dessus les restes des murailles comme des daims aux abois, ils avaient traversé les rues bien connues avec la rapidité [illegible] se dirigeant, l'un vers les cantonnements de [illegible] Cawnpore, l'autre sur la route de Meerut. [illegible] teurs les avaient [illegible] Griffin et Saully [illegible] en arrière une balle [illegible] la cervelle de l'un de [illegible] Saully fit semblant d'être [illegible] les [illegible] les [illegible] dont il [illegible] horrible [illegible] avaient [illegible] dence, [illegible] sa [illegible] de la [illegible] le [illegible] de la [illegible] aux yeux [illegible] qui lui rappela [illegible] perdue [illegible] la main sur l'anse [illegible] servit à [illegible] un lit à la [illegible] espérant [illegible] pour les [illegible] son [illegible] pauvre [illegible] de [illegible] n'est pas comme [illegible] tout à l'heure dans [illegible] connus, habillés comme nous [illegible] railles jusqu'au palais; il [illegible] chemin [illegible] sera pas [illegible] de mal dans [illegible] ces [illegible] qu'ils [illegible] comme [illegible] vont [illegible] l'arme

l'intention de s'emparer de ceux des Anglais qui pouvaient subsister encore. Mais les deux officiers n'avaient pas attendu qu'on vînt les attaquer : bondissant par-dessus les restes des murailles comme de jeunes daims aux abois, ils avaient traversé les rues bien connues avec la rapidité d'une flèche, se dirigeant, l'un vers les cantonnements encore calmes de Cawnpore, l'autre sur la route de Meerut. Les deux conducteurs les avaient suivis ; seuls, Crow et Scully étaient demeurés en arrière : une balle ennemie avait traversé la poitrine de Crow ; Scully fit reculer d'effroi les insurgés eux-mêmes, tant les brûlures dont il était couvert présentaient un horrible spectacle. Les rebelles avançaient avec une extrême prudence, craignant les embuscades meurtrières laissées à dessein par les défenseurs de la poudrière. Parmi eux se glissait Ramonund, mortellement inquiet du sort de la memsahib et de la petite fille aux yeux bleus qui lui rappelait son enfant perdue ; il avait passé la main sur l'amas de sacs qui avait servi la veille à former un lit à la jeune femme, comme s'il espérait y trouver quelques traces de sa présence. « Le lieutenant les aura mises en sûreté quelque part, avant d'allumer son feu d'enfer, pensait-il ; il n'aura pas voulu brûler cette pauvre beebeesahib qui était si jolie, et il n'y a pas moyen de déguiser ceux-là, avec leurs yeux de la couleur du ciel. Ce n'est pas comme les enfants du marchand Aldwell, qui étaient tout à l'heure dans la rue avec leur mère ; je les ai bien reconnus, habillés comme nous et se glissant le long des murailles jusqu'au palais ; il y en a plus d'un qui a pris ce chemin-là : ils comptent sur la parole du sultan qu'il ne leur sera pas fait de mal dans l'intérieur du palais. Sont-ils bêtes, ces Feringhees ! croire ce que promet le sultan quand il n'a qu'une idée, c'est de tuer, de tuer, tant qu'il pourra, sans courir le danger d'être tué aussi ! C'est égal, je n'aurais pas voulu faire comme ceux du 54e et rester tranquille l'arme

au bras, pendant que la cavalerie légère massacrait tous les officiers; il y en avait bien quelques-uns de bons, de ces officiers; eh bien, maintenant il n'en reste plus un seul, et les premiers tués ne sont peut-être pas les plus malheureux : ils y passeront tous! Ce doit être affreux d'attendre la mort et d'essayer d'y échapper; pour périr tous, femmes et enfants, ceux qui sont dans le palais du sultan, ceux qui tiennent encore la tour du Drapeau, ce sera la même chose pour tous : les uns payeront en masse toutes les fautes des autres. On nous a fait assez de mal depuis cent ans qu'ils sont les maîtres, c'est notre tour maintenant; d'abord, moi, je veux être collecteur, et je vous réponds que j'y ferai une plus belle bourse que ce malheureux Fraser, qui avait tout juste de quoi nourrir la femme qu'il allait épouser; je veux un tas d'or pour m'y plonger comme dans un bain; c'est là qu'il se trouve, l'or de nos ancêtres maintenant. On dit bien que les princes en ont aussi gardé un beau trésor, mais à quoi cela sert-il au pays? ils n'en mangeront pas moins bien un seul jour, et ils n'en feront pas moins des fêtes où le bhang coule aussi fort que le Gange. Ah! voilà celui-là qui ne souffre plus! »

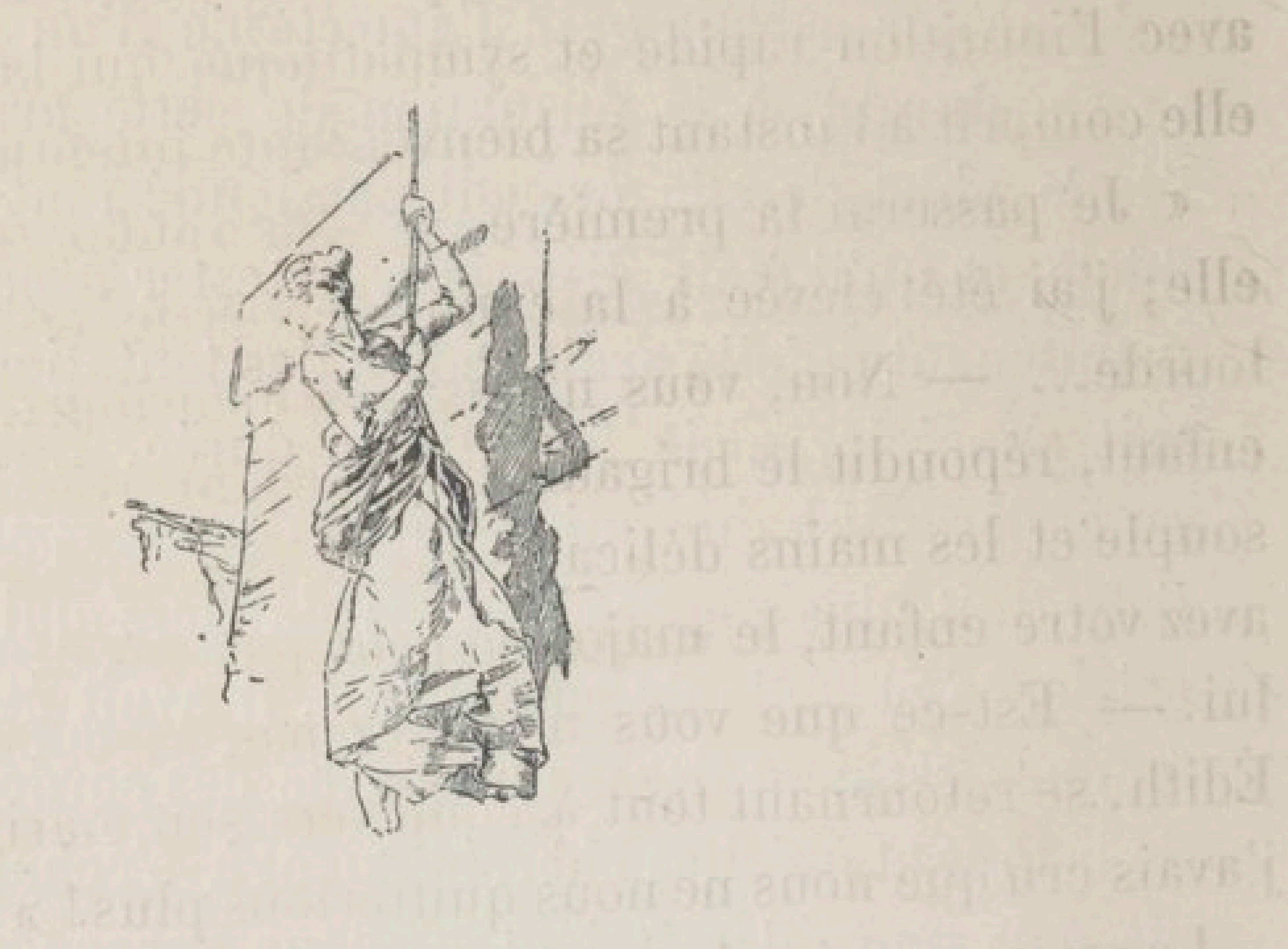
Le malheureux Scully venait de faire un mouvement convulsif sur le tas de paille au milieu duquel il gisait, et les yeux pénétrants de l'Indou l'avaient promptement reconnu. « Au moins ceux-là ont les yeux noirs et la peau est facile à teindre; je me chargerais même des yeux, si j'avais le temps; mais qui est-ce qui a le temps de quelque chose, ces jours-ci? C'est égal, j'aurais revu avec plaisir cette petite Ranée, elle me rappelait comme deux gouttes d'eau ma petite Maia! » Et Ramonund arrivait, ainsi pensant, jusqu'au pied de la tour du Drapeau. Sur plus d'un point les étroits remparts avaient subi quelques dégâts, et l'Indou, se glissant comme le serpent sur le revêtement de briques, relevait de temps en temps la tête

pour voir si personne ne l'observait. Le major Vandeleur était là, les yeux pensifs, et appuyant sa canne d'endroits en endroits pour voir sur quel point des fossés il serait le plus facile de dévaler les femmes et les enfants. Il ne connaissait pas Ramonund, mais il avait vu les mouvements mystérieux de l'indigène, et, levant lentement la main qui tenait son pistolet, il allait brûler la cervelle à l'espion, lorsqu'un cri et un geste de sa femme retinrent son bras. « C'est Ramonund, disait-elle, je l'ai vu dans la poudrière, je suis sûre qu'il me cherche et qu'il veut sauver Mildred! »

Le major regardait sa femme avec un étonnement mêlé de compassion pour sa crédulité. « Il veut sauver Mildred, dites-vous, Édith? Et pourquoi? Les Indous font peu de cas des enfants en général, surtout des petites filles; pourquoi cet homme, qui l'a vue hier pour la première fois, risquerait-il quelque chose pour elle? car, ne vous y trompez pas, ma chère, les indigènes qui nous viendraient en aide ne seront pas épargnés plus que nous par leurs compatriotes; ils sont tous comme des tigres qui viennent de goûter le sang. »

Le major parlait avec l'amertume d'un soldat consacré, sa vie durant, à la formation de cette armée indigène de l'Inde, objet de son orgueil passionné tant qu'elle avait été fidèle, et qu'il était disposé à détester avec le même excès, maintenant qu'elle avait cédé à des tentations dont il ne pouvait apprécier ni la force ni la durée. Édith s'était rejetée en arrière; la haine qui respirait dans les paroles de son mari l'effrayait plus encore que les dangers qui menaçaient son existence et celle de son enfant. Il avait été décidé que les femmes seraient descendues avec des cordes dans les fossés de la tour et qu'elles chercheraient à s'échapper par les glacis. Les murailles étaient presque perpendiculaires, et plus d'une femme d'officier était intérieurement convaincue qu'elle

ne serait pas en état d'escalader les remparts pour prendre la fuite dans la campagne, en butte à tous les dangers. Plus d'une aurait dit volontiers : « Il vaut mieux en finir ici, au milieu des nôtres, que de risquer des fatigues inouïes pour conserver un reste de vie qui finira par nous être arraché! » Mais les matrones s'étaient regardées entre elles et, sans se parler, elles avaient résolu de ne pas décourager les jeunes femmes, les mères qui avaient à sauver d'autres vies plus précieuses que les leurs; elles allaient ainsi affronter des périls contre lesquels elles n'avaient ni courage, ni espérance, par pur dévouement pour d'autres femmes qu'elles connaissaient à peine. « Peu importe, se disaient-elles, c'est le devoir de l'humanité, et c'est le devoir d'une Anglaise envers d'autres Anglaises! » Seulement Mrs. Macdonald, la plus âgée et la plus lourde de toutes, avait touché le bras du brigadier Grove. « Faites passer la première quelque femme agile et jeune, avait-elle dit; qu'elle montre à toutes le chemin. Je ne sais pas ce que deviendra le courage de toutes nos compagnes quand elles me verront rouler dix fois dans le fossé. »





La jeune femme continuait sa marche.

CHAPITRE VI

A travers la jungle.

Édith avait entendu la requête de Mrs. Macdonald, et, avec l'intuition rapide et sympathique qui la caractérisait, elle comprit à l'instant sa bienveillante intention.

« Je passerai la première, si vous voulez, brigadier, dit-elle; j'ai été élevée à la campagne et je ne suis pas bien lourde... — Non, vous n'êtes pas bien lourde, ma pauvre enfant, répondit le brigadier, regardant avec pitié la taille souple et les mains délicates de la jeune femme ; mais vous avez votre enfant, le major ne peut pas garder Mildred avec lui. — Est-ce que vous ne venez pas avec moi ? demanda Édith, se retournant tout à coup vers son mari; oh ! Frank, j'avais cru que nous ne nous quitterions plus ! »

Le major paraissait soucieux. « S'il restait seulement deux hommes fidèles de mon régiment, je ne les quitterais pas,

pensa-t-il ; mais je suis le premier sur qui on ait tiré et, dès qu'il me sera possible de reprendre du service, je me mettrai aux ordres du général en chef... Pour le moment...

— Pour le moment, mon cher ami, dit le brigadier, il faut d'abord que vous sauviez votre femme et votre enfant, et puis que vous acheviez de guérir votre blessure, ce à quoi toutes ces aventures-ci ne me paraissent pas très propices, et puis vous servirez quand vous pourrez. Je vous réponds que si j'avais une femme et un enfant, je ne penserais qu'à elles dans cet instant. Nous n'avons plus un soldat à commander, sauf l'escadron du foyer domestique. J'espère au moins que celui-là n'est pas en révolte, » ajouta le vieil officier en souriant et en regardant l'effroi qui s'était peint sur le visage d'Édith et qui disparaissait peu à peu sous l'influence de ses raisonnements comme un nuage sur un beau ciel d'été.

Le major le rassura par un signe sur l'obéissance implicite de son bataillon féminin, et il allait expliquer à sa femme la manière de tenter la périlleuse expérience où elle allait servir de pionnier à ses compagnes, lorsque Mrs. Macdonald s'approcha de la jeune mère, une large écharpe de mousseline à la main. « Attendez, dit-elle, je sais comment nous allons nous y prendre pour laisser vos deux mains libres en vous permettant d'emporter votre enfant ; et, en un tour de main, la matrone, adroite et expérimentée, passa les plis solides et fins de la mousseline sous le corps de la petite Mildred endormie, en l'enveloppant de manière qu'elle ne pût pas s'effrayer de l'abîme si elle se réveillait, et, serrant l'enfant contre le corps agile de sa mère : « Allez maintenant, dit-elle, au nom de Dieu, et qu'il donne charge de toi à ses anges, de peur que ton pied ne heurte contre quelque pierre ! »

Édith se retourna avec un de ces regards moitié naïfs, moitié plaisants, qui faisaient si souvent le charme de son

visage; et, montrant du doigt la surface unie des glacis : « Quelques pierres ne feraient pas mal, par-ci par-là, pour poser le pied, mistress Macdonald » ! dit-elle.

Édith avait jeté un dernier regard sur son mari sans oser s'approcher de lui pour demander une dernière caresse : elle avait peur de lui déplaire en faisant montre de sa tendresse, et d'ailleurs elle redoutait d'affaiblir son courage.

Le major n'avait pas même pu aider les officiers qui déroulaient lentement les cordes au moyen desquelles Édith allait descendre dans les fossés; la blessure dont il souffrait encore ne lui permettait aucun exercice violent, mais il ne quittait pas des yeux l'abîme dans lequel allait descendre la courageuse petite mère. Un certain nombre de rebelles s'étaient d'ailleurs groupés de l'autre côté des fossés; plus d'un brandissait un mousquet : n'allaient-ils pas tirer sur les fugitives? L'officier anglais ne pouvait croire à ce degré de cruauté et, pour rien au monde, il n'aurait voulu en donner la pensée à sa femme, qui aurait pu se troubler; mais il voyait aussi l'Indou auquel elle se fiait, celui qu'elle croyait dévoué à Mildred et qui se tenait sur le rempart, au bord du fossé, plus près que tout autre du glacis que la jeune femme devait remonter avant de commencer sa course périlleuse au travers des ennemis d'abord et de la jungle sauvage ensuite; il regardait Ramonund et il se croyait sûr que Ramonund le regardait.

Mrs. Vandeleur touchait le fond du fossé; les cordes s'étaient déroulées régulièrement, doucement, sans secousse et sans encombre. Elle avait fermé les yeux pendant qu'on la descendait, et son beau visage paraissait paisible et serein comme celui d'un ange. Au moment où elle sentit le sol, elle rouvrit les yeux et, cherchant son mari du regard parmi tous les spectateurs penchés au-dessus des remparts, elle lui fit un signe de la main en souriant; puis elle s'élança, légère et

adroite, pour commencer à grimper. Pourquoi semble-t-elle s'arrêter dès les premiers pas, comme si elle se baissait pour chercher quelque chose à terre? Le regard du major est bien perçant d'ordinaire; mais il est, à cette heure, voilé d'un brouillard qui ressemble fort à des larmes. Mais Mrs. Macdonald s'est penchée en avant. « Il me semble que je vois traîner quelque chose à terre auprès d'elle. — C'est une ficelle, une petite corde! crie le brigadier; quelqu'un lui a jeté un peloton de l'autre bord : il n'y a là que des natifs. Vandeleur, avez-vous encore quelque ami parmi ces coquins-là?

— J'aurais dit que non, repartit le major, toujours les yeux fixés sur sa femme, qui avait repris sa marche d'un pas ferme et égal; mais Mrs. Vandeleur dit qu'il y a là un certain Ramonund qui lui a promis de sauver Mildred, ma petite fille... Il a commencé. » Et Mrs. Macdonald sentait, elle aussi, son émotion lui étreindre la gorge. « Voyez comme elle marche résolument... Ah! mon Dieu! »

La courageuse matrone s'était rejetée en arrière, voilant ses yeux de sa main; le major porta rapidement ses regards vers le bord du rempart; mais au même moment la détonation d'un mousquet se faisait entendre, glaçant d'effroi et d'horreur tous les cœurs, jusqu'au moment où l'on vit sous la fumée qui se dissipait la jeune femme saine et sauve continuant sa marche précipitée, tandis que le geste de colère, le bras encore levé de l'Indou Ramonund, montraient assez qu'il avait détourné le coup perfide qui menaçait les jours de ses deux protégées. Prompt comme l'éclair, le major ajustait déjà le misérable qui avait voulu frapper la fugitive; mais cette fois ce fut le brigadier qui détourna le canon de la carabine. « Attendez, dit-il, ne les exaspérez pas; notre ami de l'autre bord veillera sur elle, je le connais : c'est un brahmine de la première classe; par quel hasard votre

femme le connaît-elle? — Il était employé au service de la poudrière, et notre pauvre ami Willoughby avait grande confiance en lui; ma femme a été cachée cette nuit dans la poudrière. Je pense qu'elle l'a vu là; mais elle n'a pas eu le temps de me raconter ses aventures, pas plus que je n'ai eu le loisir de lui dire comment je m'étais défendu de mon fauteuil contre toute la tribu de nos domestiques, qui voulaient se débarrasser de moi pour piller la maison plus à leur aise; il n'y a eu que l'Ayah qui soit venue me prévenir...

— L'Ayah, répéta Mrs. Macdonald; décidément votre femme a la faculté de s'attacher ceux qui la servent. Tenez, voilà l'Indou qui lui donne la main, il la couvre de son corps au milieu de ceux qui bordent le fossé, il l'entraîne dans la jungle; je vous conseille de passer de suite, major, sans quoi vous ne pourrez plus les retrouver. D'ailleurs, et le brigadier baissa la voix, il a beau être tout seul, il a beau être dévoué, votre ami Ramonund, il n'aurait pas de peine à venir à bout de cette pauvre petite femme dans la jungle : elle n'a pas d'armes et, si elle en avait, elle n'oserait pas s'en servir. Ce n'est pas comme la pauvre Mrs. Beresford; elle n'en a pas moins péri avec son mari; mais elle s'est défendue, à ce qu'on raconte, comme une vraie héroïne. Ah! voilà le major qui arrive à son tour dans le fossé; on va le mettre en joue, je parie; ce sera une chance s'il arrive de l'autre côté. Il n'est pas leste à l'heure qu'il est; ne le laissons pas fusiller sans le défendre. » Et le brigadier pointa sa carabine sur un cipaye qu'il voyait, le mousquet à la main, prêt à ajuster l'officier encore en uniforme qui grimpait péniblement le long du glacis, embarrassé par sa blessure toujours douloureuse. L'adresse du brigadier Grove était connue dans son régiment, auquel appartenait le soldat prêt à tirer sur le major; il hésita devant l'arme braquée sur lui, et cette menace suffit pour donner au major le temps de mettre le pied sur le

bord du rempart; il prit aussitôt sa course avec plus d'agilité qu'on ne l'eût pu attendre de la lenteur avec laquelle il avait remonté le glacis, et, s'enfonçant dans la jungle dans la direction qu'avaient prise la jeune femme et son protecteur, il ne tarda pas à les rejoindre, d'autant mieux qu'une fois à l'abri des buissons et des fourrés, Édith s'était laissée tomber à terre, refusant d'avancer, sous prétexte de fatigue, mais en réalité dans l'espoir de voir arriver son mari. Elle s'était sentie tout à coup prise de peur en rencontrant le regard de Ramonund fixé sur elle, et elle serrait son enfant contre son sein. « Qui sait s'il n'a pas l'idée de s'emparer de Mildred à la place de l'enfant qu'il a perdue? pensait-elle; il se figure peut-être que c'est la même : il ne la touchera pas du bout du doigt tant que je serai en vie. Ah! voilà Frank! Dieu soit loué ! »

Le major venait en effet de se laisser tomber à côté de sa femme et de son enfant, hors d'état, dans ce premier moment de réunion, de prononcer un seul mot en réponse au cri de joie de sa femme, tant il était épuisé par sa course précipitée au travers de la jungle et souffrant de la blessure qu'il portait au côté. Mais Ramonund n'attendit pas que l'officier lui adressât ses remerciements sur le salut de sa femme, comme il se préparait à le faire. Jetant sur lui un regard mêlé de colère et de défiance, il se glissa sans bruit au travers des buissons et disparut en un moment derrière les arbres. Édith releva la tête et rencontra le regard de son mari. « Oui, ma chère, nous voilà seuls, dit le major en serrant sa femme dans ses bras; ce fameux brahmine voulait bien vous sauver toute seule, mais non en ma compagnie; nous allons tâcher de nous diriger de notre mieux dans la jungle. Heureusement que j'ai encore ma boussole à la chaîne de ma montre et que je sais dans quelle direction se trouve Cawnpore, et puis j'ai longtemps chassé ici, et j'espère que nous ne rencontrerons

pas toutes les espèces de créatures que j'ai tuées dans ces fourrés; je ne sais pas ce que j'aime le mieux, les cipayes révoltés ou les tigres de leurs jungles; mais les deux à la fois, ce serait beaucoup ! »

Parlant ainsi, le major avait pris la direction de la marche; il avait chargé sa carabine, qu'il portait en bandoulière; lorsqu'il avait commencé à se faire dévaler dans les fossés, personne n'avait pensé à lui conseiller de s'en débarrasser, et, maintenant qu'il avait franchi les obstacles de l'escalade, il était heureux de conserver une arme pour se défendre contre les hommes et les animaux qu'il redoutait presque également dans la jungle. Édith marchait d'un pas ferme derrière son mari, mettant le pied sur sa trace; pour son compte, si elle avait eu le loisir de craindre quelque ennemi, elle eût eu surtout peur des serpents, le *cobra di capello* étant ce qu'elle redoutait le plus au monde; mais son âme était absorbée par des inquiétudes et des consolations qui ne laissaient pas de place aux terreurs accoutumées de sa jeunesse ; hélas ! il lui semblait que cette jeunesse était si loin d'elle ! Elle avait vieilli de dix années en moins de huit jours; Dieu seul lui donnait la force de marcher si tranquillement, d'un pas si égal ; elle n'en pouvait plus de fatigue, elle avait faim ; elle craignait de perdre son lait, seule ressource de la vie de Mildred, et cependant elle ne se plaignait pas, elle n'arrêtait pas son mari pour s'appuyer sur son bras; silencieuse et résolue, l'enfant naguère timide et craintive se disait : « Si j'avais au moins un pistolet ! Je ferais bien feu sur les tigres, s'il y en avait un par le chemin ! Je n'ai plus peur de rien, je le sens bien, ah !... » Elle avait fait un mouvement en arrière, car, au travers du silence de la jungle, sous l'ardent soleil de midi, elle avait saisi un bruit régulier, effrayant et sinistre, comme le ronronnement d'un chat énorme. Bien des fois elle avait entendu le major parler de ce signe infaillible de la

présence d'un tigre, et elle allait toucher le bras de son mari, lorsqu'elle le vit s'arrêter en silence et se pencher en avant, puis appuyer sa carabine sur son genou, comme les Tyroliens s'appuient sur leur fourchette de bois, et, toujours silencieusement, ajuster les yeux étincelants qui apparaissaient seuls derrière une touffe de bambous gigantesques. Édith retenait son haleine, et une prière s'élançait de son cœur vers le trône de Dieu, lorsqu'une double détonation se suivit si instantanément qu'elle semblait n'en faire qu'une seule, et le major se mit à recharger son arme avec la rapidité de l'éclair. « On ne voit plus rien, Frank, » murmura la jeune femme, d'une voix si basse, qu'on eût dit qu'elle craignait de réveiller un ennemi assoupi. « Non. » Et le major regardait, comme elle, en face de lui, au point précis où il avait aperçu les yeux du tigre. « Mais je veux avoir mes deux coups tout prêts avant de m'approcher du fourré ; tenez, vous voyez ! » Et il étendait le bras pour lui montrer le dos de l'énorme fauve qui apparaissait lentement dans le buisson ; le tigre semblait faire un effort pour se relever. « Il est blessé, murmura le major ; je croyais l'avoir tué raide. » A l'instant l'animal s'étira comme un chat qui se réveille, et, s'élançant par un effort suprême, bondit à travers les branchages, pour venir retomber mort aux pieds d'Édith, qui se trouva inondée du jet de sang qui partait des blessures de la tête fracassée. La jeune mère serra Mildred sur son cœur ; le major s'appuyait sur sa carabine, heureux et fier d'avoir, cette fois, sauvé lui-même la femme et l'enfant qui lui étaient chères, et qu'il avait souffert de remettre depuis quelques jours à la garde de ses amis. « Heureusement que ma main droite n'a pas perdu sa force et son adresse, et que la blessure que je porte au côté n'a pas paralysé mon bras ! » Édith n'avait pas dit un mot, pas poussé un cri. Mildred venait d'ouvrir les yeux, ces beaux yeux bleus qui

eussent pu se trouver fermés pour toujours si son père ne l'avait pas défendue contre la bête féroce, mais les yeux de la mère étaient fermés, eux ; la dernière secousse, le danger qui avait menacé la vie de tout ce qu'elle aimait au monde, semblait avoir triomphé du courage qui l'avait soutenue dans le fossé et sur le glacis. Le major se pencha vers elle. « Édith, » murmura-t-il , et à la voix de son mari elle rouvrit les yeux. « Qu'est-ce que nous faisons ici ! s'écria-t-elle ; il ne faut pas perdre un moment, Frank. Qui sait si Ramonund n'a pas été dire à ses amis que vous étiez là ? Vous, un officier sur lequel on a déjà tiré, et qui par conséquent aurait le droit d'en vouloir aux insurgés ; il faut reprendre le chemin de Cawnpore au plus vite : il me semble que je pourrai marcher maintenant, j'en suis sûre ; on peut ce qu'on veut, n'est-ce pas, Mildred ? » Et la jeune mère baissait la tête vers l'enfant chérie, toujours suspendue à son épaule. Mildred regardait sa mère en riant ; les baisers pressés sur ses lèvres rendirent de la force à Mrs. Vandeleur.

Comme les fugitifs se préparaient à se remettre en marche, des pas retentirent dans le fourré tout près d'eux, des pas rapides, inégaux, effrayés, et une femme vint tomber à côté d'Édith, portant, comme elle, un petit enfant dans ses bras ; trois autres les suivaient, courant comme elle et déguisés comme elle dans le costume des natifs. Le major avait reconnu à l'instant Mrs. Aldwell, veuve de l'un des négociants européens qui avait défendu sa maison de Delhi pendant quelque temps ; il avait été tué, et sa femme ainsi que ses enfants s'étaient réfugiés dans le palais du sultan, en compagnie d'une cinquantaine de fugitives auxquelles on avait promis « la vie et la liberté ». Le brigadier Grove avait raconté les aventures de Mrs. Aldwell dans la tour du Drapeau, et le major fut d'autant plus surpris d'apercevoir les fugitifs dans la jungle. « Nous nous sommes sauvés à temps, dit la

courageuse femme; aucun de ceux qui se sont confiés à la bonne foi du roi de Delhi ne sortira vivant de la cour du palais; le mensonge est sur les lèvres de ces misérables Indous et la cruauté dans leur cœur; les femmes ont été sur-le-champ dépouillées de leurs vêtements et jetées pêle-mêle dans la cour. Je ne sais pas quels traitements elles peuvent subir à cette heure, on n'en saura jamais rien, car personne n'échappera pour le raconter. Dès que j'ai vu qu'on commençait à les dépouiller, moi qui avais déjà revêtu mes enfants d'un costume du pays et qui avais teint leur peau, je leur ai dit de répéter au besoin : « Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète! » et c'est avec ces mots sur les lèvres et le courage dans le cœur que je les ai tous tirés du palais pour nous enfoncer dans la jungle au risque d'y rencontrer des tigres; ils sont moins cruels que les hommes! » Édith avait fait un mouvement lorsque Mrs. Aldwell avait raconté qu'elle avait enseigné à ses enfants la confession de foi musulmane, et son mari avait compris sans peine que la piété et la véracité de la jeune femme étaient également blessées par cet aveu ; mais elle n'avait rien dit jusqu'au moment où, posant la main sur la tête énorme du tigre caché sous les broussailles, elle se pencha vers la pauvre mère chargée d'enfants fugitifs comme elle, en disant doucement : « Dieu vous a préservée, du moins, des griffes de l'un des tigres, car mon mari a tué celui-ci tout à l'heure ! »

Sans vouloir et sans s'en douter, Édith ne prononçait jamais ce mot : « Mon mari ! » sans une expression particulière d'orgueil et de tendresse ; la veuve en fut frappée et le sentiment de sa perte, à elle, lui étreignit le cœur d'une manière plus poignante. « Ah ! s'écria-t-elle, vous pouvez encore dire *mon mari*, vous avez encore quelqu'un pour vous protéger, vous et votre enfant, vous n'êtes pas seule au monde comme moi, qui ne sais comment faire seulement pour présenter

ces pauvres enfants au général Wheeler, à Cawnpore ; nous n'avons aucun droit à sa protection, car mon mari était venu dans ce pays-ci pour faire sa fortune, et non pour servir la reine ; si vous vouliez prier votre mari pour nous, il vous écoutera. Mon mari m'écoutait toujours quand je priais pour ceux qui souffraient, il était si bon, et je l'ai vu tuer devant mes yeux : on lui a coupé la gorge avec des morceaux de verre cassé, pendant qu'il me faisait encore signe de sauver les enfants ; nous avions barricadé notre maison, c'est ce qui m'a donné le temps de fuir ! » Tout en parlant, elle courait à côté d'Édith, qui avait repris sa marche rapide ; la pauvre veuve, dans son costume du pays, déjà déchiré par les buissons de la jungle et souillé de la poussière de la route, semblait une mendiante, réclamant le pain nécessaire à son existence. Les larmes d'Édith coulaient sur les voiles qui enveloppaient Mildred ; elle tourna des yeux suppliants vers son mari ; il appuya la main sur le bras de Mrs. Aldwell : « Vous n'avez pas besoin de le demander, dit-il, ne sommes-nous pas tous frères et sœurs dans notre malheur commun ? Je suis assuré que le général Wheeler vous recevra avec la même cordialité que j'attends de lui, moi qui ai été son pupille et qui suis son parent ; mais qui sait si nous trouverons la sécurité à Cawnpore ? Je ne voudrais pas m'y arrêter, tout mon désir sera de prendre le chemin de Calcutta, afin d'offrir mes services au gouverneur général que je connais ; ma femme a souvent vu lady Canning lorsqu'elle était jeune fille ; dans son enfance, elle vivait à la campagne à côté de ce château de lord Stuart, qui glisse tous les ans vers la mer ; lady Canning y venait souvent ainsi que sa sœur, lady Waterfort. Leur père ne leur ressemblait guère ou elles ne ressemblaient guère à leur père, qui avait commis toutes les mauvaises actions qu'un pair d'Angleterre peut commettre ; on dit qu'elles avaient toutes deux une certaine idée d'expier

les crimes de leur père par leur piété et leur charité. Pauvre lady Canning! l'expiation me paraît devoir être complète pour elle, car elle doit souffrir les tortures de l'enfer à Calcutta, dans son angoisse pour les Anglais, semés partout dans l'Inde, pendant que les journaux attaquent chaque jour son mari ; elle était si belle et elle avait l'air si doux, elle en mourra ! »

Mrs. Aldwell n'avait pas été habituée à vivre parmi des gens qui parlaient aussi familièrement de la femme du gouverneur général, et même dans ce moment terrible, en fuyant à travers la jungle pour échapper aux meurtriers de son mari, elle ne pouvait s'empêcher d'écouter avec intérêt le récit du major.

Celui-ci l'avait deviné sans peine, et c'était tout exprès pour distraire la pauvre veuve de ses cruelles pensées que Frank Vandeleur avait fait appel à ses souvenirs de lord et de lady Canning.

Édith n'y trouvait pas, comme Mrs. Aldwell, le charme d'une nouveauté surprenante, et toute son ardeur était concentrée sur les progrès qu'elle faisait sur la route : ses forces commençaient d'ailleurs à défaillir, lorsqu'elle aperçut de loin les remparts irréguliers des cantonnements de Cawnpore, et elle s'écria avec un indicible accent de joie et de reconnaissance : « Nous sommes arrivés ! Frank, nous sommes sauvés, voici Cawnpore ! »





Elle avait aperçu les eaux du Gange.

CHAPITRE VII

A Cawnpore!

Ce n'était pas encore la ville de Cawnpore qui avait frappé les regards avides d'Édith; elle avait aperçu au travers du fourré épais de la jungle les eaux du Gange étincelant sous les rayons du soleil. Elle était si lasse, si horriblement dévorée par la soif, si inquiète pour l'enfant qu'elle ne soutenait plus qu'avec peine dans ses bras fatigués, que l'aspect des ondes du fleuve disait plus à son imagination fiévreuse que l'idée du repos, de la sécurité, de l'accueil des amis tendres et fidèles; elle voulait boire, boire et boire encore, et puis se baigner, sentir l'eau jouer sur ses membres épuisés, tenir Mildred dans l'eau et la voir se délasser, elle aussi. Depuis une ou deux heures, l'enfant commençait à gémir de temps en temps, d'une voix plaintive qui déchirait le cœur de sa mère. « Tais-toi, mon amour, mon ange, disait-elle tout bas, tu ne

vois pas que tu me désespères et que, si ton père t'entend, il sera encore plus malheureux qu'il n'est; je ne puis rien te donner, mon trésor bien-aimé, maman est trop fatiguée, il faut que nous nous reposions et que nous mangions toutes les deux. Quand Mildred sera arrivée, maman déshabillera tout de suite son baby et elle lui donnera de bon lait; seulement Mildred sera sage et elle ne fera pas comme l'autre soir, quand nous étions dans la maison noire et qu'elle n'a pas voulu boire dans la jolie tasse que maman avait préparée! »

Mildred écoutait avec ce regard du petit enfant, quelquefois si pénétrant et si profond, et elle s'apaisait un instant pour recommencer bientôt à se plaindre, sans que sa mère se lassât de recommencer ses consolations. On arrivait enfin à Cawnpore, la jolie ville s'étendant en longues rues dans la plaine sablonneuse au bord du Gange; les masses de verdure des jardins de la Résidence descendaient jusqu'aux rives du fleuve, les tentes et les vérandas aux couleurs éclatantes se cachaient au milieu des arbres. Le repos du milieu du jour, le silence de la sieste universelle qui planait sur la ville paraissaient presque contre nature aux fugitifs épuisés qui s'approchaient à pas lents vers le palais du gouverneur; il leur paraissait impossible de croire que, eux aussi, la semaine précédente, ils se reposaient à l'heure de la plus grande chaleur, que les punkaks étaient mis en mouvement pour rafraîchir l'air autour d'eux, et qu'ils appelaient à leur service d'une voix languissante ces mêmes Indous qui étaient tout à coup devenus leurs ennemis et presque partout leurs bourreaux.

Édith rêvait ainsi tout en marchant. Mrs. Aldwell avait conçu les mêmes idées sous une forme plus matérielle.

« Peut-on croire, s'écria-t-elle tout à coup, que j'avais à Delhi un jardin comme celui de ce gouverneur et que je devrais à cette heure-ci me reposer tranquillement sous ma

tente rouge et blanche, au lieu de traîner après moi mes pauvres enfants teints en jaune comme ces affreux natifs ! »

Édith la regarda avec un étonnement pénible ; elle se disait au même instant : « Cette pauvre femme, que va-t-elle devenir quand on lui demandera comment il se fait que son mari ne soit pas avec elle ? Elle a bien fait de sauver ses enfants, quoiqu'elle ait dit pour cela un mensonge, mais elle doit être si malheureuse de ne pas être morte avec son mari ! » Les lamentations de la veuve sur la perte de la tente lui parurent aussi puériles que déplacées ; la jeune femme ne savait pas encore comment les douleurs vraies peuvent s'allier à des petits regrets mesquins, qui les alourdissent sans les faire disparaître ; pour Mrs. Aldwell la perte de son jardin et de sa tente rouge représentait la perte de son bonheur, de sa situation, de l'aisance de sa vie et lui rappelait la misère et les efforts surhumains qui l'attendaient, d'abord pour sauver les enfants qui lui restaient seuls, et ensuite pour les nourrir et les élever, les marchandises de M. Aldwell ayant péri comme lui dans la catastrophe de Delhi.

Le major avait conservé son uniforme, dangereux jusqu'alors, utile maintenant dans ce dernier refuge de la vie régulière pour faire reconnaître aux sentinelles étonnées un officier de l'armée anglaise en compagnie d'une femme couverte de vêtements déchirés, salis et teints par places du sang du tigre. Mrs. Aldwell et ses enfants paraissaient des mendiants du pays et on ne comprenait pas comment ils s'approchaient de la Résidence à côté d'un officier ; mais les sentinelles qui gardaient la porte étaient anglaises. Le général sir Hugh Wheeler n'avait plus confiance que dans ses Anglais, poignée de braves jetée au milieu de forces indigènes vingt fois plus considérables, mais qui les tenait encore en respect par la force de l'habitude et par la vénération profonde qu'inspirait aux Indous le courage indomptable, froid et silencieux

qu'ils connaissaient de longue date chez leurs vainqueurs. Le soldat qui se trouvait à la porte de la Résidence ne put s'empêcher de lever les deux bras à la vue du major qu'il connaissait bien ; c'était l'ordonnance du général dans sa jeunesse, lorsqu'il n'était encore que lieutenant d'infanterie, et il était toujours resté attaché à la personne de son chef, en sorte qu'il avait maintes fois porté sur son dos Frank Vandeleur lorsqu'il visitait son tuteur dans quelque garnison pendant les vacances et qu'il s'agissait de saisir une branche chargée de noisettes au-dessus de la portée du jeune garçon. Le vieux soldat porta la main à son shako par un mouvement instinctif de respect en regardant Édith, qui sourit. « Oui, Evans, dit le major, vous ne vous trompez pas, c'est bien ma femme, Mrs. Vandeleur ; nous nous sommes sauvés de Delhi avec notre vie, rien de plus... — Et il me semble que c'est encore tout juste, » ne put s'empêcher de murmurer Evans, lorsque le major, pâlissant tout à coup sous la douleur de sa blessure rouverte pendant la marche au gros du jour, s'affaissa à ses pieds dans une syncope, et que sa femme, aussi pâle que lui, se pencha vers lui comme si elle allait tomber d'épuisement à côté du corps inanimé du major.

« A ce point-là, il me semble que c'est le moment d'appeler du secours, » s'écria Evans, si habituellement esclave de la discipline, qu'il n'avait même pas quitté son mousquet lorsqu'il s'agenouilla auprès du major immobile et glacé.

Mrs. Aldwell soutenait en même temps la tête d'Édith ; les cris du factionnaire amenèrent à l'instant du secours ; même à l'heure du repos universel, les sens de chacun étaient toujours en alerte dans ces temps de cruelles surprises, et le gouverneur lui-même parut à la porte de la Résidence au moment où deux soldats s'avançaient vers le perron portant dans leurs bras le corps du major Vandeleur.

Sir Hugh le crut mort. « Vandeleur ! s'écria-t-il. Ah ! c'est



Mrs. Aldwell et ses enfants paraissaient des mendiants.

vrai, il était à Delhi! Encore un qu'ils ont tué et un bon serviteur que perd Sa Gracieuse Majesté ; j'espérais que sa blessure de l'autre jour l'aurait mis en sûreté pour quelque temps ; mais comment se trouve-t-il ici, à Cawnpore, dans la gueule du lion ? A-t-il pu espérer y trouver un refuge? »

Comme il murmurait ainsi sous sa moustache grisonnante, le vieux général s'était approché du jeune officier succombant sous le poids de la souffrance et de la fatigue, et il appuyait machinalement la main sur son cœur, lorsqu'il se redressa avec un mouvement de joie et d'étonnement. « Mais il n'est pas mort! il respire. Appelez le docteur, Moore, » ajouta-t-il en se retournant vers son aide de camp.

Le docteur rentrait au même moment. A peine relevé de faction, Evans avait couru jusqu'à son bungalow, le réclamant à grands cris.

Le major avait rouvert les yeux et il essayait de se relever sur le lit qui s'était heureusement trouvé sur le chemin de ses premiers porteurs. Édith pleurait à côté de lui, le soutenant dans ses bras, et comprenant seule les désirs qu'il était encore trop faible pour formuler ; il semblait chercher quelqu'un du regard. Tout à coup sa femme devina ; elle se retourna aussi, regardant autour d'elle : Mrs. Aldwell n'était pas là, les sentinelles ne l'avaient pas laissée pénétrer dans la cour de la Résidence. Édith se pencha sur le fauteuil du général. « Mon mari cherche nos compagnons de fuite, Mrs. Aldwell et ses enfants ; il leur avait promis de les protéger et je suis sûre qu'il a peur de manquer à sa parole. »

Le major avait refermé les yeux en entendant sa femme, il était satisfait d'avoir été compris et il ne doutait pas qu'Édith ne plaidât la cause de la pauvre veuve mieux qu'il n'aurait fait lui-même. Quelques instants plus tard, Mrs. Aldwell

et ses enfants étaient installés dans une des plus belles chambres de la Résidence, et l'aide de camp du gouverneur courait chez les marchands de la ville pour chercher des vêtements européens à la taille des deux petites filles et du pauvre petit garçon, dont les pieds nus laissaient des traces de sang à chaque pas qu'ils faisaient sur les fines nattes recouvrant le plancher de la salle.

Mrs. Vandeleur n'avait pas encore quitté son mari, elle n'avait pas étanché la soif qui la dévorait, elle n'avait pas changé ses habits poudreux, que Mrs. Aldwell avait déjà profité de toutes les aisances et de tous les agréments que pouvait lui offrir la courtoisie du gouverneur de Cawnpore. Sir Hugh Wheeler causait avec le major remis de sa syncope et négligemment appuyé sur son coude pendant qu'il écoutait d'un air sombre les confidences du vieux commandant.

« Je suis heureux de vous recevoir, mon cher Frank, disait-il, et je compte sur vos bons avis pour fortifier les cantonnements ; mais si vous m'aviez amené quelques renforts, je serais bien plus content encore ; je n'ai que deux cents soldats de la reine, et Henry Lawrence, auquel j'ai fait demander du secours, n'a pu envoyer en tout de Lucknow que cinquante-quatre hommes qu'il m'a expédiés en poste, entassés dans une dizaine de voitures. Vous voyez l'importance de ce poste-ci, la richesse des magasins et le danger de voir la province d'Oude tout entière passer aux révoltés si les forces de Cawnpore devenaient infidèles. Aussi je vous assure que je ne vis plus depuis que les régiments de Meerut se sont révoltés et qu'ils ont entraîné les soldats de Delhi ; je regarde tous mes cipayes dans le blanc des yeux chaque jour à la parade, et je n'ai pas trop bonne idée d'eux, pas trop bonne idée, répéta le général, qui avait coutume de revenir plusieurs fois sur la même pensée.

» Au moins, continua-t-il en baissant la voix, j'ai une satisfaction qu'on ne possède pas partout : j'ai à côté d'ici un prince ou un demi-prince indou qui reste dévoué à la cause de la reine et qui regarde encore les Européens et les Anglais en particulier comme des dieux; il me donnera des forces quand je voudrai, et, si mes régiments faisaient mine de se révolter, il m'aiderait à les remettre à l'ordre ; il m'a conseillé de réunir les femmes et les enfants dans le magasin, et j'ai commencé à fortifier le bâtiment; nous l'approvisionnerons de notre mieux, mais je ne sais pas pourquoi le marché est moins bien pourvu qu'à l'ordinaire depuis quelques jours, et, comme la population ne diminue pas, bien au contraire, nos approvisionnements ne vont pas vite. »

Le major semblait méditer sur les renseignements de son vieil ami. « Et comment appelez-vous ce prince ou cette espèce de prince si fidèle et si dévoué? demanda-t-il d'un accent un peu ironique, qui parut frapper péniblement sir Hugh Wheeler.

— Dondhoo Punt, le Nana Sahib de Bithoor; il est à moitié Anglais d'habitudes et de goûts, et il sait bien que nous ne pouvons pas perdre définitivement l'empire de l'Inde ; aussi a-t-il le désir de nous conserver comme amis; il espère peut-être obtenir à ce prix la pension du rajah de Bithoor son père adoptif, que le gouvernement de Sa Majesté lui a refusée jusqu'ici. Qui sait? tout homme a son prix, mais les services qu'il peut rendre en ce moment sont inappréciables.

— N'y comptez pas trop, sir Hugh, dit le major, qui se releva d'un bond et s'assit sur son séant avec une vigueur dont sa femme l'aurait cru incapable et qui aggrava sérieusement ses craintes; j'ai eu quelquefois affaire à lui pour connaître certains crimes honteux qu'il avait commis et qu'il croyait bien cachés ou permis à sa puissance: il nous trahira un de ces jours quand il croira la chose assurée, et Dieu ait alors pitié

de ceux qui tomberont à sa merci! Au nom du ciel, ne vous mettez pas entre ses mains! »

Le major avait parlé avec cette énergie de la conviction qui agit presque toujours sur les auditeurs; le vieux général pâlit. « Dieu me pardonne si j'ai mal fait, murmura-t-il à demi-voix, mais je lui ai déjà demandé du secours, et il doit à l'heure qu'il est avoir amené deux canons et trois cents fusiliers qui se sont chargés de garder le trésor de la station! »

Le major leva les mains et les yeux au ciel sans répondre une parole; seulement il se leva du lit sur lequel il était couché et prenant sa femme par le bras : « Venez vous reposer, boire et manger, Édith, pendant que nous le pouvons encore et qu'il est encore temps, et dès ce soir, si cela est possible et que vous ne soyez pas épuisée, nous prendrons le chemin de Calcutta; je n'aurai de repos que lorsque je vous sentirai sous l'aile de lady Canning, et que je pourrai offrir mes services au gouverneur général. »

Édith ne parlait pas, elle ne remuait pas, malgré l'appel de son mari. Lorsqu'il tourna les yeux vers elle pour l'emmener dans la chambre que sir Hugh Wheeler avait fait préparer, il s'aperçut qu'elle avait enfin succombé à la fatigue, à l'épuisement, à l'inquiétude; elle était blanche comme un lis, et la petite fille encore suspendue à son cou paraissait presque aussi pâle qu'elle. Le major regardait le vétéran d'un air interrogateur, terrible dans son angoisse. « Non, non, mon pauvre garçon, non, Frank, repartit le vieillard, répondant à ce regard muet, elle n'est pas morte, elle est évanouie, et il y a de quoi; elle marche depuis Delhi, cette enfant dans les bras, sans nourriture, je suppose, et quoique je pense bien que vous l'avez plus d'une fois soulagée du fardeau qu'elle portait, elle a dû faire des efforts de courage au-dessus de ses forces pour arriver ici! »

Frank Vandeleur regardait toujours sa femme avec une expression d'indicible remords. « Dieu me pardonne, dit-il tout bas, je n'ai pas pensé une seule fois à prendre l'enfant! » Et, saisissant dans ses bras le corps de sa femme, il chancelait déjà sous le poids qui aggravait les douleurs de sa blessure, quand le général passa ses mains autour de la taille d'Édith. « C'est moi qui la porterai, » dit-il. Et il prit les devants d'un pas si rapide, que le major, épuisé de fatigue et de souffrance, parvint avec peine à le suivre.

L'homme propose et Dieu dispose! Le major avait conçu le projet de poursuivre sa fuite dans la direction d'une sécurité complète; il avait entrevu les dangers qui menaçaient la station de Cawnpore, dangers aggravés plutôt que diminués par la confiance aveugle que sir Hugh Wheeler avait témoignée au Nana-Sahib de Bithoor : mais l'état de la santé de sa femme ne lui permettait pas de penser à lui faire recommencer un voyage long et pénible en tout temps, périlleux et terrible dans la situation présente du pays. La jeune femme n'avait pas pu relever la tête de l'oreiller sur lequel elle s'était appuyée au moment où elle avait recommencé à reprendre ses sens et la petite Mildred n'avait plus trouvé de lait dans le sein maternel; c'était à grand'peine qu'on avait réussi à alimenter la pauvre petite créature, qui semblait cependant moins épuisée que ses parents. « Elle a eu peur, » murmura sa mère lorsque le major fit cette remarque en regardant les yeux brillants et les joues rosées de l'enfant; mais elle ajouta aussitôt, avec la facile inquiétude des jeunes mères : « Elle a bonne mine, Frank, j'ai peur qu'elle n'ait la fièvre! »

Mrs. Aldwell riait. « Si vous aviez eu comme moi toute une chambrée d'enfants ayant la fièvre à soigner nuit et jour, dit-elle, je suis très sûre que vous ne vous y tromperiez pas; votre baby dormira cette nuit comme un petit loir et demain elle

sera prête à jouer et à rire, voire même à recommencer une journée comme celle d'hier, tandis que vous vous en ressentirez peut-être toute votre vie ; vous n'aviez même pas encore bien repris vos forces depuis sa naissance, n'est-ce pas? Quel âge a Mildred? deux mois et demi tout au plus.

— Elle a eu deux mois et demi jeudi, soupira la jeune mère, et moi je n'ai pas dix-neuf ans de plus qu'elle : mon anniversaire tombera le cinq juin! »





Les misérables suivaient l'étendard du Hangou.

CHAPITRE VIII

Nana Sahib.

Le 5 juin ! Ce matin-là, Édith était bien triste : son mari venait de la quitter, poursuivi par la conviction que son honneur et son devoir de soldat exigeaient qu'il allât offrir ses services au gouverneur général, maintenant que sa blessure lui permettait de monter de nouveau à cheval. Il avait jusqu'au bout cherché à se persuader qu'Édith pourrait l'accompagner dans une litière, mais ce mode de locomotion, fort habituel dans l'Inde, était devenu impossible, puisque les natifs se refusaient partout à porter la memsahib dans le palanquin du gouverneur. « Si nous essayions de les contraindre, dit sir Hugh Wheeler avec le pénible sentiment de son impuissance, là où il avait été habitué à régner en maître absolu, ils l'abandonneraient en route dans quelque coin écarté, heureux s'ils ne faisaient pas pis encore et s'ils ne se débarras-

saient pas du palanquin et de la voyageuse; non, mon cher Frank, il faut laisser votre femme et votre enfant en partant pour Calcutta ou rester ici avec elles, en m'aidant à défendre Cawnpore.

— Je n'ose pas, je ne peux pas! répétait douloureusement le major; vous ne le feriez pas à ma place, général?

— Je suis heureux de n'avoir pas cette question-là à décider, dit le vétéran en secouant sa tête blanche. Pour la première fois je rends grâces à Dieu de m'avoir repris ma Jessie, il y a vingt ans; ma petite Maud est bien portante et je suis ici à mon poste. Cawnpore m'est confié, j'y tiendrai aussi longtemps que possible. Peut-être nous viendra-t-il du secours d'Allahabad, même si Nana Sahib se conduit comme vous semblez vous y attendre, Frank; nous avons un petit retranchement qui résistera bien quelques jours. »

Le major ne répondit pas : il n'éprouvait aucune confiance à l'égard de Nana Sahib, il ne croyait pas que la garnison d'Allahabad fût en mesure d'expédier des renforts et il n'approuvait pas le choix de la position sur laquelle sir Hugh Wheeler avait établi ses retranchements, et cependant il se croyait obligé de laisser derrière ces défenses imparfaites, à la merci de la fidélité douteuse de régiments minés par la trahison, la femme et l'enfant qui étaient tout son trésor sur la terre. Il ne savait quel parti prendre. Ce fut Édith elle-même qui décida le sort de tous les deux par sa conviction naïve que le devoir de son mari était avant tout envers la reine. « Je ne me consolerais pas que vous pussiez penser que, Mildred et moi, nous vous ayons fait manquer à vos serments, dit-elle en jouant avec la dragonne du sabre de son mari. Il est vrai que vous avez juré aussi quelque chose pour moi, mais Sa Majesté était la première, et elle reste la première dans votre cœur aussi, je crois, n'est-ce pas, mon Frank? » Et elle regardait le major avec une admiration si

profonde et si tendre, qu'il se sentit incapable de rien faire pour diminuer la vénération de sa jeune femme. « Je vais chercher du secours pour Cawnpore, dit-il; je sais que Havelock a dû arriver de Perse ou qu'il va arriver, et je représenterai au gouverneur général combien cette station-ci est dépourvue, puisque les deux cents soldats anglais de sir Hugh ne peuvent suffire à la résistance pendant plus de huit jours si les régiments indigènes se révoltent!...

— Sir Hugh dit que, si les cipayes nous trahissent, ce sera pour passer au service du Mogol et qu'ils s'en iront tout droit à Delhi, sans nous faire de mal, » répondit la jeune femme, qui causait souvent avec le vétéran. Il était ravi de sa beauté, de sa douceur, de sa patience, comme de l'attachement passionné qu'elle laissait paraître pour le major, et il prenait plaisir à lui promettre de la garder et de la protéger en l'absence de son mari; le vieux général était, dès le premier jour, assuré que le sentiment de l'honneur militaire et l'orgueil de sa race décideraient le major à tout sacrifier à ce qu'il appelait son devoir de soldat.

Le major secoua tristement la tête; sir Hugh lui avait plusieurs fois parlé de sa conviction à l'égard des troupes qu'il commandait depuis si longtemps. « Ils ne sont pas méchants, disait le vétéran, et d'ailleurs ils m'aiment; ils ne toucheraient pas à un cheveu de ma tête; ils s'en iront peut-être à Delhi, je ne dis pas; ils espèrent retrouver la puissance, mais, quant à se conduire comme la cavalerie légère a fait à Meerut et à Delhi, je vous assure bien qu'il n'en sera rien; je suis venu dans ce pays-ci il y a quarante ans, je parle tous les dialectes de leur langue comme si j'étais l'un d'entre eux et... — Tout cela pourrait être vrai si vous n'aviez pas Doondhoo Punt pour voisin, cher tuteur; il arrêtera les troupes et les retiendra à son service personnel au lieu de les laisser partir pour Delhi, et c'est un monstre que cet homme-là; je

ne vous dis que cela. C'est une de mes raisons pour hâter mon départ pour Calcutta : je veux demander des forces pour vous, on ne me les refusera pas. Si vos approvisionnements sont prêts, tels quels, je voudrais voir Édith dans le retranchement, tel quel aussi, avant de prendre le chemin de la capitale; la Résidence ne tiendrait pas deux heures devant un coup de main !

— Nous serons demain dans le retranchement, mon cher enfant, neuf cents personnes en tout, à ce que je calcule, et seulement deux cents combattants sur le nombre. Ce n'est pas beaucoup ; les employés du service civil disent bien qu'ils ont des armes et qu'ils se battront, mais je ne compte pas beaucoup sur eux. Je vous promets que Nana Sahib et ses cipayes passeront sur mon corps avant de toucher un seul des cheveux de votre femme ou de votre baby. Allez donc où le devoir vous appelle, et que Dieu nous garde tous ! »

Les Européens réunis dans le retranchement avaient contemplé dans la soirée du 5 juin la petite barque du major qui glissait sur le Gange, dans la direction d'Allahabad ; le général Wheeler l'avait conjuré de commencer de tenter de ce côté sa campagne pour le secours de Cawnpore; la distance n'était pas considérable, le major avait consenti. Édith avait conservé jusqu'au dernier moment un front serein et toutes les apparences du courage le plus ferme; c'était seulement lorsque son mari s'était penché sur le berceau de Mildred pour l'embrasser, qu'elle avait murmuré d'une voix déchirante : « Donnez-lui votre bénédiction, Frank, pour le cas où vous ne la reverriez plus! » Mrs. Aldwell allait protester avec sa volubilité accoutumée, mais le major avait fait signe de la main, et, se laissant tomber à genoux à côté du berceau, il avait invoqué la bénédiction et la protection de Dieu sur les êtres faibles et impuissants qu'il laissait derrière lui, d'un accent et dans des termes qui avaient amené des

larmes aux yeux de tous les assistants. Lorsqu'il se releva, Édith avait passé ses deux bras autour de son cou avec un abandon qu'elle ne lui avait jamais témoigné en public. « Allez maintenant, dit-elle, pendant que j'entends encore les paroles de votre prière retentir à mes oreilles, et que je sens que Dieu ne peut nous séparer dans l'éternité bienheureuse; allez, Frank, allez! » Le major jeta un dernier regard sur la mère et l'enfant, et il sortit à la hâte, bondissant aussitôt dans sa barque, sans adresser un seul mot au général ni aux officiers qui l'avaient accompagné sur la rive.

Édith était restée à genoux auprès du berceau de Mildred, dans la chambre étroite et nue où s'étaient entassés une dizaine de femmes et d'enfants; elle baisait avec une passion contenue les mains de son enfant, murmurant tout bas : « Nous ne le reverrons plus, baby, nous ne le reverrons plus sur la terre. » La femme du colonel Ewart était debout à côté de la jeune mère; elle l'entendit parler à sa petite fille. « Pourquoi dites-vous cela? demanda-t-elle; augurez-vous mal de notre résistance ou de la fidélité des troupes? » Édith leva sur elle un regard innocent et triste. « Je ne sais rien de tout cela, répondit-elle, je ne suis qu'une pauvre petite ignorante; mais, ce que je sais bien, c'est que mes forces s'écoulent comme de l'eau et que je ne serai plus là quand Frank reviendra avec des renforts pour nous délivrer. Cela vaut mieux ainsi, ajouta-t-elle plus bas, il aurait trop souffert de me voir mourir! »

Mrs. Ewart regardait la jeune femme, les deux mains appuyées sur ses genoux et respirant avec peine du fond d'une poitrine haletante. « Mon baby ne pourra pas vivre sans moi, reprit-elle, et je sais qu'elle est déjà malade depuis que je ne puis plus l'allaiter. »

La matrone se baissa pour effleurer de ses lèvres le front de l'enfant et celui de la mère. « Rendez grâces à Dieu, dit-

elle d'un accent profond qui pénétra jusqu'au fond du cœur d'Édith pour redoubler ses craintes, vous ne verrez peut-être pas ce que nous verrons ! »

Les deux femmes se regardaient avec une émotion muette, lorsque toutes deux tressaillirent à la fois en entendant les cris qui partaient au même instant du cantonnement des troupes indigènes. « Que disent-ils, au nom de Dieu? » demanda Édith; et sa compagne, versée depuis longtemps dans l'étude de l'indoustani, repartit : « Ils crient : Longue vie au roi de Delhi, descendant du Mogol, et à ses enfants ! Honte et confusion aux Feringhees ! »

Mrs. Ewart s'était approchée de la fenêtre et elle interprétait l'un après l'autre les cris et les acclamations des soldats. « Les voilà qui mettent leurs armes à l'épaule et qui se préparent à prendre le chemin de Delhi, continua-t-elle. Dieu veuille qu'on les laisse partir! Le colonel dit toujours qu'il faut faire un pont d'or aux ennemis qui s'éloignent; mais sir Hugh regardera peut-être cette tolérance comme une lâcheté, il est du vieux temps et il ne comprend pas qu'un Anglais puisse céder. »

Édith levait les yeux vers sa compagne. « Et d'ailleurs, dit-elle, qui sait s'ils pensent sérieusement à s'en aller? Mon mari disait que Nana Sahib les retiendrait assurément. » Mrs. Ewart fit un signe de silence. « C'est ce que craint aussi le colonel, dit-elle tout bas; mais n'en dites rien, il ne faut pas effrayer nos compagnes. »

Mrs. Aldwell rentrait dans la chambre au même moment, le visage transfiguré par la joie. « Ils partent, ils partent, criait-elle, nous allons commencer à respirer; ils ne nous feront pas de mal quand ils seront à Delhi et nous n'y avons laissé personne qui puisse redouter leur arrivée. Les voyez-vous là-bas qui se déroulent en longues colonnes, ils vont à Nawab-Gunje, je les aperçois bien; mais voici les enseignes

du Nana qui apparaissent : qu'est-ce qu'il peut avoir à leur dire? Toutes ses forces sont avec lui, le Trésor n'est gardé que par deux sentinelles; c'est qu'il n'y a ici personne qui pense seulement au Trésor : Mildred suffirait pour le garder; mais voyez donc, mistress Ewart, vous qui vous connaissez aux choses de la guerre, qu'est-ce que font donc ces soldats? Il me semble qu'ils changent de direction et qu'ils reviennent sur nous; pourquoi ne vont-ils pas tout droit se joindre à leurs camarades de Delhi, pour saluer leur Mogol? »

Mrs. Ewart n'avait fait que jeter un seul coup d'œil sur l'évolution des cipayes. « Cela veut dire tout simplement que Nana Sahib a arrêté le mouvement de ses amis, nos ennemis, et qu'il les ramène ici, à son service, pour faire de nous ce qui lui semblera bon, répondit-elle avec le calme du désespoir. Hâtez-vous de partir, Édith, si vous ne voulez pas voir massacrer vos compatriotes !

— Non, dit la jeune mère avec un sourire angélique, je ne verrai massacrer personne, et je ne partirai pas encore aujourd'hui : il me reste encore un peu de force pour souffrir, et ce sera tant qu'il plaira à Dieu ! »

Les autres femmes la regardaient avec une compassion mêlée de respect. « Vous avez raison, dit Mrs. Ewart, nous pouvons tenir et nous tiendrons encore quelques jours, mais nous souffrirons avant de nous rendre. J'ai toujours aimé les histoires de sièges; celui-ci sera un des plus beaux, parce que nous n'aurons pas eu un seul instant d'illusion, moi du moins, ajouta-t-elle plus bas en regardant ses compagnes occupées à calculer quelles pouvaient être les ressources de la garnison. — Le général a dit qu'il avait des vivres pour quinze jours et des munitions pour six semaines, dit Mrs. Moncriff, femme du chapelain; il est vrai qu'il n'y a que deux bouches à feu. — Mais s'il n'y a des vivres que pour quinze jours, à quoi serviront les munitions? s'écria

Mrs. Aldwell, dont l'intelligence ne s'élevait jamais bien haut; les canons ne tireront pas tout seuls lorsqu'il n'y aura plus de soldats pour les servir. — Les canons de l'ennemi feront des vides parmi les bouches à nourrir, et Mrs. Ewart regardait autour d'elle, sans compter la température qui se chargera bien de quelques autres victimes; cette chambre-ci n'aurait pas besoin de devenir beaucoup plus étouffante pour ressembler au trou noir de Calcutta, et le thermomètre est encore en train de monter !

— Le ciel est contre nous, marmottait Mrs. Moncriff, Dieu n'a plus pitié de son peuple; il nous châtie de nos péchés; nous n'avons pas cherché à répandre sa connaissance chez ce peuple qui nous était confié, et maintenant il nous sera enlevé !

— Dieu nous en garde! » Et Mrs. Vandeleur essayait de se traîner jusqu'à la fenêtre : elle devenait de minute en minute plus pâle, plus haletante, et elle aspirait l'air avec difficulté : ses compagnes la soutenaient, essayant de la ranimer au moyen d'essences et de liqueurs fortes, mais elle répétait sans cesse : « Ne prodiguez pas pour moi des ressources qui vous manqueront peut-être cruellement dans quelques jours, mes forces sont épuisées et Dieu sait que je ne voudrais pas les retenir! — Voilà Nana Sahib qui retourne à Bithoor, annonça Mrs. Ewart, qui se regardait avec raison comme une autorité en fait de mouvements militaires, en comparaison de l'ignorance de la plupart de ses compagnes; il paraît qu'il nous laisse le loisir de respirer aujourd'hui et qu'il ne veut pas lancer de suite sur nous les acolytes qu'il vient de s'assurer. Voyez-vous filer les rangs des cipayes dans ses cantonnements à lui? Ils ne rentrent pas dans la ville. Le gouverneur va triompher cependant, il a ramené aussi les troupes soi-disant envoyées à notre secours; je ne sais pas pourquoi tout le monde n'évacue pas Cawnpore pendant que la route est libre !

— Parce que le général a été chargé de défendre la station, repartit Édith, et qu'il la défendrait à lui tout seul contre les trois régiments rebelles ; c'est lui qui a élevé mon mari et vous voyez que, lui aussi, il croit que son devoir militaire passe avant tout autre devoir ; sir Hugh périra à Cawnpore, il n'en sortira jamais vivant, à moins que le secours ne nous arrive assez vite de Calcutta ou d'Allahabad !

— Il ne nous viendra pas de secours, reprit Mrs. Ewart, et nous ne sortirons pas d'ici vivants, les femmes non plus que les hommes, les civils comme les militaires, et nos provisions seront à demi épuisées avant que ce misérable Nana daigne au moins nous attaquer ! »

Les prisonnières soulevaient à peine leur tête des oreillers sur lesquels elles essayaient en vain de se reposer, le lendemain matin, lorsque des cris et des gémissements partirent tout d'un coup de la ville, mêlés à des cris sauvages, venant d'un corps de cavalerie qui traversait les rues, la lance et le sabre au poing, renversant, perçant, taillant en pièces tout ce qui se rencontrait sur leur passage, parmi les Européens, les colons de la ville et les Indous amenés à la foi chrétienne ; les flammes commençaient en même temps à s'échapper de plusieurs maisons, ne laissant aucun doute sur les intentions sinistres des émissaires de Nana Sahib. C'était bien lui qui avait envoyé ce détachement de bêtes féroces, car aux cris des victimes et aux sifflements de l'incendie se mêlaient le roulement des tambours et la voix des soudhabars des régiments proclamant Nana Sahib ou pour mieux dire Doondhoo Punt peishwah des Mahrattes, tandis que deux étendards se déployaient à la tête des cavaliers. Les musulmans se pressaient autour du drapeau vert du prophète ; les misérables qui avaient été relâchés de la prison par ordre du Nana suivaient l'étendard du Hangou ou singe-dieu ; l'image d'un singe gigantesque était en effet tracée sur le drapeau jaune qui sem-

blait envelopper de ses pans une troupe de démons absorbés par le meurtre et l'incendie; aucun effort n'était dirigé contre les retranchements de la petite forteresse, dont les défenseurs contemplaient avec désespoir les souffrances et la résistance des marchands et des employés européens qui n'avaient pas voulu quitter personnellement leurs demeures, tout en acceptant pour leurs femmes et leurs enfants la protection du général. Les malheureuses étaient accrochées aux remparts, regardant couler le sang qui serpentait par ruisseaux dans les rues, écoutant les coups de feu de plus en plus rares de la défense et le grondement sinistre des flammes avec le tonnerre des pans de mur qui s'affaissaient les uns après les autres. Quand la nuit tomba sur la ville de Cawnpore, naguère encore riante et prospère, quelques bâtiments noircis et de nombreux cadavres horriblement mutilés restèrent seuls au milieu des décombres, pour attester l'étendue du désastre et la perfidie cruelle du prétendu défenseur des malheureux Anglais.





Ceux qui meurent restent attachés à côté des vivants.

CHAPITRE IX

Adieu!

Sir Hugh Wheeler ne se faisait plus d'illusions, il savait qu'il ne pouvait plus, qu'il ne devait plus compter que sur son courage, et sur la constance de la troupe si faible de ses compagnons; les révoltés avaient établi un poste en face du léger retranchement qui protégeait seul la vie de la garnison, et chaque tentative d'assaut était repoussée avec des pertes graves. Le colonel Ewart ne quittait pas le petit rempart; aussi impassible dans la précision de son tir que s'il faisait l'exercice de la cible, il renversait à chaque coup le cipaye mutiné sur lequel il visait; des centaines de mousquets avaient déjà été braqués contre lui, mais aucune balle n'avait encore réussi à l'atteindre : il semblait que sa vie fût enchantée et l'effort des révoltés contre lui devenait à chaque instant plus intermittent : peu de soldats osaient s'exposer

à une mort certaine, en s'avançant à portée de la redoutable carabine. Les prisonnières, à leur fenêtre, comptaient l'un après l'autre les succès du colonel, sans paraître s'apercevoir que les victimes de son adresse étaient des créatures humaines et non des figures de plâtre ou de bois; très peu de blessés demeuraient sur la place, le colonel visait toujours au cœur. « Je n'ai jamais vu si bien tirer, » s'écria Mrs. Aldwell, se tournant vers Mrs. Ewart comme pour la féliciter; mais la matrone écossaise, hardie et impassible d'ordinaire, avait caché ses yeux de ses deux mains et se tenait le plus loin possible de la fenêtre devant laquelle étaient rassemblées les autres femmes; un tressaillement convulsif de tout son corps annonçait seul qu'elle entendait les coups de feu que tirait son mari avec une régularité presque mathématique, ou qu'elle avait compris les cris de triomphe qui partaient de temps en temps du rempart, où les soldats de la garnison, réunis autour du colonel, cherchaient à rivaliser avec son adresse.

Édith se glissa lentement jusqu'à la chaise de Mrs. Ewart. « Vous pensez aux âmes de ces malheureux envoyées devant le Juge? demanda-t-elle en se penchant sur l'épaule de la seule femme chez laquelle elle eût rencontré une véritable sympathie depuis que les circonstances les avaient rapprochées dans la même prison.

— Je pense que chacun de ces coups de feu sera payé par une blessure mortelle ou une torture de mon bien-aimé mari, dit Mrs. Ewart en levant sur la jeune femme des yeux hagards, et je demande à Dieu de toutes mes forces que ce massacre cesse enfin; ils seront exaspérés, voilà tout; la résistance est aussi vaine que puérile! — Il n'y a à cela d'autre avantage que de donner aux secours un peu plus de temps pour arriver, répondit Mrs. Vandeleur, qui n'espérait plus pour elle-même, mais qui n'avait pas cessé de compter

sur l'intervention de son mari en faveur de ses compagnons d'infortune. — Ah! voilà qu'ils commencent à faire parler leurs canons!

— Je me demandais depuis une demi-heure ce qu'ils attendaient, » dit Mrs. Ewart qui s'était levée, qui ne fermait plus les yeux et qui semblait écouter.

Un cri retentit sur le rempart : « Ah! colonel! »

« C'est mon mari! il est blessé! » s'écria Mrs. Ewart. Et elle courut sur le rempart sans paraître s'inquiéter ni même s'apercevoir de la fusillade que les révoltés venaient de reprendre de toutes parts. Elle saisit son mari blessé entre ses bras, l'enlevant, malgré sa grande taille, avec autant de facilité qu'elle eût pu faire d'un enfant; en un instant, elle l'avait étendu sur le lit de camp du petit hôpital préparé dans l'enceinte du retranchement. Plusieurs hommes avaient déjà été tués, aucun n'avait été blessé; le colonel se trouvait seul dans l'ambulance, et le docteur arrivait à son aide; la cuisse du colonel avait été fracturée par un boulet; l'amputation paraissait nécessaire. « Comme vous voudrez! » Et le vétéran se retourna vers sa femme, un sourire sur les lèvres, en dépit de la torture qu'il endurait. « Peu importe, on m'emportera les pieds devant pour sortir d'ici; nous savons bien l'un et l'autre que je n'aurai plus besoin alors que de six pieds de terre. » Sa femme s'était penchée sur lui. « Non, Alexandre, soupira-t-elle, et c'est pourquoi je voudrais qu'on pût vous éviter la souffrance d'une opération!

— Que je succombe à l'opération ou sous les couteaux de ces misérables, qu'est-ce que cela fait, Mysie? et le vieil officier regardait sa femme avec une tendresse aussi calme que profonde. Le mot d'ordre aujourd'hui est Patience! demain ce sera peut-être Courage; il ne faut qu'obéir, obéir toujours au Chef éternel! »

Ce soir-là, l'opération avait été accomplie heureusement,

et le malade était confié à la garde d'Édith, pendant que Mrs. Ewart goûtait quelques instants de repos. Déjà les vivres commençaient à diminuer, bien que le nombre des défenseurs diminuât en même temps; plusieurs volontaires avaient succombé à des coups de soleil, et dans la journée la chaleur était devenue si insupportable, que deux ou trois malades, en proie à toutes les violences du délire, se débattaient sur leurs lits dans le petit hôpital où le vétéran écoutait paisiblement la voix douce et pure d'Édith qui lui lisait l'évangile de la Passion de notre Sauveur. « Il a souffert plus que nous! » et la jeune femme regardait le visage pâle et serein du soldat mourant.

« Et c'était pour nous! grâces lui soient rendues! » murmura le pieux Écossais, nourri dès l'enfance des saintes Écritures, et qui n'avait pas d'effort à faire pour suivre le récit divin, dont les cadences lui paraissaient une musique bien connue et toujours chère. A côté de lui, un collecteur du revenu, dévoré par la fièvre, criait : « J'ai soif! je suis en enfer, les démons me poursuivent pour me jeter dans les flammes qui ne s'éteindront pas; c'est parce que je n'ai pas toujours bien tenu mes comptes et que j'ai exigé plus que je ne devais, et ce sera éternellement, éternellement! »

Le vieillard regarda Édith. « Tâchez de mettre une goutte d'eau sur ses lèvres, il se calmera peut-être, » dit-il à demi-voix, et il ajouta en joignant les mains : « C'est grâce à Dieu que je n'ai pas été un coquin, moi aussi! »

Édith se soutenait à peine : les souffrances d'une température insupportable avaient épuisé le reste de ses forces, comme le constant gémissement de son enfant renversée sur ses genoux, depuis l'aube du jour; il n'y avait naturellement plus de lait dans le retranchement, où il avait été impossible de conserver une vache ou une chèvre, et la petite fille malade avait refusé toute autre alimentation; sa vie s'écoulait

en même temps que celle de la jeune mère, qui ne la quittait pas du regard; elle savourait en silence la coupe amère que Dieu lui donnait à boire sans se plaindre et sans résister, sans qu'un murmure s'échappât de ses lèvres; mais elle sentait que la course ne pouvait plus être longue et que la lutte touchait à son terme. Un frisson du petit enfant appuyé contre son cœur lui fit baisser la tête. « Va, mon enfant, murmura-t-elle à demi-voix, va voir ton Sauveur, je ne te retiens pas, adieu ! » Mildred la regarda encore une fois comme pour chercher le congé dans son regard, puis elle poussa un léger soupir. « Adieu! répéta la mère, Frank, adieu! » Et elle prit son essor en même temps que son petit enfant!

Les quinze jours qui avaient été d'abord désignés comme la dernière limite de la résistance possible venaient de se terminer et le faible retranchement de Cawnpore tenait encore, sans que personne songeât à parler de se rendre. Les souffrances et l'héroïsme des survivants étaient prolongés par la mort de la plupart des premiers défenseurs de la petite forteresse ; elle n'avait pas été si bien bloquée par les assiégeants, que plusieurs petits détachements venant des stations aux mains des insurgés n'eussent réussi à se glisser derrière le rempart de Cawnpore. Une vieille femme de soldat, accompagnée par son jeune fils, était arrivée ainsi d'Allahabad, rendant compte des horreurs qui s'y étaient commises au moment même où le major Vandeleur venait demander du secours. « Il s'est échappé avec sa vie, dit-elle en apprenant la mort d'Édith ; il m'avait chargée de le dire à Mrs. Vandeleur et aussi qu'il poursuivait sur Calcutta aussi vite que le permettait la nécessité de se cacher à chaque instant. — Elle le sait, dit tranquillement Mrs. Ewart, assise à côté du grabat, sur lequel souffrait toujours son mari; il n'y a plus de voile pour elle et le temps et l'espace ont également disparu à ses yeux. » Mrs. Aldwell se rapprocha avec cu-

riosité de la femme du colonel. « Croyez-vous cela réellement ? demanda-t-elle. — Oui, sans doute, la nuit est pour cette rive et la lumière à l'autre bord, repartit l'Écosaise avec une inébranlable assurance. — Et il me semble parfois que je vois briller les rayons à travers les fentes de ma demeure terrestre, » ajouta la voix faible du colonel. Les autres femmes les regardaient tous les deux avec une admiration mêlée d'étonnement. « Qu'on est heureux de croire ainsi ! murmura Mrs. Aldwell ; pour moi, je ne sais pas si mon pauvre mari pourrait être heureux même dans le ciel, s'il nous voyait ici dans cet affreux trou, avec la mort en face de nous à toute heure.

— Il est heureux, même alors, parce qu'il voit aussi la main de Dieu étendue sur vous ! reprit Mrs. Ewart, qui tenait sur ses genoux le plus petit des enfants de la veuve, épuisé par la souffrance et par la faim. Et votre petit enfant va bientôt aller lui dire de votre part que vous aussi vous croyez et que vous espérez, n'est-ce pas ? »

La pauvre femme fit un signe d'assentiment hésitant et le colonel se pencha avec peine vers sa femme. « Laissez parler Dieu tout seul, Mysie, dit-il ; sa voix est plus douce et plus pénétrante que la vôtre. »

Mrs. Ewart sourit en rougissant, elle était un peu portée à prêcher en temps et hors de temps ; elle se levait en même temps de sa chaise. « Voilà sir Hugh qui vient vous faire sa visite, » dit-elle en cédant la place au gouverneur, pâle et le visage bouleversé par les souffrances de ceux qu'il protégeait plus encore que par les siennes propres. Il s'assit à côté du matelas du blessé.

« Qu'en dites-vous, Ewart ? » murmura-t-il à voix basse. Et, en l'entendant chuchoter, la plupart des femmes sortirent du petit hôpital. Mrs. Aldwell seule resta à sa place, la curiosité l'emportant sur la discrétion. « Qu'en dites-vous ?

me conseillez-vous d'écouter les propositions que me fait faire ce peishwah! ce monstre auquel je ne me consolerai jamais de m'être fié ? »

Le colonel écoutait en silence; sir Hugh reprit : « Il m'a envoyé une Mrs. Greenway, une pauvre dame qui a été prise à Futtenghur avec sa famille et qui a racheté sa vie moyennant un sac de roupies; elle m'apportait une lettre du Nana, promettant de me fournir des bateaux tout armés et approvisionnés pour ceux des officiers qui n'ont pas pris part à l'annexion du royaume d'Oude, sous lord Dalhousie, ainsi que pour les civils, les femmes et les enfants, qui seront menés à Allahabad, en sûreté.

— A Allahabad ! répéta Mrs. Ewart avec étonnement ; mais il y a ici une pauvre femme qui s'est sauvée de cette station au moment où tous les Européens étaient massacrés.

— Le Nana ne le sait peut-être pas, repartit sir Hugh Wheeler, toujours disposé à la confiance ; en tout cas, je ferai mes conditions pour une station dont nous soyons encore maîtres.

— Il n'en reste pas maintenant beaucoup, soupira le colonel.

— Mais croyez-vous qu'il soit possible de tenir encore ici? demanda de nouveau sir Hugh; malgré la patience héroïque des femmes et le courage des soldats, nous arrivons au bout de nos dernières ressources : il n'y a plus un animal dans le retranchement et presque plus de riz, de sucre ni de thé dans le magasin; l'eau même baisse dans le puits.

— Pourquoi ne feriez-vous pas encore une tentative de sortie générale ? demanda Mrs. Ewart, dont les yeux brillaient d'un feu sombre; si l'on réussissait à enclouer les canons de l'ennemi, cela nous donnerait toujours quelques jours de plus pour attendre les secours. Je dis comme cette pauvre petite Mrs. Vandeleur disait avant de mourir : Tout ce qu'un

homme aura pu faire pour nous obtenir des renforts, le major l'aura fait !

— C'est vrai, et le gouverneur murmurait sous sa moustache grise; mais ce qu'un homme peut faire n'est pas très efficace quand il a toute une nation contre soi ! C'est égal, je veux bien tenter encore une sortie; ceux qui tomberont sur le rempart ne seront pas exposés à la trahison de l'ennemi !

— Ah ! je vous y surprends, vous aussi, et le colonel se relevait à grand'peine sur son coude, je vous surprends à douter de la bonne foi des négociations et du négociateur ! »

Le général secoua tristement la tête en sortant, et les applaudissements des soldats, quelques minutes plus tard, annoncèrent qu'il leur avait donné l'autorisation de tenter une sortie. « Si nous échouons cette fois-ci, avait-il ajouté, il faudra prendre notre parti de nous rendre : nous n'avons plus rien à mettre sous la dent des femmes et des enfants. » Les acclamations des soldats se répétèrent, mais si faibles, qu'elles trahissaient l'état d'épuisement auquel les défenseurs de Cawnpore étaient parvenus. « Mettez-vous à la fenêtre, Mysie, dit le colonel à sa femme, et dites-moi ce que vous voyez. C'est le supplice de Tantale de ne pas pouvoir commander mes braves garçons et porter encore, à leur tête, un bon coup pour la reine et la vieille Angleterre !

— C'est la volonté de Dieu, Douglas ! » Et Mrs. Ewart se retournait vers son mari d'un air de reproche. « Je sais bien ! je sais bien ! et je l'accepte de tout mon cœur; mais, regardez, le général a-t-il repris le commandement lui-même ?

— Oui, il a l'épée nue; mais il marche si faiblement que je ne sais pas s'il pourrait aller jusqu'au rempart sans le secours de John Moore, qui le soutient comme un fils ! — Ah ! voilà celui que je voudrais avoir pour mon fils à moi ! » s'écria le colonel avec une énergie qui fit sourire sa femme.

Elle reprit : « Vibont et Delafosse marchent derrière lui en tête des troupes; nos pauvres hommes ont leurs uniformes aussi bien brossés et leurs buffleteries aussi brillantes que s'ils étaient à la parade; seulement, ils sont tous si maigres, que les habits flottent sur leurs corps; ils ont à peine la force de porter leurs mousquets!

— Cela ne les empêchera pas de se bien battre. » Et le colonel appuyait les deux mains sur son lit avec un geste qui semblait indiquer qu'il se battrait bien encore, lui aussi, si seulement il pouvait se tenir debout. « Ils marchent en bon ordre, bien serrés, au pas de charge, sur ces batteries qui continuent à vomir des boulets comme elles font nuit et jour depuis trois semaines, continua Mrs. Ewart; personne ne s'arrête, personne ne faiblit, les artilleurs ont les barres de fer à la main; en voilà deux qui essayent d'enclouer les canons; ils sont tués, deux autres les remplacent. Ah! cette fois c'est le chapelain, M. Moncriff! » Le colonel fit un signe d'assentiment. « Oui, Moncriff a été dans l'artillerie avant d'être dans les ordres! —Il tombe aussi, on l'emporte. Le général a donné le signal de la retraite.

» Sterling s'est jeté sur une pièce de campagne avec six hommes, ils l'entraînent. A quoi cela sert-il, mon Dieu! une pièce de plus ou de moins? N'ont-ils pas assez de canons pour remplacer tous ceux que nous pourrions leur enlever? Qu'ils sont braves! qu'ils sont braves, nos pauvres garçons! il n'en rentre pas plus de la moitié de ceux qui sont sortis. Ah! ces misérables ont aperçu des barques qui arrivent de Futtenghur: de pauvres femmes, des enfants, qui croient pouvoir obtenir des conditions favorables. Je les croyais tous perdus depuis longtemps; ils avaient sans doute réussi à se cacher jusqu'à présent. On essaye de parlementer. Ils descendent; on les fait ranger sur le rivage; on attache les mains des hommes derrière leurs dos. Il y a une ligne de

bambous qui les relie tous ensemble. Les insurgés sont remontés à cheval ; ils passent devant les lignes en les insultant. Ah ! quelle horreur ! je voudrais ne pas savoir l'indoustani ! Ah ! voilà qu'ils commencent à tirer tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, et ceux qui meurent restent attachés à côté des vivants. On n'en épargnera pas un, et c'est ce qui peut leur arriver de mieux : que deviendraient les survivants ? Encore vaut mieux mourir ainsi tous ensemble que de rester à la merci de ces monstres ; c'est ce que je redouterais par-dessus tout, et je demande à Dieu de m'en préserver ! D'ailleurs, je sais bien le moyen de les obliger à en finir vite avec moi ! » ajouta-t-elle si bas que son mari ne l'entendit pas. » Il avait cessé de l'écouter ; le récit des horreurs auxquelles il ne pouvait apporter aucun remède avait triomphé de son courage comme de sa patience, et, les yeux levés vers le ciel, il criait à Dieu : « Jusques à quand, Seigneur ! jusques à quand ? »

Sa femme s'était rapprochée de lui, la voix frémissante et les yeux baignés de larmes. Le général venait de rentrer dans la chambre. « Vous avez su ? » dit-il en regardant son vieux camarade. Le colonel fit un signe d'assentiment ; sir Hugh reprit : « Nous avons échoué, complètement échoué, et cela un moment avant qu'il nous eût fallu user de tout l'effort de nos armes et de notre courage pour retirer à nous ces malheureuses victimes qui ont dû périr sous nos yeux !

— Pour combien d'heures les auriez-vous sauvées, général ? demanda Mrs. Ewart, qui s'appuyait sur le lit de son mari afin de pouvoir se soutenir ; vous savez bien que le même sort nous attend d'ici à quelques instants ! » Le gouverneur fit un geste d'horreur. « Mais non ! non ! ma chère mistress Ewart ; je vous assure que c'est sérieusement qu'on nous propose des bateaux ; je ne dis pas que tous arriveront à bon port, à des stations paisibles : ce serait trop de bonheur pour

la malechance qui nous poursuit en ce moment... Mais si quelques-uns du moins s'échappent, ce sera toujours cela ; en restant ici, nous périrons tous ! Moi, je ne demande pas à survivre : je suis trop malheureux et trop coupable de m'être laissé tromper par ce monstre à face humaine qu'on appelle Nana Sahib ; mais je demande à Dieu de permettre que ma petite Maud puisse rejoindre son frère en Angleterre. Elle a voulu rester ici avec son vieux père à tout prix. Mistress Ewart, si vous vous sauvez, vous veillerez sur elle, n'est-ce pas ? je vous le demande comme une grâce !

— Je ne me sauverai pas, et Mrs. Ewart secouait la tête ; nous serons enterrés dans la même tombe, mon mari et moi, si quelqu'un reste pour enterrer les morts, ajouta-t-elle avec un frisson impossible à réprimer.

— Est-ce que vous avez signé la capitulation, mon cher ami ? » demanda le colonel d'une voix ferme ; et sur la réponse affirmative du gouverneur : « Mysie, reprit le vétéran avec calme, pendant qu'il en est temps encore, lisez-nous l'office des morts ! »

Mrs. Ewart obéit, et, prenant un livre de prières sous le chevet de son mari, elle s'agenouilla à côté de son lit et lut sans trouble les paroles saintes que nul ne pourrait prononcer sur la couche funèbre et sanglante qui attendait chacun d'entre eux.





Elle fit le vide autour de l'arme tranchante.

CHAPITRE X

Les femmes.

Nul n'avait parlé dans le petit hôpital, tous les assistants s'étaient mis à genoux; seule Mrs. Aldwell était sortie de la chambre, entraînant avec elle ses enfants. « Je ne peux pas supporter de les entendre enterrer tout vivants, » sanglotait-elle.

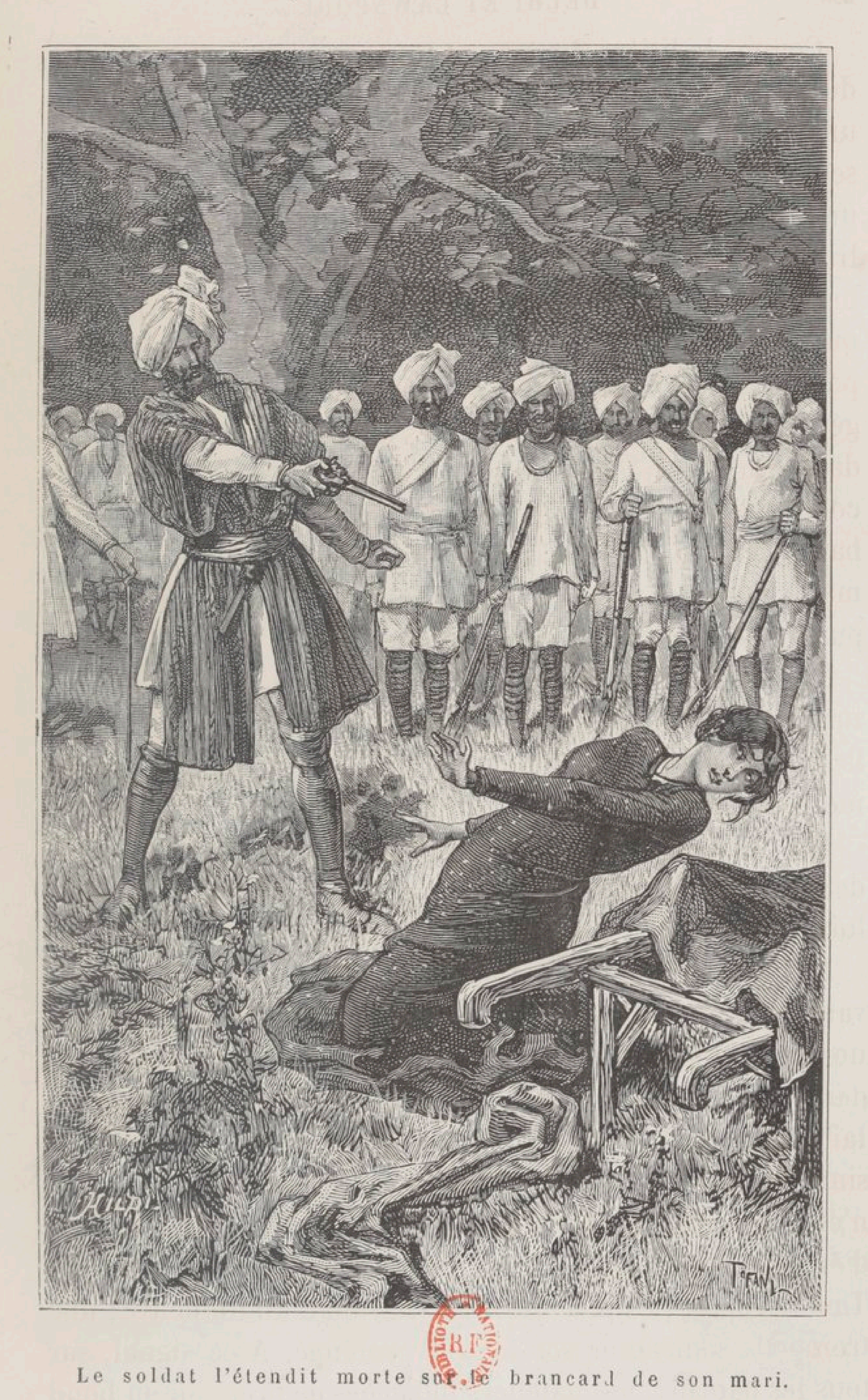
Le capitaine Moore était debout à la porte du petit retranchement; au nom de sir Hugh Wheeler, il était chargé de remettre au Nana les armes et les munitions encore renfermées dans le fort, et il devait recevoir en échange la promesse solennelle d'une libre facilité d'embarquement sur les bateaux qui commençaient à s'amasser au pied du magasin; les femmes sortaient une à une, et elles commencèrent à descendre dans les barques, qui paraissaient bien munies de provisions.

Comme la litière du colonel Ewart franchissait les limites du retranchement et que sa femme s'avançait à côté de lui, uniquement occupée de soutenir sa tête défaillante, un cipaye se détacha de la haie de soldats qui bordait le fleuve, comme une foule hideuse de démons contemplant les malheureux livrés à leur cruauté, et, marchant d'un pas résolu vers le brancard, il tira à bout portant son pistolet à la tête du colonel, qui avait longtemps commandé le régiment dont il faisait partie. « Voilà pour toutes les punitions que vous m'avez infligées ! » dit-il en même temps très haut. Mrs. Ewart le regardait d'un air sévère : « Justement infligées ? » demanda-t-elle, comme si le meurtrier de son mari paraissait devant elle à la barre des accusés. Le cipaye ne répondit pas à sa question, mais se tournant à son tour vers elle : « Si vous retrouviez la puissance, comment nous traiteriez-vous ? » demanda-t-il.

La malheureuse femme fit un effort suprême. « Justement ! » dit-elle enfin, et, comme elle prononçait ce seul mot, le soldat, tirant un second pistolet de sa ceinture, l'étendit morte sur le brancard de son mari.

Elle murmura en tombant : « Ensemble ! » et rendit le dernier soupir sans que ses compagnes terrifiées osassent lui porter aucun secours.

L'embarquement sinistre continuait; les officiers survivants avaient reçu l'ordre de se mêler aux prisonnières; le nombre des barques était restreint et les cargaisons si considérables, que plus d'un parmi les officiers pensait qu'on voulait s'éviter la peine de les faire périr en les laissant tout simplement se noyer. Mais le plaisir cruel des vainqueurs n'eût pas été satisfait à ce prix : comme les bateaux venaient d'être chargés jusqu'au dernier, le lieutenant de Nana Sahib, Tantia Topee, prit place sous un dais au bord du fleuve ; une trompette sonna d'un son aigu et prolongé. A ce signal, sur tous les bateaux, les bateliers indigènes ne firent qu'un bond

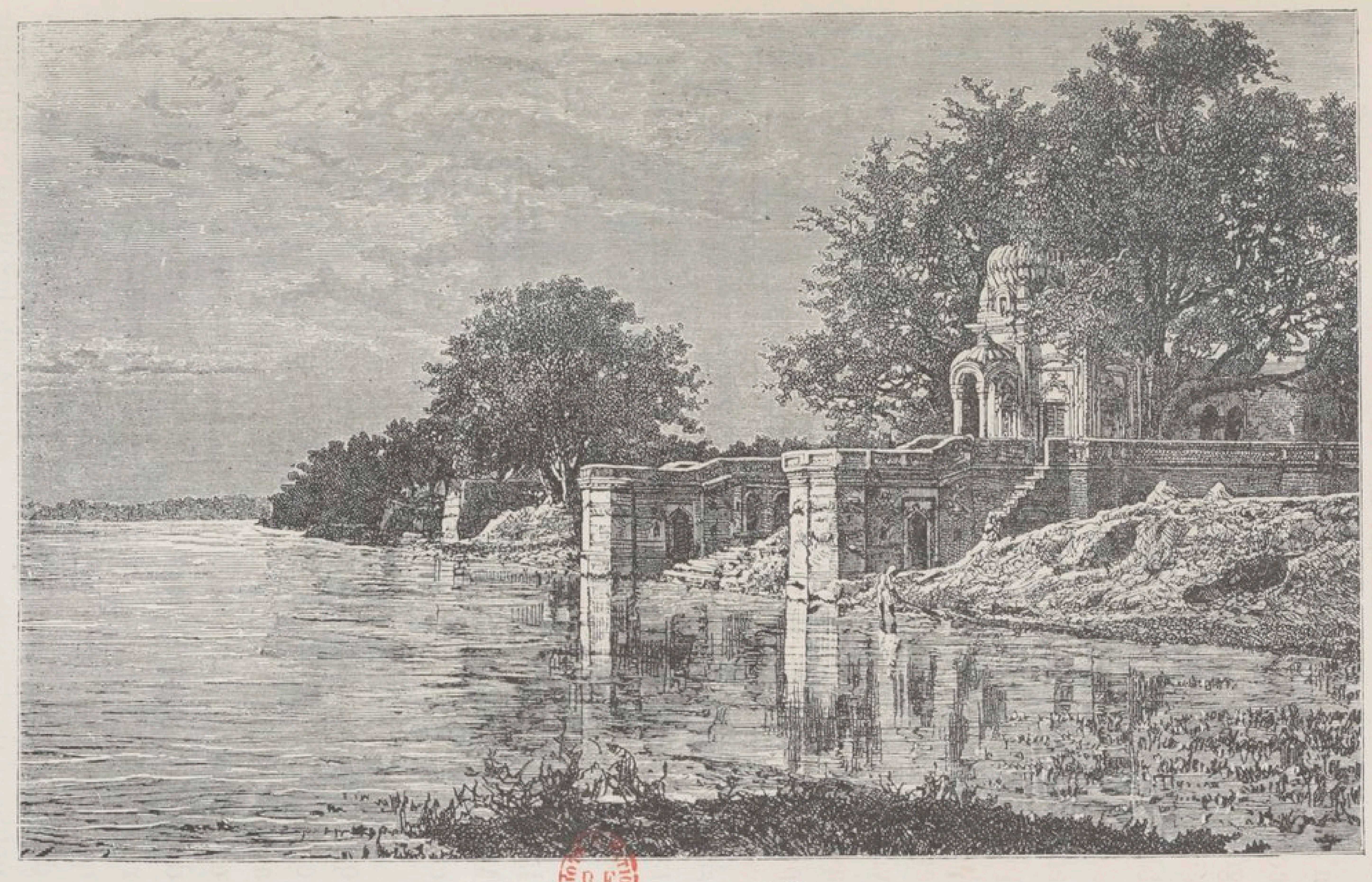


Le soldat l'étendit morte sur le brancard de son mari.

jusqu'à terre, pendant que deux pièces d'ordonnance, cachées jusqu'alors sous les branches d'un grand arbre qui balayaient l'onde du fleuve, se mirent à vomir la mitraille sur les malheureux entassés dans les barques. Mrs. Aldwell était assise dans la première, le plus jeune de ses enfants presque mourant dans ses bras ; elle s'élança dans le fleuve, tenant au-dessus de sa tête la petite créature expirante, pendant qu'elle nageait d'une main. La fille du général Wheeler, assise à côté de son père et qui appuyait sa tête sur son épaule, le vit chanceler et s'affaisser sous la première décharge des canons, elle saisit alors la petite fille de Mrs Aldwell et imita celle-ci dans ses efforts pour gagner le rivage. Plusieurs officiers en avaient fait autant, mais les nageurs étaient atteints dans l'eau comme sur les barques, la mousqueterie des cipayes s'étant jointe aux décharges des canons. Le capitaine Moore avait rejoint dans l'eau miss Wheeler; depuis longtemps il avait conçu pour elle une admiration passionnée et elle lui avait promis d'être à lui quand l'Inde serait rentrée sous l'empire de l'Angleterre ; il la soutenait dans l'eau d'un bras robuste. Les nageurs disparaissaient l'un après l'autre autour d'eux. Mrs. Aldwell se soutenait cependant encore, et elle déposa sur l'herbe le corps inanimé de son petit garçon à côté de la petite fille qu'avait sauvée miss Wheeler. Le capitaine Moore avait repris au fil de l'eau une barque qui s'en allait à la dérive, et il avait voulu persuader à sa fiancée de l'accompagner dans cette embarcation; mais elle avait fait signe qu'elle ne voulait pas se séparer des autres femmes; comme elle mettait le pied sur la rive, elle vit frapper à coups de sabre tous les hommes, soldats ou civils, qui avaient réussi à s'échapper, et elle se vit elle-même entraînée à côté de Mrs. Aldwell et de ses deux enfants dans une hutte où quelques restes des prisonnières de Futtenghur étaient déjà enfermés ; la malheureuse mère

n'avait pas voulu se séparer du petit cadavre qu'elle serrait contre son cœur. « Personne ne lui fera de mal à celui-là ! gémissait-elle, je puis bien le garder avec moi ! » Comme un cipaye entraînait miss Wheeler, dont les longs cheveux blonds pendaient sur ses épaules, souillés de boue et de sable, elle les rejeta en arrière par un geste terrible de colère et de menace; puis, s'élançant d'un seul bond sur le cipaye le plus rapproché d'elle parmi ceux qui faisaient la haie, elle lui arracha tout à coup la hache qu'il tenait à la main, et, portant des coups aussi rapides qu'efficaces, elle fit le vide autour de l'arme tranchante, qu'elle maniait avec autant de vigueur que de courage. Lorsque ses compagnes, pétrifiées par l'étonnement et l'effroi, se retournèrent pour la voir encore une fois, elles l'aperçurent enfin terrassée par un soldat gigantesque et perdant son sang par mille blessures, tandis qu'elle recouvrait d'une main soigneuse ses membres meurtris et déchirés. « Elle a plus de courage que toutes les autres ! » pensaient presque toutes ses compagnes, en se laissant tomber sur le misérable plancher de la hutte; Mrs. Aldwell pressait dans ses bras les enfants vivants à côté de l'enfant mort.

Le capitaine Moore avait été rejoint dans sa barque par quelques-uns des plus braves comme des plus adroits de ses camarades du régiment; seuls ils avaient jusqu'ici échappé aux décharges de la mousqueterie des cipayes; l'onde les emportait rapidement, lorsqu'ils conçurent la fatale idée de débarquer un moment sur l'une des îles du fleuve, afin d'y reprendre haleine. Les ennemis les avaient poursuivis sans qu'ils s'en pussent douter, sans qu'ils l'eussent remarqué dans l'intensité passionnée de leurs efforts pour se sauver; à peine avaient-ils mis le pied à terre que les cipayes du peishwah tombèrent sur eux, ces mêmes hommes qu'ils avaient si longtemps commandés et sur l'attachement desquels ils



Le quai du massacre à Cawnpore.

avaient cru pouvoir compter à la vie et à la mort; seul le capitaine Moore se vit un moment couvert par un soldat gigantesque, qui semblait le menacer de son sabre, mais qui murmura à son oreille : « Reprenez le chemin de l'eau, sahib, on ne vous fera pas de mal ! » Le capitaine n'hésita pas, tout exaspéré qu'il fût par la colère et la douleur. « Il faut vivre pour pouvoir la venger ! » pensa-t-il, et il se laissa glisser dans le fleuve sans qu'aucun bruit vînt révéler sa fuite; le soldat se pencha vers l'onde comme s'il poursuivait une victime. Trois autres officiers avaient réussi à s'échapper, mais deux d'entre eux étaient blessés, et, s'ils parvinrent à gagner une rive plus paisible et à conserver leur existence, ce fut grâce au secours que John Moore offrit tour à tour à ceux qui nageaient auprès de lui. A peine avait-il touché terre, que le capitaine, s'orientant précipitamment, déclara qu'il allait à la recherche du capitaine Havelock. « Il m'a écrit, il y a huit jours, au moment où il passait la frontière de Perse et il s'attendait à être chargé de venir à notre secours, dit-il à ses camarades de péril et de délivrance ; il ne trouvera plus personne à secourir, mais plus d'un à venger !

— Un saint comme Havelock ne cherche pas la vengeance, » répondit le lieutenant Sterling, en reposant sur l'herbe ses membres épuisés par la lassitude et la souffrance; la fraîcheur de l'eau avait seule arrêté le sang qui coulait de ses blessures. « Ah ! il ne s'agit pas ici d'une vengeance personnelle : Havelock n'a perdu personne à Delhi ou à Cawnpore, reprit le capitaine ; c'est l'Angleterre et l'humanité offensées qu'il s'agit de venger; il faut que le châtiment de ces misérables soit proportionné à leur crime. Avez-vous vu entraîner les femmes au dernier moment? le sang ne vous bout-il pas dans les veines? et celles qui n'ont pas eu le bonheur de succomber du premier coup ! Ah ! l'horreur ! — Il ne faut pas y penser ! » Le lieutenant frissonnait.

« Je veux y penser, moi ! et Moore se relevait de sa couche sur la terre nue; je m'en vais dans la direction de Futtenghur!

— Mais vous n'avez pas seulement un pistolet! —J'ai un bâton et des poings anglais! » s'écria le capitaine, qui venait d'arracher un jeune arbre avec la vigueur d'un géant furieux. Sterling ferma les yeux et se laissa retomber sur le sol. « Il faut d'abord que je me repose, que je me repose ! » murmurait-il, et il s'endormit en dépit de ses souffrances. Moore avait déjà franchi un long espace de terrain, lorsqu'il se retourna pour regarder son pauvre compagnon. « Il dort ou il est évanoui, » pensa-t-il avec un peu de dédain pour la faiblesse physique ou morale qui pouvait succomber à la fatigue. Il n'avait pas marché deux heures, que le bruit de pas réguliers et le son d'une musique militaire le fit arrêter pour s'assurer de la nature du corps qui s'avançait. « Ce sont les nôtres, se dit-il enfin, c'est le *Gode save the queen!* J'ai eu la chance de rencontrer Havelock ! » Et il pressa le pas, bien qu'il commençât à comprendre l'épuisement qui avait terrassé le lieutenant Sterling !

Le son des pas des soldats anglais lui rendit des forces et au bout de quelques instants il tombait épuisé de fatigue, mais enivré de joie au milieu de ses camarades et de ses amis, Havelock en tête et le sabre à la main, comme un homme toujours préparé à rencontrer l'ennemi. A côté de lui le major Vandeleur avançait en silence; son premier mot fut adressé au capitaine Moore. « Ma femme? » demanda-t-il. L'officier de Cawnpore, celui qui avait bravé la mort sous sa forme la plus horrible, cent fois depuis deux jours, avait pâli jusqu'à devenir livide ; il baissait les yeux sans répondre ; mais le général ne permit pas que son ami fût soumis à une plus longue torture. Regardant le capitaine Moore avec cet air d'autorité impassible qui le caractérisait : « Le

major Vandeleur vous a demandé comment va sa femme, capitaine! » répéta-t-il d'une voix calme.

Le capitaine murmura : « J'avais entendu, général!

— Elle est morte, quand? demanda de nouveau Vandeleur.

— Il y a deux jours! — Où? » La voix du capitaine ne se faisait plus entendre. « A Cawnpore, derrière le retranchement, » murmurait-il.

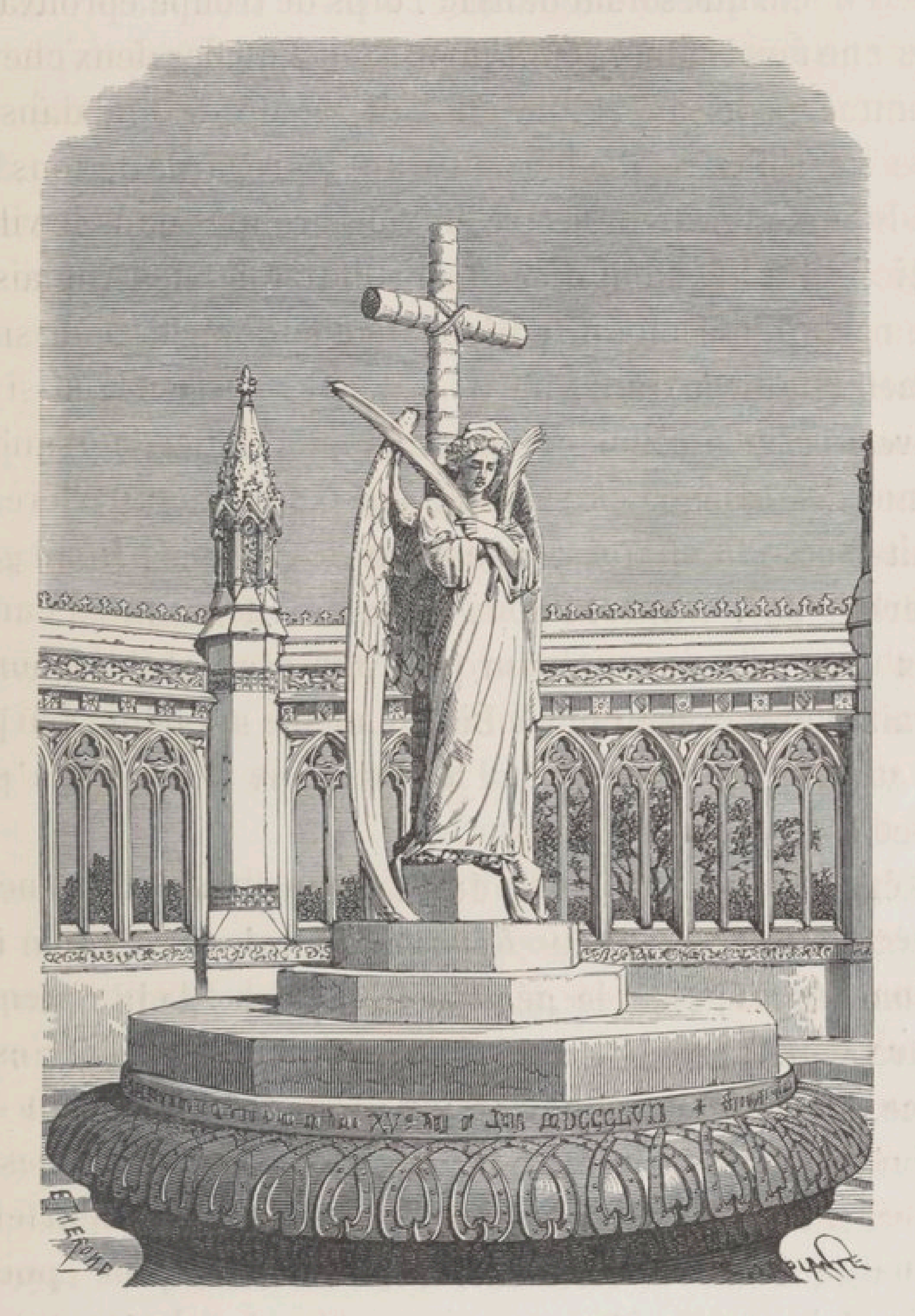
Le major Vandeleur s'arrêta, portant la main à son bonnet avec un geste de respect. « Je remercie Dieu, dit-il très haut, et les soldats abaissèrent instinctivement leurs mousquets, je remercie Dieu de ce que ma pauvre petite s'est endormie au milieu des siens, entourée de ses amis, au lieu d'être livrée aux animaux féroces qui auront pu exercer leur rage sur ses malheureuses compagnes. Et mon enfant? » demanda-t-il encore en se tournant de nouveau vers Moore, qui cherchait à se dérober à ses regards; il balbutiait : « J'ai entendu dire que l'enfant avait rendu le dernier soupir un moment avant la mère. — C'est bien! » Et le major reprit sa marche le sabre au poing, avec les yeux secs et brillants qui avaient fait pleurer lady Canning, lorsqu'il avait paru dans la salle d'audience du palais du gouverneur à Calcutta, annonçant qu'il venait chercher du secours pour Cawnpore.

Le général lui toucha le bras, un regard d'indicible douleur et d'une profonde douceur fut échangé entre les deux amis, puis Havelock dit à demi-voix : « Vandeleur, l'ennemi est posté au delà du village d'Aong, il va falloir enlever le passage. » La main du major s'agitait sur la poignée de son épée, mais il ne répondit pas. Havelock reprit : « Il y a par là un mendiant, je ne suis pas sûr que ce ne soit pas un espion, qui dit qu'il y a encore deux cent cinquante femmes ou enfants à Cawnpore, et que le Nana les tient en prison dans la Sadaba ke kotma. Dieu veuille que nous arrivions à temps pour les sauver! »

Le major murmurait à demi-voix : « Dieu soit loué, Édith et son baby n'en sont pas. » Mais il éperonnait son cheval comme s'il voulait voler au secours des malheureuses prisonnières ; chaque soldat dans le corps de troupe éprouvait le même sentiment. Moore était monté sur l'un des deux chevaux de main du général, et chevauchait à côté de lui, dans son uniforme décoloré et déchiré, attirant les regards de tous ! Les révoltés commençaient à être en vue, groupés dans le village d'Aong, qu'ils venaient d'occuper ; l'attaque des Anglais fut aussi vive qu'inattendue ; ils avaient enlevé le pont sur le Pandhoo Nuddee avant que les cipayes eussent réussi à le faire sauter ; les mèches commençaient à brûler, lorsque les Highlanders d'Havelock s'élancèrent à travers la rivière. Le frère de Nana Sahib qui commandait les Indous prit au galop le chemin de Cawnpore, pour aller annoncer que l'ennemi approchait. « Je ne sais pourquoi, mais je tremble pour ces pauvres femmes, disait le général au même moment ; j'ai peur que ce misérable ne se donne l'affreuse joie de les faire périr quand il apprendra notre approche ! »

Le regard du jeune officier était devenu plus sombre encore. « Ce sera la dernière goutte dans la coupe de rétribution qu'il se prépare, » murmura-t-il ; mais Havelock l'avait entendu : « Ce n'est pas l'homme qui le punira, répondit-il, c'est le Seigneur ! » Et il pressa le galop de son cheval ; la nuit était venue cependant et il fallait donner aux troupes quelques instants de repos ; l'ardeur des soldats et leur colère étaient telles, que quelques heures suffirent à satisfaire les plus épuisés : l'armée de secours était sur pied avant que les trompettes sonnassent le réveil ! Le petit corps de cavalerie volontaire composé d'officiers de tous les corps révoltés avait déjà pris les devants pour effectuer un mouvement de côté qui devait envelopper les troupes du Nana, que l'infanterie menaçait de front ; deux heures plus tard, les cornemuses des régiments

écossais sonnaient des airs de triomphe et les Highlanders chargeaient à la baïonnette les restes du village d'Arerwa pendant que la marche sur Cawnpore devenait de plus en plus



Monument élevé sur l'emplacement de la citerne de Cawnpore.

rapide. Trois lieues seulement séparaient leurs libérateurs des malheureuses prisonnières du Nana!

Hélas ! comme le dernier effort des troupes épuisées venait d'enlever les pièces d'artillerie de l'ennemi et de livrer Cawn-

pore aux mains des Anglais, le capitaine Moore, qui avait bravé tous les dangers et devancé les éclaireurs eux-mêmes, reparut à côté du général en chef, pâle et les yeux brûlant d'une fureur silencieuse. « Elles sont mortes... il n'y a plus une femme ni un enfant anglais dans la prison, » dit-il; et, comme Havelock le regardait avec une incrédulité épouvantée : « Elles ont été hachées par morceaux! répéta le jeune homme, pendant qu'elles étaient à genoux prosternées aux pieds de Dieu ou demandant grâce à leurs bourreaux. Pas un coup de sabre n'a été porté à hauteur d'homme : les victimes étaient à terre! »

Havelock avait appuyé la main sur le bras du jeune homme. « Possédons nos âmes par notre patience! » murmurait-il tout bas; mais son compagnon serrait les dents et ne parlait pas. Au bout d'un moment, il balbutia : « Vous n'avez pas vu, vous n'avez pas vu, général! » Havelock essayait d'élever son âme à Dieu, tout en surveillant à droite et à gauche les rues et les places dans lesquelles s'engageaient ses soldats.

On était arrivé à la porte de la prison, tous les hommes eussent voulu entrer, poussés par une curiosité et une indignation féroces; mais le général fit un signe de la main, et il pénétra seul. Lorsqu'il ressortit après un assez long temps de silence, son visage, ordinairement aussi doux que grave, était devenu d'acier, et il ne détourna la vue sur aucun de ses officiers; au bout de quelques minutes seulement, il demanda d'une voix basse et terrible : « A-t-on trouvé les corps? » Deux officiers s'écartèrent comme offrant de lui montrer le chemin, le major Vandeleur avait pris la direction du petit détachement; il conduisit le général près du puits de la prison; le général s'inclina, sentant bien qu'il se penchait sur une tombe. « Est-ce là? » demanda-t-il. Le major fit un signe d'assentiment. « Quand j'ai regardé tout à l'heure,

dit-il très bas, j'ai cru voir encore un bras qui s'agitait faiblement; maintenant tout est fini! C'était ce que je craignais. » Et le général soupirait profondément. « Il les a fait massacrer quand il a su que nous approchions, la férocité l'a emporté sur l'habileté; il a mieux aimé des victimes que des otages, il y a eu dans cette chambre de la prison des prières de martyres! Leur sang criera à Dieu, qui les a entendues! »

Le major s'était agenouillé auprès de l'ouverture du puits. « Grâces soient rendues à Dieu! répétait-il; Édith et son baby ne sont pas là! »

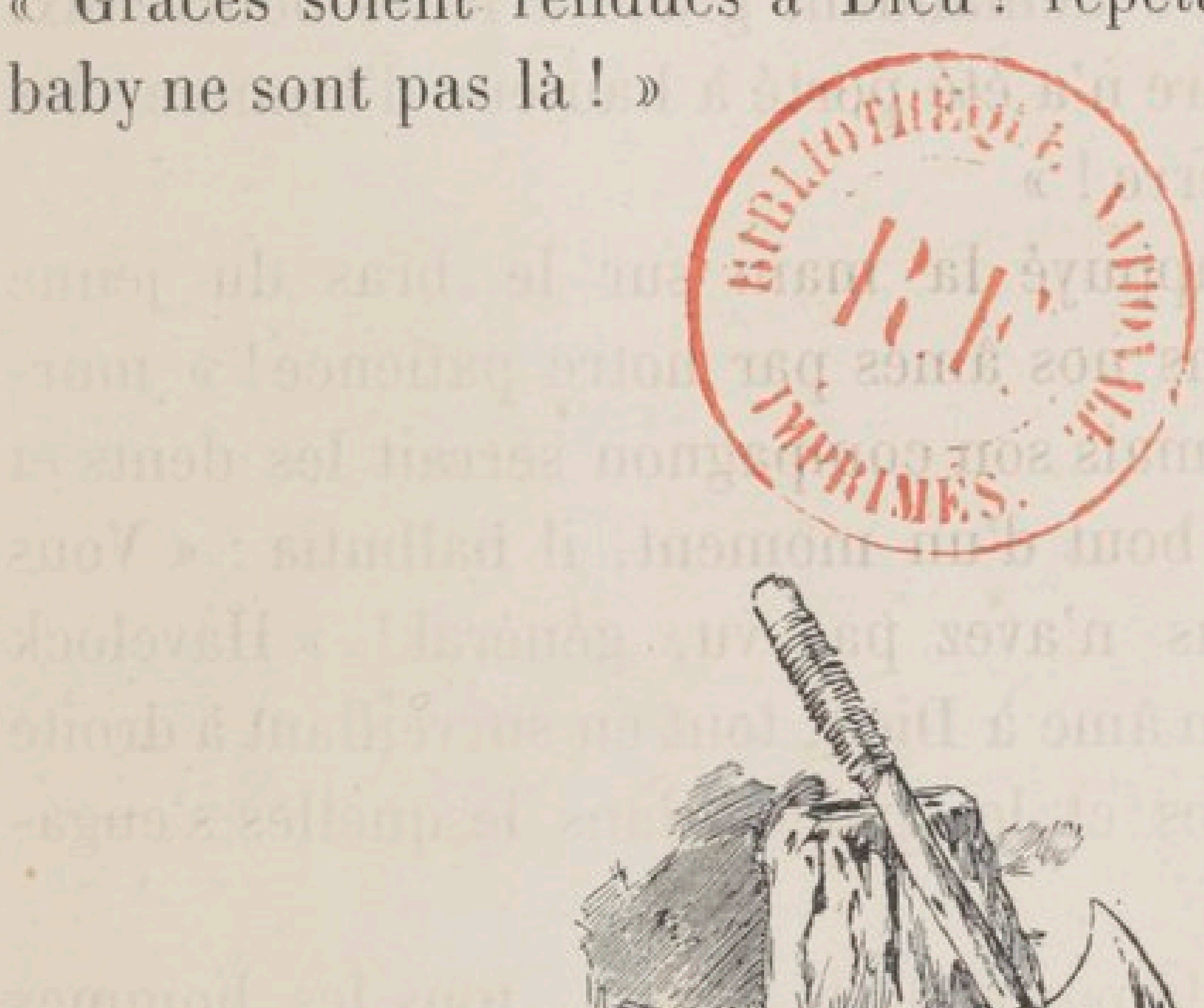


TABLE DES MATIÈRES

NOTRE-DAME GUESCLIN

LA JACQUERIE

DELHI ET CAWNPORE

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

4646. — Bourloton. — Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris.





